LA TABLE RONDE

AVRIL 1948

SOMMAIRE

CHARLES DU BOS.
Nietzsche 563

FRANÇOIS MAURIAC :
La pierre d'achoppement (III) 581

THIERRY MAULNIER :
Le Monde de la Terreur 591

MAURICE CLAVEL :
Le dialogue est-il possible ? 604

JOHN HORNE BURNS :
Le pied gelé de Michael Patrick 616

HENRI TROYAT :
Révolution à Pétrograd... (I) 638

LECTURES

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
Mémoires Journaux 663

GILBERT SIGAUX :
Études Américaines 669

J. D. :
Poésie de la Grèce 671

PAUL SALLERON :
L'Enfer organisé, par EUGEN KOGON 674

AIMÉ PATRI :
Sur la critique marxiste des idéologies 679

36
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

SPECTACLES

MICHEL BRASPART :
De l'âge ingrat du cinéma à son âge d'homme...... 687

JEAN FOLLAIN :
Monsieur Verdoux.............................. 691

PROMENADES

JEAN DESTERNES :
Ci-gît Antonin Artaud.......................... 692

JEAN DUCHÉ :
The most interesting character I met............. 698

JEAN-GÉRARD CHAUFFETEAU :
Dialogue dans un escalier....................... 699

MARCELLE TASSENCOURT :
Crime passionnel............................... 702

ARNOLD MANDEL :
La machine à écrire............................ 704

*

FRANCOIS NICARD :
Les lignes du mois............................. 705

ÉTUDE ET DOCUMENT

CLAUDE MAURIAC :
Surréalisme et Révolution...................... 716

NIETZSCHE

Γενοί' οἷον ἐσσι, « Deviens qui tu es », la parole de Pindare que Nietzsche inscrivait en épigraphe à son premier grand travail de philologue sur les sources de Diogène Laërce, qu'avec son ami Erwin Rhode il poussait l'enfantillage d'un enthousiasme juvénile jusqu'à graver vers le même temps sur un rocher des environs de Leipzig, si elle constitua toujours la devise de Nietzsche, était en son cas d'une application d'autant plus difficile qu'elle ne se complétait pas chez lui, ainsi qu'il advient d'habitude, par l'adage socratique : Γνῶθι σεαυτὸν, « Connais-toi toi-même ». Nietzsche, en effet, pour qui Socrate fut toujours un de ses ennemis personnels dont il n'a jamais cessé d'éprouver le besoin, si au cours de sa vie à l'égard de Socrate même il a subi des variations dans lesquelles nous n'avons pas le temps d'entrer, a commencé en tous cas pour la période qui nous occupe aujourd'hui par rejeter Socrate entièrement et à aucun moment il n'a admis que ce fût en rien la connaissance de nous-mêmes qui pût nous amener à devenir qui nous sommes. Dans un bref fragment, mais fort curieux car il est de 1868, c'est-à-dire du Nietzsche de la vingt-quatrième année, déjà il nous dit : « l'observation de soi-même trompe ». Connais-toi par l'action, non point par la contemplation. Ceux qui se mesurent à un idéal n'apprennent pas à se connaître si ce n'est dans leur faiblesse; et de ces faiblesses mêmes le degré leur demeure inconnu. L'observation entrave l'énergie; elle émiette,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

désagrège. L'instinct est le meilleur. L'observation de soi n'est qu'une arme contre les influences étrangères : il y faut voir la maladie des crises de développement. Nos actes doivent se produire sans que nous en ayons conscience. » Il y a vingt textes de Nietzsche qui, à toutes les périodes de sa vie, reviennent sur ce point : plutôt que d'instituer à leur sujet un débat, en lui-même passionnant, mais qui nous entraînerait trop loin (bornons-nous à remarquer qu'à cet égard Nietzsche semble d'accord avec cette veine de l'inspiration de Gide que, dans un pénétrant et courageux article, paru à la *Revue Hebdomadaire* sous le titre « Examen de conscience sur la tombe d'André Lafon », François Mauriac a mis en lumière : pas plus que Gide Nietzsche ne paraît se rallier à « cette cellule de la connaissance de soi-même à laquelle, reprenant une expression de sainte Catherine de Sienne, Mauriac voudrait nous voir revenir) il appartient davantage à notre objet, nous appuyant sur ces textes, d'en dégager la conclusion impliquée dans nos analyses de la dernière fois, à savoir que dans le domaine même de la pensée Nietzsche est le plus grand des hommes d'action et par excellence l'anti-contemplateur : la défiance première de Nietzsche envers Gœthe — défiance qui devait tomber plus tard mais pour des motifs autres — vient de ce que pour Gœthe et pour l'homme formé à son image — cet homme gœthéen que Nietzsche dépeint dans la Troisième Intempestive : la contemplation est au fond la fin dernière, et c'est pourquoi Nietzsche nous dit que tous les héros gœthéens et Faust lui-même sont, non point des libérateurs, mais d'éternels voyageurs chez qui les désirs succédant aux désirs n'aboutissent jamais qu'à former comme un collier de contemplations; et dans une vue qui, à mon avis, va fort loin Nietzsche signale que, chez Gœthe, toujours la ressource de l'art se lève lorsque le corps à corps avec les éléments d'où se doit extraire quelque vérité risquerait d'aller jusqu'à l'angoisse; et il ajoute que le danger lorsqu'il s'agit, non plus de Gœthe lui-même,

mais de l'homme formé exclusivement à son image, est que l'on aboutisse, pour reprendre la formule crée par Nietzsche lui-même, au *Bildungsphilister*, au philistin de la culture.

Et c'est parce qu'il est essentiellement l'anti-contemplateur — parce qu'en son cas, à chaque seconde, un formidable tempérament d'homme d'action se dépense dans des mondes qui ne sont jamais ceux de l'action proprement dite — que, plus que quiconque, Nietzsche a éprouvé jusqu'au tréfonds ce que c'est que de vivre ses idées. Expression en son cas indispensable, mais qu'il est non moins indispensable de définir avec précision, car c'est autour d'elle, si je ne me trompe, que se sont organisés tous les contresens commis sur Nietzsche. Notons d'abord qu'entre avoir une idée et la vivre, la distance n'est pas moindre qu'entre observer une passion et l'éprouver, et ce que d'ordinaire l'on entend par vivre une idée se borne, ayant eu cette idée, à s'en décharger en la repassant à d'autres et en la transférant du même coup dans la zone de la pratique pour assister alors à tout ce qui lui adviendra comme à autant de curieuses expériences. Le mot si grave de Gide, dans sa conversation avec l'Allemand : « J'aime mieux faire agir que d'agir » nous donne comme la sublimation chez un esprit du premier rang de l'attitude que je vise ici et qui est au fond l'attitude normale. Par où je ne veux pas dire, bien entendu — ce serait commettre un contresens à mon tour — que la suprême ambition de Nietzsche n'ait pas toujours été que l'humanité supérieure des maîtres ne prît de lui le mot d'ordre, ne vécut à son instar ses idées propres; mais simplement que ce n'est là en son cas que la conséquence, non point le nœud proprement dit — et une conséquence qui se déroule sur un plan qui n'est pas le plan essentiel. Vivre ses idées — dans l'acception nietzschéenne de l'expression — est une opération qui se joue tout entière au dedans, qui y accomplit sa pleine révolution, — un acte de pensée si vous voulez, l'acte de

pensée par excellence; et si nous avons une certaine peine à le concevoir, c'est que l'acte de pensée est trop souvent visualisé par nous tel un astre refroïdi, — cet astre refroidi qu'est en effet la pensée lorsque, se limitant à avoir des idées, on reste en deçà du fait de les vivre.

J'insiste sur ce point parce que nul n'est dans une relation plus intime avec la tragédie même de Nietzsche si, comme j'en suis persuadé, plus encore que d'avoir trop pensé, c'est d'avoir trop vécu ses idées que Nietzsche est devenu fou : « Ma machine est de celles qui peuvent sauter », c'est bien ainsi qu'il faut se représenter l'esprit et l'âme même de Nietzsche : c'est à l'intérieur de la chaudière que, sans cesse accumulés, tous les explosifs éclatent; et en regard de ces explosions-là tous les éclatements au dehors, les cris mêmes et la publication sont phénomènes secondaires. Oui, sans doute (et nous aurons à y revenir) parce qu'incapable de supporter la solitude si, grâce à elle seule cependant, il devint tout ce qu'il était, je suis convaincu que Nietzsche aurait pu être sauvé, si étaient venus à lui sans réserves et sans arrière-pensées un seul de ces jeunes gens que, pour notre plus grande joie, nous voyons aujourd'hui se presser autour de nos maîtres, il n'en est pas moins vrai que si, ainsi qu'on l'a dit, un palais est beau surtout lorsqu'il brûle, pas davantage que les autres les palais spirituels se sauraient brûler indéfiniment. Et ce que nous venons de voir quant à la faculté nietzschéenne de vivre les idées se confirme encore si l'on étudie chez Nietzsche la nature de l'ambition : nulle ambition tout ensemble plus forte, plus centrale, plus immesurée que la sienne : une ambition brûlante, si brûlante qu'elle consume tous les objets : elle est à proprement parler sans objet, et je sais peu de traits qui, chez Nietzsche, fascinent davantage : trait complémentaire de ce que je vous indiquais l'autre jour sur la pureté nietzschéenne, pureté qui chez lui est d'une part, le contraire même du renoncement quel qu'il soit, mais dont il suffit qu'elle s'exerce pour qu'il ne sub-

siste rien sur quoi puisse se refermer sa prise : toujours la démarche de l'ambition de Nietzsche est la même : toujours d'abord il semble qu'elle veuille tout : elle va se poser, entrer très avant ses serres, caressante au besoin dans le même instant que dominatrice; mais elle jette un long regard, méprise, se détourne et alors ne veut plus rien, sinon dresser impérieusement quelque nouvelle table des valeurs et s'annexer tout l'avenir. Oui, vraiment, ici-bas — et j'entends par là quelle que soit la civilisation qu'elle affronte (car ne nous y trompons pas, pas plus que de la nôtre un Nietzsche ne se fût accommodé ni d'une Grèce archaïque et dyonisiaque, ni de la Renaissance d'un César Borgia : en face d'elles peut-être se fût-il dressé en Asiatique ou en luthérien : type de l'homme qui, en quelque temps qu'il surgisse, est toujours placé comme signe de contradiction) ambition sans objet, et par là, peut-être, prouvant d'autant plus sa vigueur s'il est vrai, comme je le crois, que le drame des sentiments les plus vigoureux est toujours celui de transcender la zone où puisse s'établir correspondance.

Mais, contrairement à une opinion encore trop répandue, c'est l'homme du plus grand génie — par où j'entends celui qui aboutira à la plus riche, à la plus composite originalité par opposition au possesseur d'une petite originalité étriquée, lequel, lui, fait sagement peut-être de fuir toutes les approches — qui, au départ de la vie, lorsqu'il sent en lui le premier tressaillement d'une force géniale, mais au sujet de la nature et de la destination de laquelle il demeure encore tout incertain, qui implore la grande secousse des influences, qui a absolument besoin de maîtres. Des choses excellentes ont été dites à cet égard par certains de nos maîtres à nous, par Gide dans sa conférence sur l'influence en littérature où, pour les raisons les plus finement déduites, il prétend faire l'apologie de toutes les influences, et mieux encore peut-être par Proust dans ce passage de la Préface à la Bible d'Amiens que je vous

cite, tant il éclaire le point où nous en sommes de notre sujet. C'est exactement là ce qui devait se passer pour Nietzsche avec Schopenhauer d'abord, puis avec Wagner : au sortir de Pforta, à l'Université de Bonn et ensuite à celle de Leipzig — subissant l'ascendant de son compatriote thuringien le philologue Ritschl, Nietzsche, au grand désespoir de sa mère qui nourrissait encore la vaine espérance qu'il se consacrât à la théologie et peut-être, qui sait, finît dans la peau d'un pasteur, s'était, ainsi qu'il lui écrit en janvier 1865, résolu à devenir philologue. Ritschl qui avait pour devise qu'un problème ne doit vous laisser repos ni jour ni nuit, agréait au jeune homme non seulement par là, mais par la subtilité et la précision de ses méthodes, par la manière, ainsi qu'il l'a dit plus tard dans l'*Ecce Homo*, Ritschl, en bon Thuringien, pour arriver à la vérité, préférait les sentiers de contrebande; — par dessus tout peut-être par le caractère impitoyable de ses exigences envers les meilleurs de ses élèves, — les proportionnant toujours à leurs qualités mêmes et prenant un malin plaisir à imposer à ceux-ci — et Nietzsche était aussitôt devenu le capitaine de la petite équipe — les tâches les plus ingrates et en apparence les plus au-dessous d'eux; créant ainsi autour de lui cette atmosphère d'émulation, de rivalité dont quelque chose en Nietzsche ne put jamais tout à fait se passer et qui constitua en son cas un des enivrements qui lui coûtèrent le plus cher. Ce n'était pas sans hésitation cependant, souvent sans l'obscur sentiment même d'un certain renoncement — et nous savons combien la plus fugitive apparence de renoncement lui pesait — que Nietzsche s'était décidé pour la philologie. Plus précocement qu'à d'autres s'était en effet posé à lui le problème que, dans toute sphère, nul homme supérieur n'élude, je veux dire, celui de savoir comment résoudre dans la carrière quelle qu'elle soit qu'on élit, la contradiction entre la profondeur et l'étendue, entre cet approfondissement de la pensée qui pour l'homme moderne ne se peut plus produire

que dans une limitation sévère de la zone des recherches, et l'étendue de la portée à laquelle bien moins encore saurait renoncer l'aspiration d'une grande âme au seuil même de sa croissance. Nietzsche nous dit que de neuf à quinze ans il fut la proie de ce désir de savoir universel auquel nul qui compte n'échappe, — au point que ce désir même fait naître chez lui et dès lors avec cette dureté âpre dont il use toujours envers lui-même, la réaction en sens inverse : toujours il sera ainsi, oscillant entre les deux pôles : nausée de l'étroit parce que sans portée, puis d'un brusque coup de barre nausée du vaste parce que vague; et c'est ainsi que, soucieux de brider l'appétit de l'universel, il se donne d'abord à la philologie comme au plus salutaire cilice, fier tout ensemble et heureux dans le parfait accomplissement de ses très petites tâches que sous une forme ou sous une autre tout au cours de sa vie il n'a jamais cessé de bénir et qui pour de telles natures constitue peut-être le meilleur antidote à la fièvre permanente de la création intérieure. Heureux? se voulant tel plutôt, et n'échappant pas en dépit de la philologie, à ces chutes dans le tréfonds du découragement dont à toute heure nous sommes passibles mais qui dans la jeunesse si elles présentent peut-être moins de gravité réelle car les forces sont encore intactes pour le rebondissement — nous apparaissent revêtues d'une plus poignante poésie parce qu'elles sont d'avant l'expérience véritable. Le manque dont souffrait le Nietzsche d'alors, c'est qu'obscurément prédestiné à la grandeur, n'avait pas encore surgi à son horizon cette figure d'une grandeur totale dont le jeune homme a besoin pour affermir sa confiance dans les possibilités du destin humain — et dont il n'a pas moins besoin qu'elle soit proche dans le temps, aussi contemporaine que possible car si elle appartient à un ordre de civilisation ou de culture totalement révolu, elle ne peut prendre à ses yeux cette valeur exemplaire, cette valeur d'incitation, que sans le savoir seule en elle au fond il recherche. Or, c'est précisément cela que

fut Schopenhauer pour Nietzsche, cela seul, et c'est ce qu'il importe de comprendre si l'on ne veut pas interpréter à contresens cette foi schopenhauérienne qui fut celle du premier Nietzsche. Schopenhauer était mort en 1860 alors qu'âgé de 16 ans, Nietzsche était à Pforta. A la rigueur Nietzsche aurait donc pu encore le connaître et il est probable qu'eût-il lu alors ses œuvres il eût tout quitté pour aller voir le seul homme qui lui paraissait correspondre tout ensemble à l'ampleur et à l'intégrité de ses exigences — de même qu'on le voit à certains moments culminants de sa foi wagnérienne tout subordonner aux intérêts de Wagner. Eût-elle eu lieu d'ailleurs cette visite aurait pu avoir sur Nietzsche des contre-coups et un retentissement singulièrement différents; car, ainsi que l'a bien rappelé Andler, Schopenhauer l'homme, pour intéressant qu'il soit était fort éloigné de ce sens du tragique que Nietzsche prisait par-dessus tout en son œuvre. Schopenhauer Éducateur, tel est le titre de la Troisième Intempestive, et ce mot est important à creuser parce qu'il nous apprend d'abord ce que Nietzsche demandait au juste à un culte schopenhauérien, et ce qui est plus important encore il nous introduit d'emblée à la vue centrale et qui à travers toutes les modifications de contenu demeure chez Nietzsche invariable du rôle, de la destination que Nietzsche a toujours assignée au philosophe, a toujours revendiquée pour lui-même. Andler a fort bien montré que « la grande nouveauté de la pensée nietzschéenne, c'est qu'elle fait de la philosophie une théorie de la civilisation, c'est-à-dire de la vie supérieure que peuvent vivre les hommes, ce que les Allemands appellent une *Kulturanschauung*, et il ajoute qu'aux yeux de Nietzsche l'image que nous donne de l'univers la métaphysique et la science, cette image que les Allemands dénomment *Weltanschauung*, fait partie de cette civilisation supérieure qu'il nous faut réaliser ». Or, chez Nietzsche — et c'est ce qu'il importe de bien saisir — une *Weltanschauung* n'est jamais une fin en soi : jamais

pour lui elle ne se suffit si elle ne détermine, si elle n'informe dans toutes ses parties une *Kulturanschauung* correspondante et dont l'existence peut seule aux yeux de Nietzsche la vérifier pour ainsi dire, et plus encore la légitimer en tant que *Weltanschauung* elle-même. C'est pourquoi un philosophe n'est pas pour lui un philosophe complet, véritable s'il n'est un éducateur, —, entendez par là si sa philosophie ne possède pas cette puissance dynamique, cette capacité de rayonnement grâce à laquelle sa seule existence engendre un monde fait à son image, recevant de lui le mot d'ordre et qui en soit comme l'exaltante, la dyonisiaque justification. Il ne vous échappera pas combien ceci se rattache à cette méfiance vis-à-vis de la contemplation, au tempérament d'homme d'action que nous analysions tout à l'heure; — combien aussi cela explique que Nietzsche plus on l'étudie apparaisse comme l'antithèse du solitaire né, si le plus grand type du solitaire malgré lui. Dans Schopenhauer éducateur il dit en termes formels qu'il n'est pas pour le philosophe de rôle plus haut, ni auquel il ait le moins le droit de se dérober que celui de juge des valeurs et comme tout grand philosophe aux yeux de Nietzsche est *unzeitgemâss*, intempestif, il ne pourra même jamais s'en tenir là; car juge, il sera forcé de renverser les valeurs qui ont cours, et par suite de devenir ce créateur de valeurs dans lequel tout le dernier Nietzsche s'incarne. Le jugement de valeurs tel est aux yeux de Nietzsche l'acte de pensée fondamental et central et c'est ce qui explique du même coup pourquoi, au départ de la vie appelant pour ainsi dire déjà de tout son être semblable jugement de valeurs, mais — avec cette défiance première de ses forces que l'on rencontre chez tous les vraiment grands — n'osant encore lui-même le formuler, Schopenhauer est subi par lui jusqu'au fond. Peu importe que le jugement de valeurs schopenhauérien contredise — et il lui faudra bien un jour s'en apercevoir — presque toutes les tendances nietzschéennes les plus foncières; peu importe que dès 1867 dans

des notes intimes il dirige sur les vices de pensée du système schopenhauérien ce regard intolérable à force de pénétration qu'il réserve toujours à ce qui lui est le plus cher; l'essentiel c'était qu'un jugement de valeurs avait été prononcé par un homme qui avait su s'élever jusqu'à une vision de l'ensemble de l'univers; et par là, parce que cet homme est mort hier, qu'il aurait pu le connaître toute l'ambition de Nietzsche se sent réaffermie, toute sa confiance dans les possibilités du destin humain.

Car — et ici nous abordons pour la première fois un trait capital de la complexion de Nietzsche, — une fois surmontée l'excitation nerveuse dont il parlait due à la première prise de contact, le désespoir inclus, que dis-je inclus, proclamé dans la vision schopenhauérienne du monde n'est pas assimilée par Nietzsche en tant que désespoir, mais tout au contraire en taut que tonique; ou mieux encore — et ici je crois nous entrons tout à fait avant dans sa nature — quelque chose en Nietzsche a toujours eu besoin des vues en leur fond les plus désespérées pour que se produise en lui le plus prodigieux sursaut, le plus singulier rétablissement de quelque espoir gigantesque et comme indéfiniment profilé. Nous aurons à creuser ce trait quand il nous faudra définir plus tard le caractère et les déconcertantes assises de cet optimisme de défi que fut l'optimisme nietzschéen. Mais dès cette première réaction vis-à-vis de Schopenhauer il y a ici bien autre chose que ce don propre à la jeunesse de tirer de la force des doctrines les plus découragées — parfois paradoxalement surtout de celles-là. Ce don existe chez Nietzsche bien entendu au suprême degré; mais en son cas il y a quelque chose de plus et de plus spécial, une véritable vocation, à base tout ensemble d'orgueil et de passion pour l'apparente impossibilité, à toujours demander à la mort même et jusqu'à la notion d'anéantissement — *zu grunde gehen*, s'anéantir, descendre derrière l'horizon combien de fois et avec quelle résonance annonciatrice de gloire ce mot ne revient-il

pas chez Nietzsche et toujours avec l'opulente majesté de quelque soleil couchant — les ingrédients dont il extrait tous ses élixirs de vie. Pour un Hölderlin, pour un Kleist — ces prédécesseurs qu'il a tant aimés — pour le héros de la pensée arrivait toujours un moment où il ne restait plus rien à faire qu'à périr avec un grand cri désespéré : pas davantage qu'eux de ce grand cri désespéré Nietzsche ne peut jamais se passer; mais chez lui il semble toujours que de le clamer détermine aussitôt comme un redressement vital et qu'il ne vive jamais davantage qu'à l'ombre même de la mort. Nous sommes loin ici de ce renoncement au vouloir dans lequel Schopenhauer voyait le seul curatif pour l'être humain. « Que m'importait l'éternel tu dois, tu ne dois pas. Qu'elles sont fortes, ces volontés pures que l'esprit n'a pas troublées. » Voyez comme déjà c'est Nietzsche tout entier qui s'inscrit ici, comme s'emparant de la doctrine du vouloir schopenhauérien, c'est bien le spectacle de la volonté qui l'exalte et qui l'enivre, c'est en tant que volonté et volonté déchaînée qu'il contemple cette fois et d'une contemplation combien différente quant à la résonance de la contemplation schopenhauérienne. Schopenhauer éducateur — oui, en ce sens, que soutenu par cet indéniable, cet imposant précédent Nietzsche commence d'ouvrir toutes grandes ses ailes; et c'est de cela même qu'alors qu'il aura renié Schopenhauer sur tous les points qu'il sera obligé de le contredire sans cesse. Nietzsche saura lui être durablement reconnaissant. Il nous dit dans l'*Ecce Home* que pour Schopenhauer éducateur de même que pour Richard Wagner à Bayreuth les portraits qu'il en trace ne demeurent tout à fait vrais que si aux noms de Schopenhauer et de Wagner c'est le nom même de Nietzsche que l'on substitue; et si ceci ne me paraît pas tout à fait exact pour le portrait de Wagner je le crois d'autant plus vrai de Schopenhauer Éducateur que dans cet étonnant morceau — un des premiers où Nietzsche donne toute la mesure de son génie — d'une

part il n'est fait aucune allusion au système du philosophe (duquel en tant que système Nietzsche en 1874 était déjà tout détaché) et que de l'autre pour reprendre l'expression de Nietzsche lui-même, c'est l'idée platonicienne de Schopenhauer — disons plus franchement de philosophe en soi — qui y est visée, aucun des traits d'ailleurs, ainsi que l'a bien marqué Andler, ne se rapportant exactement au Schopenhauer qui a vécu.

Il y a cependant deux domaines par où Nietzsche se ralliait à un point de vue schopenhauérien et qui explique la prolongation de l'influence de Schopenhauer sur lui par delà même toute adhésion à la lettre de sa pensée : d'une part en effet si Nietzsche signalait des trous, des incompatibilités, de l'arbitraire dans les démonstrations schopenhauériennes, il n'en était pas moins parvenu pour son compte et par ses chemins propres à un désespoir non moins radical quant aux capacités de l'esprit humain d'atteindre jamais le fond des choses; et cette similarité de positions, à défaut de la suppression du vouloir sur le plan moral ou même religieux (au sens d'ailleurs surtout bouddhique du terme) que préconise Schopenhauer, lui laissait ouverte l'autre porte de sortie que la doctrine schopenhauérienne recèle dans sa métaphysique de l'art et en particulier de la musique. Si l'on ne peut, en effet, percer au delà des apparences ce n'est plus la philosophie mais bien l'art qui détient la primauté et la contemplation esthétique devient dans l'échelle des actes, l'acte le plus haut réservé à l'homme. Que si — pour nous servir des deux mots que l'Origine de la Tragédie de Nietzsche a rendu à jamais fameux — la contemplation esthétique de Schopenhauer demeure tout apollinienne, il suffira à un Nietzsche de mettre l'accent sur l'autre terme : celui de dyonisiaque pour qu'elle puisse s'adapter à ses fins. Et c'est pourquoi dans une formule très heureuse Andler a baptisé le premier système de Nietzsche une philosophie de l'illusion. Si comme l'a victorieusement prouvé Schopenhauer la

musique est plus que la représentation d'une idée du monde, si elle est une telle idée du monde elle-même, alors il n'y aurait rien de plus essentiel que de communier à même cette idée du monde à travers l'art, et l'homme accomplit son geste suprême dans une sorte de déploration artistique d'un phénoménisme universel. Or — et nous savons maintenant qu'avec Nietzsche c'est toujours la question — existait-il dans les conditions de la civilisation et de la culture moderne la possibilité d'un tel art? Cette simple question vous montre combien, après celle de Schopenhauer, l'apparition de la figure de Wagner sur l'horizon nietzschéen était le type même de ces faits que l'on peut qualifier d'inéluctables.

Un témoignage de Nietzsche — auquel sa sœur apporte maintes confirmations — nous apprend que c'est *Tristan* qui apporta à Nietzsche la première grande secousse wagnérienne. « Du jour, nous dit-il, où grâce aux soins de Hans von Bulow — qu'il en soit béni — il exista une partition de piano de *Tristan* je fus wagnérien. Si, quelque peu hésitant lorsqu'il déchiffre au piano la *Walkyrie* il est reconquis par les *Maîtres Chanteurs*, les propage, en exécute sans cesse des fragments dans le petit cercle de philologues de Leipzig c'est à cela qu'il doit que la femme de son maître Ritschl le fait convoquer dans l'intimité la plus stricte chez Madame Brockhaus sœur de Wagner où celui-ci de passage était descendu incognito pour quelques jours. Nietzsche l'entend exécuter des fragments de ses œuvres, lire un chapitre des Mémoires alors inédits que nous possédons aujourd'hui sous le titre de *Ma Vie* et — comble de bonheur — se retrouve entièrement avec lui en ce Schopenhauer qui depuis quelques années était devenu pour Wagner lui-même un événement capital. C'est peu après cette rencontre que déjà tout à fait conquis Nietzsche écrit à Erwin Rhode, son ami le plus intime la lettre suivante à laquelle je joins un autre fragment d'une lettre un peu postérieure à Gersdorf. Mais pour que cette pre-

mière conjonction pût porter tous ses fruits il fallait la présence — cette présence dont en ses amitiés, Nietzsche a toujours eu un absolu besoin, avouant quelque part avec franchise ainsi qu'il advient chez toutes les natures où la projection de l'instant dans son passage est d'une force si véhémente, si tyrannique qu'elle confisque pour ainsi dire tout à son bénéfice que dans la séparation le souvenir de ses amis s'affaiblit. Or, justement, à peine âgé de vingt-cinq ans, n'ayant même pas encore à son actif sa thèse de docteur, une chaire de philologie classique étant devenue vacante à Bâle, l'Université de Bâle eut recours à l'expérience de Ritschl : celui-ci n'hésita pas, désigna Nietzsche avec cette simple recommandation : « C'est un génie » — diagnostic à cette heure surprenant et que Nietzsche du reste ne devait plus entendre formuler de son vivant : il lui fit octroyer d'emblée le titre de docteur pour ses travaux philologiques antérieurs et dans la seconde moitié de 1869 nous trouvons Nietzsche installé à Bâle. Or, en son cas l'importance de l'événement était due au fait que dans l'ermitage de Triebschen, sur un des beaux promontoires boisés du lac de Lucerne, presque face au Pilate, comme dans une île à l'abri désormais de tous commerce et fluctuations humaines Richard Wagner et celle qui avait tout quitté pour le suivre, Cosima von Bulow, vivaient réfugiés et heureux. A Leipzig Wagner avait fait promettre à Nietzsche de ne pas manquer de venir le voir s'il passait jamais dans leur parages : on peut s'imaginer si le jeune homme fit défaut et en moins de quelques semaines s'établissait entre Nietzsche, Wagner et Cosima cette *unbeschreiblich nah Intimität*, cette intimité si proche, impossible à décrire, dont en 1888, dans sa grande lettre autobiographique à George Braudès, Nietzsche ne peut encore parler sans un tremblement d'émotion.

Nietzsche se trouvait prendre contact avec Wagner peut-être au plus haut moment de la vie de celui-ci — en tout cas au moment où enfin libéré des entraves matérielles,

baignant entièrement dans l'atmosphère cosmique de la Tétralogie, il pouvait agir le plus puissamment sur l'esprit du jeune homme que nous avons vu insensible à tout ce qui n'était pas le plus haut. Les années terribles — et qui avaient duré si longtemps — étaient maintenant derrière Wagner : parce qu'en vertu de son indomptable énergie il avait su créer en dépit de tout, lui était réservé maintenant la récompense suprême peut-être que puisse rencontrer ici-bas l'artiste, à savoir qu'on ne lui demandait plus rien que de créer en toute liberté et à loisir. Une femme incomparable — et ici passons la parole à Nietzsche « la seule femme de grand style que j'aie connue » et aucun de ceux qui eurent l'honneur d'être reçus un jour à Wahnfried ne contreviendra à ce jugement — Cosima, fille de Liszt et de la comtesse d'Agoult, portant donc en elle par le sang et renforçant sans cesse par le goût tous les privilèges de la plus haute culture européenne à laquelle il ait été donné à notre XIX^{e} siècle d'atteindre, avait quitté en faveur de Wagner son premier mari Hans von Bulow le grand chef d'orchestre, l'inlassable, le fervent propagateur et transcripteur de l'œuvre wagnérienne et duquel d'ailleurs après l'événement le zèle sut ne point fléchir. Tant tous les personnages de ce drame sont en toutes choses marqués au coin de la grandeur; tant d'ailleurs dans les drames sentimentaux majeurs de ce XIX^{e} siècle si odieusement calomnié c'est toujours je ne sais quelle grandeur inaliénable que l'on retrouve et tant aujourd'hui au contraire — et c'est notre pire souffrance et la plus secrète — il y a une telle décadence du sens de la grandeur que les plus grands des nôtres c'est malgré et avec leurs petitesses que nous les aimons, et que ces petitesses mêmes il nous les faut sans cesse comme récrire et interpréter, mettant pour ainsi dire certaines des forces mêmes et comme l'honneur de notre analyse psychologique à trouver quelque explication qui les puisse du moins sauver en les rehaussant. Cosima qui avait pu emmener les enfants de son premier

mariage à Triebschen avait trente ans lorsque s'y présenta le Nietzsche de la vingt-cinquième année. Elle avait donc vingt-sept ans de moins que celui qu'elle appelait toujours Le Maître, lequel a son tour l'avait baptisée — ainsi qu'en témoigne une lettre de Wagner à Nietzsche où dans ses affections d'ailleurs il lui donne le premier rang après elle — *die Einzige*, l'Unique. Nous devons donc — et c'est à Monsieur Bernouilli qu'est due la première insistance légitime sur le fait — nous représenter dès l'origine cette amitié comme une amitié à trois. Comme le dit M. Bernouilli : « Au fond Wagner et Nietzsche ne se sont jamais trouvés seuls face à face : toujours il y eut entre eux une femme — et une femme du premier rang. Dans un tête-à-tête véritable — le corps à corps auquel dans les circonstances existantes ils devaient fatalement en venir eût-il été évité ou du moins se fût-il produit sous des formes différentes c'est à quoi aujourd'hui nul ne peut répondre avec certitude : — à quoi peut-être nul ne pourra répondre jamais, car il n'est en rien assuré que l'on possède un jour toutes les pièces, que l'on connaisse tous les dessous du litige. Pour ma part l'accent de la lettre à Rhode que je vous ai lue tout à l'heure m'incline à penser qu'avant toute rencontre avec Cosima Nietzsche appartenait déjà à Wagner et qu'en dehors de toute intervention de Cosima il se fût pour un temps donné entièrement au wagnérisme, précisément parce qu'ainsi que nous l'avons déjà indiqué l'œuvre d'art aux yeux de Nietzsche n'a jamais sa fin rien qu'en soi, ne vaut jamais tout à fait — au sens où pour Nietzsche les choses valent en tant que phénomène isolé, et qu'en un sens pour un Nietzsche l'art même de Wagner sera toujours moins important que cette civilisation, cette culture qui pourra naître de lui et dont l'éclosion, puis la suprématie demeurent la préoccupation nietzschéenne centrale. Or, dans les années qui s'écoulent entre le Triebschen de 1869 et la rupture de 1876 aussitôt après l'inauguration de Bayreuth, on saisit nettement chez Nietzsche

deux moments, deux gestes faudrait-il dire essentiels : le premier le geste où le philosophe en soi Nietzsche s'efface devant l'artiste en soi Wagner, — s'efface? Disons plutôt tend avec une autorité souveraine, irrésistible la palme à l'artiste comme au seul susceptible de créer l'illusion dernière ne revendiquant pour soi que le mérite de comprendre de sentir mieux que quiconque que dans cette illusion précisément gît le plus haut; — et dans ce geste même Nietzsche s'éprouve sauvé de cette humilité qu'il abhorre, d'une part par l'ampleur même de la mélancolie — et à chacun de nous certaines heures ont appris que nul sentiment plus que la mélancolie n'est investi parfois d'une finalité auguste, atteint à une portée métaphysique au delà de laquelle on ne saurait rien souhaiter, comble l'orgueil en s'y substituant, en le récrivant pour ainsi dire dans la clef d'une douceur toute déchirée; — d'autre part, par l'obscure sensation qu'en son cas un tel geste ne peut jamais être que l'avant-dernier. Nul sort plus précaire, nul avenir plus menacé que celui de l'homme quel qu'il soit devant lequel un jour Nietzsche s'incline, — à cause de ce redressement vital dont je vous parlais tout à l'heure. Et le second geste de Nietzsche — qui s'explique tout entier par la loi fort simple de la croissance même du génie — sera une reprise énergique, impitoyable — et cette fois toute au nom de philosophe de ce qu'il vient de décerner à l'artiste. Oui, pour saper l'art de Wagner, à côté d'injustices de partis pris évidents — mais qui disparaissent d'ailleurs devant la magnifique caractérisation du Richard Wagner à Bayreuth et non moins devant tant de feuillets tout intimes et posthumes où remis en présence de l'œuvre même maintes fois il se sent vaincu à nouveau et comme terrassé — il trouvera les arguments les plus pénétrants, ceux-là mêmes auxquels notre temps, si hostile au wagnérisme est le plus particulièrement sensible; mais n'en doutez pas, quel que soit l'art qui en ces années-là se fût offert à Nietzsche — et eût-il été aux antipodes de l'art

wagnérien lui-même — Nietzsche se serait dressé contre lui et pour ce motif presque élémentaire et si compréhensible lorsqu'on songe à l'ouverture de compas de son génie qu'une fois maître et sûr de ses forces cette tâche de la création d'une civilisation d'un état de culture nouveau Nietzsche voulait la reprendre en mains, qu'elle relevât et dépendît de lui seul. Dès lors peu importe que l'influence de Cosima — cet amour platonique de Nietzsche pour elle dont, malgré l'insuffisance des documents nous essaierons de dire un mot la prochaine fois ait pu donner aux premiers écrits nietzschéens une orientation ou plus exactement une formulation un peu différente de ce qu'ils eussent sans doute été sans elle : le drame véritable se joue sur un autre plan : il est la rencontre de deux formes les plus altières du génie, l'artiste créateur pour qui tout est secondaire au prix d'extraire de soi ces grands thèmes indestructibles qui gisent en lui depuis des années et les ayant extraits de les produire au jour, de les faire entendre, que dis-je, de les entendre lui-même investis de la plénitude et de l'étendue de sonorité avec lesquels il les a conçus que peuvent, que doivent dès lors lui importer un état de civilisation, des conditions d'auditoire insuffisantes ou même adverses; d'autre part un philosophe mais doublé du plus grand des lyriques : et c'est parce qu'ils ont une zone commune, cette zone du lyrisme précisément au sens le plus grec, le plus dyonisiaque du terme que leurs deux génies peuvent s'affronter, un moment même avoir l'air de s'entendre. Mais en son essence l'incompatibilité est foncière entre le génie qui projette des thèmes musicaux et celui qui projette des pensées, celles-ci fussent-elles à leur tour toutes imprégnées de la musique intérieure d'un Nietzsche.

CHARLES DU BOS.

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

III

Vous demanderez : « De quel droit écrivez-vous ces choses? » Du droit d'un homme à son déclin qui ne veut pas s'en aller sans s'être interrogé, sans avoir mis au net sa vraie pensée sur ce qui touche à l'unique nécessaire, ou plutôt sur ce qui en constitue, ici-bas, le commentaire humain, et sur les puissances qui l'administrent.

Qu'éprouve donc cet homme qui depuis l'enfance a grandi, a travaillé, souffert, aimé dans l'ombre immense qu'étend l'Église sur une vie? Vénération? irritation? Il faudrait oser dire : une vénération irritée. Nos sentiments à ce sujet sont presque toujours d'ailleurs un héritage. Mon père irréligieux, ma mère catholique passionnée n'ont jamais cessé de s'opposer en moi, où j'ai toujours discerné un goût sensible, un penchant attendri pour tout ce que mon père combattait, et parfois de brusques rages contre tout ce que ma mère vénérait. Si mon père n'était pas mort quelques mois après ma naissance, s'il m'avait élevé, m'aurait-il introduit dans une construction logique où j'aurais appris à me passer de Dieu? Ce cœur d'enfant follement sensible à Dieu eût-il fini par s'accorder à la dialectique d'un univers sans Dieu? Au déclin de la vie, il n'est pas de question plus vaine que celle-là, et pourtant plus obsédante : ma destinée eût-elle été autre, si telle ou telle donnée, au départ, avait été différente? La foi, ce

que la plupart des chrétiens appellent la Foi, et qui n'est, au vrai, pour beaucoup qu'une adhésion sans examen aux formules qui leur ont été serinées dès l'enfance, tient-elle uniquement, en ce qui me concerne, à des conjonctures, à la mort prématurée de mon père, à la dévotion ardente d'une mère elle-même saintement dirigée par ce Religieux que je ne connaissais que de vue, parce qu'on me l'avait montré une fois dans la rue, où il glissait le long des maisons, le regard tourné vers le dedans, étranger à tout le visible?

Ce que fut ma religion, dans l'enfance et l'adolescence, un texte de moi peu connu l'exprime, — un texte dur (je me souviens qu'il avait terrifié Jacques Maritain) et qui sert de préface à une réédition de mon premier poème : *Les mains jointes*, aux environs des années 25, alors que j'étais un être vulnérable, ballotté à la surface de ce brillant et immonde Paris d'après la grande guerre. Texte presque introuvable aujourd'hui, et que je vais reproduire ici parce qu'il circonscrit un drame qui fut mien, mais qui ne m'est pas personnel bien qu'il ne ressemble à aucun autre. Voici donc ce bref réquisitoire d'un chrétien lucide contre lui-même.

« Si jamais je n'ai consenti jusqu'à ce jour à rééditer *Les mains jointes*, c'était sans doute que j'avais en horreur ces vers sans vertèbres, ces poèmes flasques. Mais enfin le goût que Barrès éprouva, quelque temps, pour eux, aurait dû me désarmer. Le vrai, c'est que je ne hais point seulement dans ce petit livre une technique, j'en déteste surtout l'esprit. Cette adolescence lâche, apeurée, repliée sur soi, je la désavoue. Non que je renie ma foi de ce temps-là, pas plus que je ne renie ma poésie; mais ma façon de croire valait ma façon de rimer : quelle facilité! Un enfant qui a peur de tout renifle de l'encens, tire des sacrements une émotion, des cérémonies une jouissance; sa couardise devant la vie trouve là des prétextes édifiants; il donne à sa lassitude des raisons métaphysiques. Rien n'use plus sûrement Dieu dans une âme que de s'être servi de lui au temps des années troubles : la moins périlleuse façon de s'émouvoir, voilà sans doute ce que cherchait dans la religion ma vingtième année.

» Malgré tout ce qu'on peut dire contre le Jansénisme, il avait pour lui de rendre impossible cette dévotion jouisseuse, cette délectation sensible à l'usage des garçons qui n'aiment pas le risque. Dès l'abord, il vous engageait dans une redoutable aventure : dans le « Seigneur, je vous donne tout » de Pascal.

» Adolescent, j'ai fait de Dieu le complice de ma lâcheté; qui sait si ce n'est pas là le péché contre l'Esprit? En tout cas, l'Esprit terriblement se venge à l'heure où la vie soudain attaque l'homme né tard de l'adolescent veule. Quel secours trouvera-t-il dans cette religion qui ne lui fut jamais qu'une source de faibles délices? *Les mains jointes* gâchent d'avance cette ressource infinie dont l'enfant aura besoin lorsqu'il sera devenu un homme; elles dilapident un capital immense; tout se perd en fumée d'encens. Malheur au garçon dont les clous, l'éponge de fiel, la couronne d'épine furent les premiers *jouets.* »

Cet aveu dénué d'artifice déborde mon cas particulier : je stigmatise ici l'usage qu'a fait de la croix un enfant poète, — mais la plupart des chrétiens en usent de même selon les mœurs de l'espèce à laquelle ils appartiennent : la femme qui, de sa vieille patte de lézard, tripote le saint Antoine de Padoue en plâtre que l'Église met à sa portée, cherche sa délectation, comme la cherche la savante dévote que j'observe, dans une chapelle bénédictine, avec son rituel hérissé de signets, en quête de l'oraison ou de l'hymne : tous ces élus embusqués dans l'arche et sauvés du déluge, accomplissent le plus commodément qu'ils peuvent leur voyage vers une éternité de bonheur que ne gâche pas par avance l'idée de l'éternelle réprobation dont sont, dès leur naissance, accablés la foule immense de leurs frères.

Cette dévotion sensible et jouisseuse dénonce la place qu'occupe au cœur même de l'Église le matérialisme qu'elle a reçu mission de combattre et pourtant qu'elle abrite, — matérialisme camouflé plus redoutable mille fois que celui qui éclate dans ses structures apparentes; car celles-là ne sauraient tromper personne : les entreprises humaines, les cheminements et les ruses de la diplomatie, l'appareil de somptuosité et de gloire, ces

finances alimentées par le gisement inépuisable des foules dressées à la quête (même Harpagon qui ne donne rien à personne donne un denier à saint Pierre), cette puissance formidable dont, comme le chêne du fabuliste, la tête est voisine du ciel, mais dont les pieds touchent à l'empire des morts, je veux dire à la politique de ce monde pour lequel le Christ a refusé de prier, nous savons bien que tout cela s'effondrerait et retournerait en poussière, si le secret de la vie n'était contenu par le cocon, si le germe n'était abrité et défendu par cela même qui en paraît être la négation.

En tant qu'elle est une puissance de ce monde, l'Église tient difficilement tête au matérialisme virulent qui, sous sa forme marxiste, lui dispute l'empire des esprits. Du seul point de vue humain, sa vraie force réside dans la sainteté de ses membres. Ce sont les saints qui font sa force; je ne désigne pas ici un petit nombre d'êtres élevés aux plus hauts états mystiques. On peut dire de la sainteté qu'elle est la chose du monde la mieux partagée, qu'elle pénètre de très ordinaires destinées où elle ne se manifeste par rien d'autre que par l'acceptation du devoir quotidien et de la quotidienne épreuve : sainteté qui s'ignore elle-même profondément, « petite voie » dont Thérèse de l'Enfant Jésus a fait une doctrine, et que beaucoup d'âmes suivent sans en connaître le nom.

Quand nous demandons des saints à grands cris, peut-être cédons-nous à des réminiscences livresques, au goût des figures historiques et décoratives. Les saints qui nous sauvent, nous ne les remarquons même pas; et eux-mêmes seraient peut-être désorientés et choqués par les extravagances des saints illustres et catalogués.

Or, ce contraste entre la pesanteur de l'Église, de la Paroisse, engagée depuis des siècles dans le temporel, tout empêtrée dans la politique de ce monde, et la grâce invisible qui circule à travers le troupeau qu'elle mène,

nous le retrouvons chez l'adversaire communiste : lui aussi connaît cette pesanteur, s'il connaît une grâce à sa mesure. Le duel entre la cité chrétienne et la cité marxiste se déroule sur deux terrains différents. L'Église, puissance temporelle, se heurte à l'Église stalinienne en tant qu'elle aussi met la Révolution au service d'un impérialisme. Les deux cités offrent ce caractère commun ou plutôt subissent cette loi commune qui tend à séparer l'oratoire du laboratoire, la mystique de la politique.

Mais un autre conflit dont les péripéties échappent au regard se déroule entre les seules mystiques. Ici, pouvons-nous parler de conflit? Dans les bagnes allemands où chrétiens et communistes s'entraidaient, dans une banlieue où des prêtres ouvriers annoncent le Christ au peuple marxiste, le duel des deux cités prend une tout autre signification. Sur le plan mystique, l'opposition n'est plus irréductible, « la main tendue » ne relève plus de la tactique seule et correspond à une réalité, à la circulation secrète d'une force que les chrétiens appellent grâce, mais dont les communistes ne nient pas l'existence quand ils la constatent. Louis Martin-Chauffier a rapporté du bagne de Neuengamme un irremplaçable témoignage :

« Pour que fût possible le refus total de l'univers où nous étions plongés, écrit-il, il était nécessaire de trouver refuge, de s'enfermer solidement dans un univers intérieur sans fissure, assez riche et bien fourni pour alimenter la vie morale durant cet investissement. La plupart de ceux — non les seuls — que j'ai vus résister dans ces « châteaux de Dieu » étaient ou bien de vrais chrétiens ou bien des marxistes fortement assurés dans une explication cohérente. »[1]

On conçoit qu'à Neuengamme la main tendue par le communiste n'ait pas été une duperie, pas plus qu'aujourd'hui le prêtre ouvrier n'est la dupe du marxiste qu'il

(1) Louis Martin-Chauffier : *L'homme et la bête* (Gallimard).

traite en frère. C'est dans ce que Pascal appelait l'« ordre de la charité » que les deux cités mettent bas les armes. En revanche, « la main tendue » crée une équivoque dans l'ordre politique. Mounier et les catholiques communisants de la revue *Esprit* ont le tort, à mon sens, de confondre les deux ordres. Sur le plan où ils se tiennent et où ils créent l'équivoque du politique et du mystique, ils font ouvertement le jeu de l'adversaire qui n'en est plus un pour eux puisqu'ils combattent et haïssent les mêmes choses et les mêmes êtres que lui. Ils se résignent aux mensonges de gauche, non aux mensonges de droite. Entre deux impostures, ils préfèrent servir l'imposture axée à gauche qui va dans le sens de leur passion. Or il existe un ordre de la charité où ils n'eussent rien cédé au marxisme stalinien en lui accordant tout. Et sans doute Mounier m'objectera que sur le plan politique où je l'accuse de servir le jeu communiste, je cède tout moi-même aux puissances de la société capitaliste aussi ennemie du Christ, en dépit de son hypocrite respect, que l'est le monde marxiste.

Il est vrai que la politique engage le chrétien dans l'équivoque, alors que certaines circonstances comme celle que créèrent les bagnes allemands, la Résistance sous l'occupation, ou que suscite aujourd'hui l'apostolat ouvrier de la Mission de Paris, substituent à l'état de guerre entre communistes et chrétiens un état de fraternité. Jusqu'où cette fraternité a pu aller, nous ne l'eussions jamais cru, si Martin-Chauffier n'était un témoin qu'on ne récuse pas : après nous avoir décrit l'atmosphère de vénération qu'avait créée autour de lui à Neuengamme un médecin catholique de 27 ans, il raconte ceci : « A quelques jours de distance et sans s'être concertés, Richard et Jean (deux communistes) vinrent me trouver un peu gênés. Ils me firent le même aveu : « Je ne crois pas en Dieu. Vous y croyez,
» le docteur aussi. Alors, à tout hasard, je prie pour vous
» tous les soirs. » Richard, le docker marseillais, ajouta

qu'il n'était pas trop sûr que sa prière fût valable. Il n'avait jamais reçu le moindre rudiment de religion et ne savait comment s'adresser à cet hypothétique Bon Dieu. »

Ce témoignage de Martin-Chauffier n'ouvre-t-il pas une étonnante perspective sur ce qui aurait pu naître entre communistes et catholiques? Le marxiste qui prie à tout hasard un Dieu auquel il ne croit pas pour un camarade croyant qu'il admire et qu'il aime, voilà le miracle né de la rencontre des deux mystiques hors du climat de haine que crée la férocité des intérêts et des partis. Et le drame, à la fois celui de l'Église universelle, puissance temporelle, et de l'individu catholique engagé dans le monde, c'est de ne pouvoir aisément échapper à ce climat — l'Église moins encore que l'individu. Il n'y a certes pas à lui jeter la pierre : nous voyons mal comment elle eût pu se tenir en dehors du politique et du social, ne pas faire partie de l'Histoire, ne pas s'y insérer. Seul un formidable séisme pourrait replacer visiblement l'Église sur le Golgotha où elle ne réside que mystiquement, et laisser apparaître enfin ce qu'une cristallisation millénaire de rites, de musiques, de fastes recouvre et cache aux regards.

Mais ce que la sainte Église, sous son aspect humain, ne peut faire aisément : changer les conditions de sa vie apparente, les individus y atteignent avec le secours de la grâce; ils peuvent, eux, changer de vie au sens absolu. Ce que j'exprime ici les meilleurs le ressentent — et non contents de le ressentir, ils le mettent en pratique : d'où ces apôtres qui apparaissent aujourd'hui avec l'approbation et la bénédiction parfois un peu inquiète de la hiérarchie. Mais d'ores et déjà, qu'éclate ou non le séisme redouté, le « dispositif » de l'Église des derniers temps est en place : voici venus les jours du prêtre, homme pareil aux plus pauvres, vivant de leur vie, mêlé à eux, camarade, frère, exposé à toutes les tentations, livré, donné, coupé de toute apparence d'honneur humain, s'appuyant unique-

ment sur la grâce toute-puissante à laquelle il croit, et ne tenant pas compte des opinions, des classements politiques. Que signifie l'étiquette, la couleur de l'étiquette collée sur le personnage abstrait appelé électeur, aux yeux du Christ ouvrier qui prêche dans un garage de Vincennes et qui, à travers chaque visage levé vers lui, à travers ces pauvres figures marquées par la misère, les deuils, les vices, voit resplendir une âme humaine, créée pour l'amour, — oui, aussi misérable qu'elle soit, ayant une vocation d'amour dont il s'agit coûte que coûte de la rendre consciente?

Voilà le seul plan où un catholique a désormais ie droit de s'exprimer publiquement en catholique; — et pour en revenir à la préface des *Mains jointes* que je citais plus haut, voilà l'imposture (non délibérée, bien sûr) des hommes qui ont cru que le Christ était un thème, un motif, dans l'orchestration d'une vie. Et c'est pourquoi j'ai écrit et je répète que si je recommençais ma vie *telle qu'elle a été*, je mettrais autant de soin à dissimuler ma foi chrétienne que je me suis donné de mal pour la monter en épingle. Mais voilà aussi l'imposture des catholiques d'extrême gauche qui croient avoir le droit d'épouser toutes les passions, d'excuser tous les attentats du matérialisme stalinien et qui, peu ou prou, les justifient, et qui sous le masque de la justice assouvissent leur propre ressentiment.

Il est une évidence qui devrait nous éblouir, nous autres chrétiens, c'est que les empires en présence : les États-Unis d'Amérique et l'Union des Républiques soviétiques, se ressemblent sur un point essentiel, incarnent la même superstition, la même idolâtrie : la technique, l'économique. Les deux empires méconnaissent également — même quand l'un des deux feint de le vénérer — cet ordre de la charité où le vrai chrétien, s'il sait s'y tenir, est assuré d'être invincible et finalement d'attirer tout à lui, comme un homme qui, dans une place encerclée et vouée à la

destruction, serait seul à détenir du pain et aurait reçu le pouvoir de le multiplier, et qui serait seul aussi à connaître une source d'eau vive, de sorte qu'aucun de ses frères s'adressant à lui ne pût être exposé à repartir avec sa faim et sa soif.

Que signifie dès lors « la main tendue » à celui-ci plutôt qu'à celui-là? car le vrai chrétien ne fait acception de personne; et de même qu'aux yeux de saint Paul il n'existait pas de Juifs, de Gentils, de Romains, de Grecs, mais des âmes à baptiser du même baptême, parce qu'elles étaient toutes rachetées par le sang du même agneau, il n'existe pas aujourd'hui pour l'apôtre des derniers temps, prêtre ou laïque, de communiste, ni de démocrate, ni de conservateur, mais une foule, à faire asseoir par groupes, de sorte que les morceaux de pain puissent être commodément distribués à tous les affamés de pain et de justice.

C'est là-dessus que nous pouvons rêver : j'imagine tel de ces prêtres de la banlieue disant à des garçons : « Quittez tout, sans rien abandonner de votre costume, des conditions de votre vie apparente, et venez travailler avec moi. » J'imagine une fraternité laïque autour du prêtre ouvrier, dont la règle serait précisément de ne pas se distinguer, sauf par la foi, par la pureté des mœurs, du milieu humble et souffrant où ils auraient choisi de vivre. L'exemple du médecin de Neuengamme est décisif : un seul vrai chrétien, il suffit qu'il soit là, *à condition qu'il soit un homme pareil aux autres*, habillé comme eux, vivant comme eux. Quand j'entends se répandre en cris éloquents un orateur sacré, je me demande s'il espère vraiment, s'il a des raisons d'espérer que l'on change encore les âmes du haut d'une chaire; je souhaiterais le croire, mais que cela me paraît peu croyable! Pour moi, le plus souvent, il ne me fait rien ressentir, je le confesse, que l'envie de le calmer et de lui dire : « Ne vous mettez pas en nage, vous allez attraper du mal. »

Les hommes ont été trop trompés : ce ne sont pas les

paroles aujourd'hui qui agissent sur eux, mais l'exemple. Ce n'est pas la parole de Dieu commentée ou démarquée et mise au goût du jour, c'est le Fils de l'homme, c'est le Verbe de la vie, vu, touché en la personne d'un pauvre vivant au milieu des pauvres et tout pareil à eux, — et en qui pourtant resplendit cette Présence devant laquelle l'aveugle né tombe à genoux. « Jésus l'ayant rencontré lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » Il répondit : « Qui » est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? » Jésus lui dit : « Tu l'as vu et c'est lui-même qui te parle. » — « Je crois, » Seigneur », dit-il; et se jetant à ses pieds, il l'adora. » (Saint Jean IX, 35-38.)

Nous avons appris de Kirkegaard que le contraire du péché, ce n'est pas la vertu, c'est la foi. Pour croire, il faut être déjà converti. Mais pour se convertir, il faut croire. Comment sortir de cette impasse? Le vent des paroles ne nous fera pas tomber à genoux, — mais les actes, la douleur consentie et choisie d'un homme vivant dans le Christ au plus épais des hommes, du Christ vivant dans un homme qui ne croit pas être un saint et qui détesterait qu'on le crût de lui, — et qui, à cause de cette crainte, ne ressemble pas à un vertueux du modèle que nous sommes tous payés pour connaître. Cet homme, ces hommes existent-ils? Question essentielle, pour ceux du moins dont la vie n'en est pas à son dernier chapitre, qui sont loin encore du moment de remettre leur copie, qui ont le temps de tout biffer et de tout recommencer, qui ne connaissent pas ce tremblement à la fin d'une vie, l'angoisse de ces chiffres, de ces colonnes de chiffres où notre existence révolue s'inscrit pour l'éternité, — où seul manque encore le total : mais il s'inscrira d'un coup et à jamais en même temps que notre dernier souffle.

(A suivre.)

FRANÇOIS MAURIAC.

LE MONDE DE LA TERREUR

Il est un fait dont beaucoup de nos contemporains ne se sont avisés que depuis quelques années, depuis la dernière guerre, depuis les camps de déportation, l'engloutissement des villes sous les pluies des bombes, l'événement d'Hiroshima, les grands exodes et les grands massacres, et ce surprenant silence des vaincus qui s'étend, comme une nappe, sur l'Europe de l'Est, troué parfois par le cri d'un supplicié, d'un suicidé; nous sommes entrés dans le monde de la Terreur.

Nous sommes entrés dans le monde de la Terreur, pour des années, des dizaines d'années, plus longtemps encore, peut-être. Peut-être aucun des hommes aujourd'hui vivants ne verra, n'entreverra-t-il même à l'extrémité de cet étrange tunnel, la faible, l'imperceptible étoile de lumière annonciatrice du jour. Nous n'y pouvons peut-être rien, ou presque rien. Ce n'est peut-être qu'une philosophie à se faire, un parti à prendre. Mais enfin, pour le cas toujours possible où nous y pourrions quelque chose, — et ce cas est le plus probable, car autant que l'homme garde le pouvoir en face de toute circonstance de l'histoire, de dire oui ou non, il garde le pouvoir d'infléchir le déterminisme des choses, et d'empêcher que l'Histoire ne devienne Destin, — pour le cas où nous y pourrions quelque chose et même pour le cas où nous n'y pourrions rien, pour la seule satisfaction de notre esprit, il est intéressant de savoir comment nous en sommes venus là.

Car enfin, la Terreur n'est pas consubstantielle à l'histoire des hommes. Depuis la préhistoire où nous pouvons imaginer qu'elle régnait à peu près sans partage, crainte des fléaux naturels et surnaturels, crainte de la faim, crainte des animaux ennemis de l'homme et crainte des hommes, — elle n'a fait dans les sociétés policées que des incursions momentanées, localisées, suivies de longs reculs : approche des invasions, règne de tyrans sanguinaires, luttes religieuses. Le citoyen hellénique, le citoyen romain de l'époque classique — même au temps de Néron ou de Domitien, on vivait bien tranquille dans les provinces, — l'artisan du moyen âge, le sujet de Louis XIV ou de Louis XV, ou de Louis XVI, le bourgeois de Louis-Philippe, le paysan, le commerçant, l'ouvrier et le banquier de Napoléon III, de Sadi Carnot et de Fallières ont vécu libres de terreur. J'entends qu'en dehors de crises souvent horribles, où le sang coulait à grands flots, où l'angoisse du lendemain régnait partout, leur vie a pu se dérouler hors de l'obsession du péril immédiat de la mort, de la prison, du bâillon, de la torture, de l'anéantissement possible de toute une communauté, de la disparition de tous les biens individuels et collectifs, matériels et immatériels. J'entends qu'ils n'ont pas connu cet état d'insécurité permanente, de dépendance absolue à l'égard du proche avenir, qui fait que personne au monde, aujourd'hui, ne peut miser ferme sur une durée de dix ans, que ni le Français, ni l'Allemand, ni le Russe, ni l'Américain le mieux garanti en apparence contre les hasards de la vie, ne peut tenir raisonnablement pour assuré que dans dix ans il existera encore, lui, sa femme, ses enfants, sa maison, ses amis, ses compagnons de travail, sa ville, sa nation, le peu de plaisirs ou de libertés dont il s'est fait une habitude. De ce point de vue l'état d'esprit de ceux qui ont déjà été frappés et l'état d'esprit de ceux qui s'attendent à l'être, la torpeur stupéfiée des nouveaux troglodytes qui vivent dans les caves des villes détruites, l'attente des « populations déplacées » qui pour-

rissent dans les camps d'Europe centrale sans savoir si elle retrouveront jamais des maisons, un travail, une patrie; la descente vers le fond de la dégradation humaine qui est imposée aux proscrits dans les chantiers de travail forcé sibériens; la tâche harrassante et les privations imposées aux ouvriers russes pour fortifier la patrie soviétique contre une nouvelle « agression impérialiste »; la peur d'un nouveau fascisme chez les militants révolutionnaires et la peur du communisme chez tous les non-communistes; l'angoisse atomique qui règne à l'arrière-fond des consciences dans ces énormes agglomérations de richesse et de force que sont les grandes villes américaines, toutes ces manifestations d'une angoisse universelle ont des traits communs et peuvent être considérés comme résultant d'une même situation générale : situation dans laquelle tout homme, en quelque lieu du monde qu'il habite et à quelque catégorie sociale qu'il appartienne, se trouve réduit à l'état de jouet d'un destin historique qu'il sait radicalement impitoyable, objet d'une menace constante et prochaine de destruction ou d'esclavage total. Nous vivons dans un monde où il n'est pas une communauté humaine qui ne subisse à chaque instant le poids d'une insécurité radicale, insécurité qui met en cause la vie physique et morale de chacun de ses membres, le décor et le style de la vie qu'ils ont choisie, leurs traditions, leurs espoirs, leur dignité, leurs valeurs, leurs dieux, leur pain de chaque jour, le toit qui les abrite et la terre qui les supporte. Nous vivons dans un monde où une moitié des hommes admet l'extermination de l'autre moitié comme la seule chance raisonnable d'échapper elle-même à l'extermination — bien plus : comme le seul moyen de régler les questions que pose cette autre moitié par l'intolérable indiscrétion que constitue son existence elle-même.

L'extermination de la collectivité antagoniste est devenue, ou du moins tend à devenir la solution unique, ou du moins la solution la plus facile et la plus décisive.

C'est celle vers laquelle s'acheminent rapidement les nations dans la guerre ; l'extermination est devenue le moyen de la guerre, puisqu'il s'agit de détruire la population, les villes, les usines, les richesses de l'ennemi jusqu'à ce qu'il demande grâce; elle est devenue la fin de la guerre, puisqu'il s'agit non plus de prendre à l'ennemi une colonie ou une province, mais de le réduire à l'impuissance définitive, de lui casser les reins économiquement, de l'absorber, de le coloniser, de l'annexer, de le digérer, d'annihiler jusqu'aux facultés qu'a sa race de se reproduire. C'est par l'extermination des Juifs en Europe que le national-socialisme entendait régler le sort des Juifs; ce sont des méthodes d'extermination que Juifs et Arabes s'opposent en Palestine; c'est une lutte d'extermination que les Français et leurs adversaires se livrent en Indochine, les adversaires de Markos et ses partisans en Grèce. C'est le principe d'une justice d'extermination qui a été accepté au départ de « l'épuration » dans l'Europe libérée du national-socialisme et notamment en France, même si le principe n'a pas été appliqué jusqu'au bout. C'est l'extermination des « marxistes » que les régimes antimarxistes autoritaires ont recherchée, et c'est l'extermination des antimarxistes, des classes ci-devant privilégiées, des hérétiques, des modérantistes, des activistes, des anarchistes, des indociles, des saboteurs, des fauteurs de difficultés par manque ou par excès de zèle, qui est pour les communistes la loi même de la révolution.

Entendons-nous : l'extermination n'est pas toujours, littéralement, poussée à son terme. On peut admettre, dans de nombreux cas, qu'elle soit arrêtée lorsque le résultat cherché, l'anéantissement de l'obstacle, a été obtenu et lorsque l'adversaire, frappé de mort militaire et politique, parfois de mort civile et presque de mort mentale, a accepté les chaînes ou est prêt à leur tendre les poignets. Dépouillé de sa liberté, c'est-à-dire de son humanité, il peut être admis à vivre, parce qu'il constitue une réserve

d'esclaves, un matériel économique utilisable. C'est la technique des camps de déportés allemands, des chantiers de travail forcé soviétiques. Mais les camps de déportés, les chantiers de travail forcé, où tout est organisé d'ailleurs pour que la mort physique des condamnés survienne dans des délais assez courts, ne sont eux-mêmes que des cas limites. Une autre catégorie d'esclaves, plus nombreuse, est constituée, dans les pays où la révolution, ou l'invasion, ont installé le régime de la Terreur, par la masse des éléments oppositionnels, non militants, ou de ceux qui sont considérés comme susceptibles d'opposition, et que l'on n'a pas jugé opportun de frapper immédiatement par la répression pénale. Ces éléments disposent encore, provisoirement, de leurs droits civils; on leur laisse leurs maisons, leurs familles, leurs cartes d'alimentation et de travail; ils sont seulement des esclaves politiques, frappés d'impuissance politique totale par le système du « parti unique » camouflé ou non en « front patriotique », par la liste unique de candidats, par le monopole de la presse et des réunions politiques au profit de l'organisation maîtresse du pouvoir; ils sont tolérés parce qu'ils sont indispensables à la vie économique ou administrative de la communauté, mais seulement dans la mesure où ils sont paralysés et bâillonnés, dans la mesure où ils ne cherchent pas à se soustraire à la loi qui leur est imposée de la docilité et du silence. Au-dessus d'eux se trouve la catégorie des « membres du parti », les seuls qui disposent en fait de ce que nous appelons les droits politiques. Mais, de ces droits politiques, ils n'ont pas le libre exercice. Ils sont étroitement soumis à la direction et au contrôle de l'appareil bureaucratique et policier du parti, à la discipline des militants, aux sanctions qui punissent l'indiscipline. Or, à chaque degré de cette hiérarchie, la subordination est absolue à l'égard de l'échelon supérieur, jusqu'au pouvoir central, maître absolu des corps et des biens, qui dispose de toutes les armes de la Terreur. Ainsi la Terreur est la loi

du haut en bas du système; chaque membre de la communauté est toléré, à la place qu'il occupe, dans la mesure exacte de son zèle, de son obéissance, de son utilité, et dans cette mesure seulement. La menace de l'expulsion du parti, et de la perte des immunités et privilèges que l'adhésion au parti comporte, pèse sur le membre du parti. Sur l'homme de la masse, privé en fait des droits politiques, pèse la menace plus immédiatement redoutable de la mort civile, de la prison ou du camp de travail forcé. Sur le mort civil, dans la prison ou le camp de travail forcé, pèse la menace de la mort physique. Chacun, quel que soit son rang, n'est que dans un équilibre précaire sur un échelon social d'où il peut à tout instant être précipité par la moindre poussée sur l'échelon inférieur, à supposer qu'il ne soit pas, du premier coup, jeté tout en bas des degrés. La Terreur est alors, au sens propre du terme, suspendue. Chacun des membres de la communauté n'est plus qu'un mort en sursis, qui ne jouit du droit de vivre, plus ou moins gravement amputé selon les cas, qu'autant qu'on veut bien le lui laisser. L'extermination des opposants réels ou virtuels n'a pas été complète, parce qu'elle est impossible à réaliser totalement, inopportune ou dispendieuse. Elle a été seulement entreprise et poursuivie jusqu'au moment où l'opposition, sous toutes ses formes, a capitulé comme capitule une nation en guerre lorsque ses pertes ont atteint une proportion qui rend la résistance impossible, jusqu'au moment où l'opposition a cessé de s'opposer. C'est par la menace de l'extermination, appuyée par des *exemples*, non par l'extermination effective que celui qui dispose des moyens d'externiner se fait alors reconnaître. La Terreur est organisée. Elle est devenue le mode de gouvernement des activités humaines. Les révolutions du XX^e^ siècle ne sont que l'organisation, enfin totale et sans fissure, du monde de la Terreur. C'est de la terreur qu'elles naissent, terreur de la « réaction » ou du fascisme, terreur du communisme.

C'est par la terreur qu'elles triomphent, — brutalité dans l'action politique, action des milices armées, élections dirigées, ascendant conquis par une minorité agressive et impitoyable sur une « masse » que la peur paralyse; c'est par la Terreur qu'elles règnent. C'est aussi, — on l'a vu, on le verra peut-être encore, — par la Terreur qu'elles s'effondrent, car il leur arrive de coaliser contre elle la force de tous ceux à qui elles font peur, et qui, un jour, sont excédés par la peur et par l'humiliation d'avoir peur.

Dès l'époque des dictatures fascistes, le problème de la Terreur était relativement simple, il s'identifiait au problème du communisme, puisque le « fascisme », dans sa forme italienne, dans sa forme allemande, dans sa forme espagnole, n'a été, n'est qu'une forme de dictature anticommuniste, appliquant au communisme et contre lui les méthodes de propagande, d'intimidation et de répression dont le communisme revendiquait auparavant le monopole. Certes, le communisme a été depuis quinze ans modifié dans ses méthodes d'action par l'apport « fasciste », il s'est, dans une assez large mesure, *fascisé*; mais ce phénomène de réaction secondaire ne saurait nous faire oublier que le « fascisme » avait pris lui-même au communisme, et plus précisément au communisme russe de Lénine, pour lui disputer l'adhésion populaire et pour le combattre, une bonne part de ses mots d'ordre et de ses moyens d'exécution : notamment, la Terreur. L'extrême pauvreté, ou l'extrême vulgarité, du contenu idéologique positif du fascisme, résultent précisément de ce que le fascisme, en dépit de ses prétentions à créer un nouveau système de rapports sociaux, un nouveau style de vie, une nouvelle civilisation, en dépit d'un verbiage « révolutionnariste » créé pour les besoins de la cause, était essentiellement négatif : de ce que le fascisme n'était en fin de compte qu'une contre-terreur, destinée à protéger la société existante contre le communisme par des moyens égaux en efficacité, en vigueur, en cruauté aux moyens communistes, destinée

à libérer les adversaires du communisme de la paralysie dont le communisme les frappait, par fascination, à les guérir de leur complexe d'infériorité devant le communisme Aujourd'hui, le « fascisme » est hors de course, au moins provisoirement, en attendant que peut-être la menace communiste le fasse ressurgir sous un vêtement idéologique différent. Mais c'est toujours selon la Terreur communiste, et en fonction d'elle, que toutes les nations du monde « civilisé » sont obligées de se situer. En allant de l'Ouest vers l'Est, nous voyons d'abord les grandes nations anglo-saxonnes, États-Unis et Grande-Bretagne, où la menace communiste intérieure n'existe pour ainsi dire pas, sinon sous la forme de services secrets soviétiques, et où la peur du communisme se confond pratiquement avec la peur d'une expansion du système impérial communiste dans le monde par le moyen de la guerre, c'est-à-dire avec la peur d'une guerre terriblement dévastatrice, menée avec des moyens ingénieux et impitoyables, et douteuse dans ses résultats. Puis, nous voyons les pays d'Europe occidentale, plus directement exposés au péril d'invasion, et, en même temps, attaqués de l'intérieur par de puissantes minorités communistes organisées et armées, entraînant une partie importante du corps électoral. Dans ces pays, la singularité de la situation résulte de ce que leur régime politique, et les principes dont ils s'inspire, les astraint à user de tous les ménagements légaux à l'égard d'adversaires qui sont parfaitement libérés de tout souci de légalité, de sorte que les gouvernements doivent laisser agir, écrire, voter, vivre avec tous les privilèges de la liberté « démocratique « des groupes politiques dont le dessein avoué, et la raison d'être, sont précisément d'ôter à leurs adversaires tous les droits, y compris le droit à la vie, que leurs adversaires leur laissent. Il est clair que cette situation, dans laquelle un parti peut, en pleine lumière et en pleine légalité, faire sa propagande et ses préparatifs pour l'extermination terroriste de tous ceux qui n'acceptent pas

la transformation de la société qu'il entend imposer, est en elle-même paradoxale et précaire : car les gouvernements libéraux se trouveront nécessairement amenés, un jour ou l'autre, à tendre les poignets et la nuque aux exécuteurs communistes, ou à se défendre contre la Terreur par les moyens de la contre-Terreur : c'est-à-dire de cesser d'être libéraux, ou de cesser d'être. L'avantage formidable du communisme est que, refusant de se tenir pour lié par les règles d'un libéralisme dont il réclame pour lui-même les avantages, il met le libéralisme en demeure de se suicider idéologiquement pour survivre politiquement, ou de se suicider réellement en témoignant de sa fidélité à ses principes par sa défaite politique totale et consentie.

Enfin, plus à l'Est encore, le système politique qui unit les pays de l'Est européen vassalisé et l'Union soviétique proprement dite nous offre l'image de la révolution terroriste triomphante, sur le silence consterné, l'impuissance radicale ou la disparition physique des terrorisés. Il est à peine besoin de noter à quel point cette Terreur, portée à son efficacité suprême non pas seulement par la puissance de l'appareil de répression politique, mais par la mainmise de l'autorité centrale sur l'ensemble des biens matériels, cette Terreur en vertu de laquelle chaque citoyen, qui peut se voir refuser du jour au lendemain, pour peu qu'il devienne coupable ou suspect au regard du pouvoir, jusqu'aux moyens matériels de vivre, est différente de celle qui épouvantait le bourgeois français au temps des journées de Juin, de la Commune ou des attentats anarchistes. Elle cesse, en effet, d'être la protestation violente et courageuse d'une minorité opprimée en face d'une société puissante et tyrannique, elle devient le mode d'existence même et le style de la société, elle passe du camp de la révolte au camp de la répression, elle se fait permanente, administrative, bureaucratique, elle quitte les armes de la bombe, ou de la barricade, pour les

armes de la délation, de l'espionnage, de la fiche, de la torture, de la déportation, de la balle dans la nuque; elle devient un service d'État, et même le service essentiel de l'État; elle passe des mains des terroristes aux mains des policiers. Elle règne non seulement sur la masse, mais sur la minorité directrice elle-même, dont l'enthousiasme révolutionnaire ne donne pas au pouvoir une sécurité suffisante, s'il ne s'accompagne de l'insécurité permanente qui règne sur les plus enthousiastes, s'il n'est constamment maintenu à la température qu'il faut par les sanctions qui interviennent chaque fois que cette température semble baisser. En même temps que la révolution triomphante universalise et systématise la violence, elle lui ôte sa justification qui est d'être la dernière raison des minorités elles-mêmes violentées, elle fait de la volonté de libération des faibles la justification de l'arbitraire, du ressentiment, du sadisme et de l'intérêt des forts; elle fait pis que de transformer chaque policier en terroriste; elle transforme chaque terroriste en policier.

Il reste à savoir pourquoi il en est ainsi. Car si la société communiste moderne nous donne l'image de la Terreur parfaite, de la Terreur devenue en même temps le moteur et le frein de la vie en société, il est clair qu'on n'explique rien en disant que les communistes sont vraiment très méchants et qu'il y a dans le marxisme on ne sait quelle vocation démoniaque. D'autant plus que de telles explications ne tendent pratiquement qu'à désigner les communistes comme les adversaires à terroriser, c'est-à-dire à répondre à la Terreur par la contre-Terreur, ce qui n'est ni politiquement ni dialectiquement une solution acceptable. Si nous sommes dans l'univers de la Terreur, dont l'univers concentrationnaire de Rousset n'est qu'une des formes, il doit bien y avoir pour cela quelques raisons.

Si nous jetons un regard en arrière, sur l'histoire, nous apercevons d'abord que l'envahissement de la Terreur a eu lieu par une série d'actions et de réactions qui se sont

étroitement déterminées les unes les autres. La Terreur communiste d'aujourd'hui se justifie principalement par la nécessité de détruire les « fascistes », c'est-à-dire d'une façon générale tous les groupements politiques et tous les milieux sociaux contre-révolutionnaires, ou susceptibles d'engendrer une activité contre-révolutionnaire; la Terreur « fasciste » ou nationale-socialiste se donnait elle-même, il y a quelques années, pour le seul moyen de mettre hors d'état de nuire les ennemis des révolutions autoritaires, c'est-à-dire principalement les marxistes : « *Tod dem Marxismus!* » Mais la violence même de ce programme de Terreur, dont l'exécution s'accompagna des déchaînements de sadisme des camps de concentration, n'avait pu exercer sa séduction qu'en raison même de la gravité du péril, lui-même terroriste, qu'il prétendait combattre. C'est dans la mesure même où l'on avait peur des marxistes qu'on admettait qu'il fallût les tuer, et c'est dans la mesure où l'on avait honte de cette peur qu'on les tuait avec haine et raffinement. *Derrière* la Terreur fasciste ou nationale-socialiste et servant à la justifier, il y avait donc la Terreur marxiste, la Terreur russe, la Terreur soviétique : « l'homme-au-couteau-entre-les-dents ». Le phénomène de la Terreur anticommuniste, tel qu'il s'est produit en Europe entre 1922 et 1939 n'eût pas été possible, dans les formes du moins que nous lui avons connues, s'il n'y avait eu derrière lui la longue suite de massacres de la Révolution russe, l'extermination des vieilles classes dirigeantes russes, des bourgeois russes, des mencheviks russes, des trotkystes russes, la dékoulakisation, les grandes « purges », des dizaines de millions d'hommes fusillés, réduits à la fuite et à l'exil, condamnés à la déportation, aux travaux forcés, à la mort par la faim.

Mais la Terreur russe elle-même, comment se justifiait-elle? Non pas seulement par les méthodes de répression de la police tzariste, somme toute beaucoup moins brutale que la police de Lénine et de Staline, à l'égard

des révolutionnaires; mais par l'idée, généralement admise dans les milieux marxistes, que la contre-révolution constituait pour la révolution un ennemi implacable, qu'il fallait tuer pour n'être pas tué. Le souvenir de la répression exercée contre la Commune, contre les insurgés de juin 1848, la souvenir de Galiffet et de Cavaignac a joué là son rôle. Le souvenir de la Terreur bourgeoise. Or, si les bourgeois français du XIX^e^ siècle avaient utilisé contre le « peuple » les méthodes terroristes, la cause en est, sans doute, en partie, dans ce que la bourgeoisie se voyait menacée par le « peuple » dans sa situation économique, dans sa propriété, car le bourgeois se fâche lorsque sa propriété est menacée. Mais le bourgeois est un homme assez pacifique, en qui l'agressivité naturelle des instincts est passablement émoussée, et les risques économiques que les insurrections populaires lui faisaient courir n'auraient pas suffi, sans doute, à le pousser à un délire de carnage, s'il n'y avait eu, pour l'émouvoir, encore une fois, un souvenir historique : celui de la Terreur de 1793, celui de Robespierre, de Saint-Just, de Marat, de Carrier, celui de cette Terreur qui a donné son nom à toutes les Terreurs, et qui fut, dans l'histoire moderne, le premier exemple de la méthode gouvernementale d'extermination appliquée à une classe dépossédée, à une minorité vaincue. Le premier exemple, car les guerres de religion, qui étaient affreuses, étaient des guerres, les excès qui s'y commettaient étaient de l'ordre de la violence guerrière, alimentée par le fanatisme et par la brutalité des soldats d'aventure — viols, incendies, massacres, — non de la Terreur méthodique. C'est la Terreur de 1793 qui constitue la première étape de l'entrée de l'humanité moderne dans le monde de la Terreur; les horreurs qui l'ont précédée, Dragonnades, Jacqueries, Saint-Barthélemy, violences des Cabochiens, étaient d'une autre essence. Or, les origines de la Terreur de 1793, au terme d'un siècle somme toute assez tranquille, assez bénin, et plus humain que les précédents, et plus clément aux classes

sociales défavorisées, sont assez difficilement explicables. Nous sommes toujours devant l'énigme; l'histoire ne nous apprend presque rien.

Certes, on a invoqué, on invoque la menace extérieure et intérieure. La Révolution était en danger. Il fallait la défendre par tous les moyens. Mais pourquoi par tous les moyens, alors que le régime traditionnel, le régime de la monarchie et de l'aristocratie terrienne, n'a pas songé, lui, à se défendre par tous les moyens? Est-ce que la Révolution avait plus de confiance dans son droit que la contre-Révolution, et se jugeait ainsi autorisée aux mesures extrêmes? Est-ce, au contraire, qu'elle souffrait d'un complexe d'infériorité, qu'elle éprouvait le besoin de créer à son profit l'irréparable, de couper les ponts, d'affirmer sa puissance de rupture? Une hypothèse n'exclut peut-être pas l'autre. L'une et l'autre s'appliquent peut-être à la Terreur révolutionnaire russe, comme à la Terreur française de 1793. En tout cas, l'une et l'autre nous font glisser du domaine de la pure explication historique, qui n'explique rien, — ni le déterminisme historique, ni les considérations de stratégie et de tactique révolutionnaire ne rendent un compte satisfaisant de la Terreur, — vers le domaine de la psychanalyse collective, qui est le seul où les choses s'éclairent un peu.

THIERRY MAULNIER.

P.-S. — M. Pierre Hervé, intellectuel de choc du parti communiste, a répondu belliqueusement, dans Action *des 7-13 avril, à mon article* Écrivains de Police, *paru dans le cahier de mars de la* Table Ronde. *En trois colonnes assez épaisses, il déclare que ce serait me faire trop d'honneur que de réfuter mes dires, et préfère déclarer que j'ai exprimé à maintes reprises ma sympathie motivée à Hitler, Mussolini, Franco, Degrelle, Quisling (mais oui, Quisling), que je me suis* « rangé derrière Hitler », *et enfin que je veux le tuer. J'ai été consterné d'apprendre que j'avais un passé, et des desseins, aussi sombres. Nous en reparlerons le mois prochain.*

T. M.

LE DIALOGUE EST-IL POSSIBLE?

Il m'arrive assez fréquemment de rompre avec le siècle, et de considérer avec une égale passion, au moins pendant un quart d'heure, Maurice Thorez et Cléon l'athénien. C'est ainsi qu'un de ces jours-là j'ai tourné longuement le bouton de mon poste de T. S. F. jusqu'à ce que les communiqués de l'Univers s'effacent devant une grande symphonie.

A peine était-elle achevée que j'entendis ces paroles bizarres :

« Cette œuvre, d'une monstrueuse beauté, que vous venez d'entendre, est la 8e Symphonie de Chostakovitch, musicien soviétique. »

Va pour la « monstrueuse beauté », tellement évidente que je m'en étais aperçu; mais cette annonce avait résonné comme une fanfare, la plus éclatante de l'audition : c'était un défi au monde! on aurait dit un pion chargé de hargne jouant les anges exterminateurs par instinct de conservation : car on le sentait cerné, traqué, acculé par toutes les meutes occidentales de la Barbarie capitaliste : et, comme le dernier carré de l'infanterie espagnole, il faisait feux de toutes parts. Et « monstrueuse beauté » voulait dire *urbi et orbi* : « Monstrueux, dites-vous, ploutocrates! Eh bien, ce n'est monstrueux que de beauté! » « Monstrueux » était un repli stratégique en vue d'une contre-offensive foudroyante : une porte, une brèche insidieusement ouverte dans la Cité pour attirer l'ennemi et l'assommer sur place.

L'effet de cette fièvre obsidionale fut de me remettre dans le siècle instantanément. Je suis *réengagé.* Je sais désormais qu'il n'y a rien à faire avec ces gens-là. J'ai beau savoir que Chostakovitch est étranger au débat qui m'oppose à son commentateur, lequel louerait aussi bien le dernier des derniers pourvu qu'il fût soviétique, il me semble que c'est Chostakovitch et moi qui sommes atteints et infectés. Chaque fois que j'écouterai du Chostakovitch, une association d'idées inexorable — dite de contiguïté — me ramènera le souvenir de ce champion radiophonique (dont j'oubliais de dire qu'il est français et parle à la Radio française), et tout jugement esthétique sera faussé, tout plaisir musical gâché, aboli : à la première réserve que je ferai sur ce musicien, il me semble que je me soupçonnerai de partialité bourgeoise! Au premier enthousiasme délirant je m'accuserai sans doute de snobisme révolutionnaire, de jouissance sadique et de délectation morose de l'ennemi; et si mon enthousiasme récidive quand l'auteur ne sera plus qu'un bagnard sibérien (la symphonie de Stalingrad est déjà interdite), j'y verrai le ricanement de triomphe de l'intellectuel réactionnaire. Désormais, à la suite de cette imbécillité démoniaquement irréparable, je ne peux plus *aimer* Chostakovitch, mais *flirter* avec lui, avançant, reculant en toute bonne foi sous les plus futiles prétextes; en face de cette œuvre humaine je ne peux plus agir ni penser humainement; il est donc vrai que le Barbare tue l'Homme par sa seule présence; et chacun sait qu'aujourd'hui sa seule existence est une présence, à laquelle aucun coin de la planète ne nous permet plus d'échapper : heureux Barrès qui se sauvait à la campagne!

Que de délicatesses, diront-ils! Je conviens que les choses se simplifient énormément lorsque l'on est admirateur de Chostakovitch comme on est supporter du Football-Club de Sète! (Je m'excuse : les supporters du Football-Club de Sète sont psychologiquement plus riches que les

admirateurs soviétiques de Chostakovitch : car enfin, leur club étant en mauvaise posture au classement national, ils sont partagés entre l'affection et la désaffection — ce qui est pour le moins un état d'âme : les choses seront plus mécaniques à la disgrâce de Chostakovitch. J'ajoute que les footballers du Football-Club de Sète me paraissent avoir plus de sens artistique que l'infortuné Prokofiev : car enfin, s'ils sont heureux des encouragements de la pelouse, ils ne lui demandent pas des directives en vue de l'amélioration de leur jeu).

***

Quoi qu'il en soit de ces délicatesses esthétiques, Mme Elsa Triolet se charge de nous les faire passer.

Elle se déclare. Après s'être plainte violemment du « truquage de tous les succès littéraires » (et Dieu sait si elle s'y connaît!) elle écrit dans *Ce Soir*, page 2, tout près des rives de son roman-fleuve *Les fantoches armés*, au-dessus de la rubrique littéraire au titre prometteur (« Les livres qu'il est *utile* de lire ») :

« L'ennemi sait faire un parfait black-out sur la prose qui ne lui convient pas, et qui le blesse. Et cet ennemi, nous avons le tort de le laisser pénétrer chez nous, en lui accordant le bénéfice de la *valeur artistique* (1). »

Ici nous sommes pris de court, stupides, interdits. Si nous avions engagé une discussion purement polémique avec Elsa Triolet, si nous avions voulu la perdre et la discréditer définitivement dans la République des Lettres, notre idéal eût été de l'amener à dire, au bout du compte, par une subtile traîtrise, ce qu'elle vient ici nous avouer spontanément.

Ainsi le dialogue possible avec Elsa Triolet s'achève avant de commencer, et c'est très bien ainsi. Les positions

(1) Ce n'est pas nous qui soulignons.

sont prises. Tous ceux qui croient encore qu'une œuvre est susceptible de valeur littéraire, et vaut la peine d'être écrite à cette fin, ceux-là savent désormais ce qui leur reste à faire : coexister le plus longtemps possible avec Elsa Triolet et sa troupe, sans lui disputer son genre d'admirateurs; et, s'il est vrai qu'ils veulent consacrer leur vie à des travaux artistiques, défendre leur vie le jour venu. Pour le moindre écrivain conscient de sa mission, il ne s'agit plus aujourd'hui de défendre ses possibilités d'édition, de diffusion, de publicité, mais les conditions mêmes de son existence personnelle, de sa pensée et de son écriture. Dans la division actuelle du monde, il est, quoi qu'il en veuille, embarqué dans le clan de l'Occident, et solidaire de sa fortune.

Il peut refuser de le reconnaître, refuser de s'engager, c'est encore son droit pour aujourd'hui : il peut épiloguer, et ne pas admettre la réalité de la menace avant que la catastrophe en ait assené la preuve : intellectuellement, cela se défend. Mais le jour où la liberté des hommes et la liberté des écrivains seront sorties sauvées de l'aventure qui se prépare, alors il n'existera plus que parce que d'autres l'auront voulu : c'est un tribut très lourd pour une conscience.

***

Précisons : l'écrivain communiste — ou plutôt le communiste qui écrit — *s'engage* par conviction communiste. Ce n'est pas par conviction anticommuniste qu'un écrivain véritable doit aujourd'hui s'engager de l'autre côté : c'est en qualité d'homme, et d'écrivain.

Il n'y a donc pas de symétrie antagoniste, et je n'en veux qu'une preuve. Aragon au pouvoir m'interdira d'écrire, de penser, et probablement de respirer; nul d'entre nous ne songe à interdire Aragon. Ce n'est pas, ainsi que le disait récemment François Mauriac, qu'il faille de tout pour faire un monde; ce n'est pas que l'alexan-

drin d'Aragon m'aide à goûter celui de Mallarmé, c'est que l'entière liberté d'Aragon est pour nous inséparable de la nôtre.

Autre dissymétrie : l'engagement d'Aragon est la plus haute valeur d'Aragon, et sa littérature est au service d'un combat permanent. Un écrivain libre, aujourd'hui, n'a rien de plus pressé que d'en finir avec la menace totalitaire et de revenir au plus vite à sa véritable vocation. C'est la joie perpétuelle d'Aragon que de nous pourfendre : c'est un ennui passager pour nous que de nous occuper d'Aragon. Au fond nous sommes les seuls, les vrais *engagés*, j'entends volontairement, et pour la durée de la guerre : en face est une armée de métier, qui aime ça.

Pendant toute la durée de l'épreuve où la liberté sera menacée mondialement, les intérêts d'un écrivain peuvent s'accommoder de toute politique qui ne soit pas fasciste. Même si la République bourgeoise est très loin de notre idéal politique, il faut bien lui reconnaître qu'elle n'a jamais dressé de menace systématique contre la liberté de l'Esprit; cette bourgeoisie que Mme Triolet accuse de faire le black-out sur tout ce qui la blesse, c'est elle qui naguère réservait un accueil enthousiaste au *Voyage au bout de la Nuit*. C'est Mauriac qui achevait de découvrir et de lancer André Malraux, écrivain communiste. Un écrivain de droite me confiait à l'oreille, sous l'occupation nazie et la dictature vichyssoise : « Vivement la République pourrie ! ».

Ce sont donc aujourd'hui les écrivains les plus uniquement écrivains, les plus purs artistes en quelque sorte, qui doivent avoir le plus de raisons et le moins de scrupules à s'engager dans une cause qui défend la liberté du monde et la leur.

***

Le problème est moins simple pour tous les artistes chez qui l'amour de l'art, et même de l'art pour l'art, s'accompagne d'une conscience politique, d'une conscience

de situation d'homme dans le monde. Et selon l'importance comparée qu'ils attribuent à leur métier d'écrire et à leur fonction de citoyen, nous pouvons les ranger en plusieurs catégories :

— Les anticommunistes, aussi fanatiques que leurs adversaires. Ils ne nous intéressent pas ici.

— Ceux chez qui l'écrivain l'emporte sur le citoyen, sans que le citoyen puisse souscrire à tous les moyens mis en œuvre dans la politique choisie par l'écrivain, à toutes les entorses qui seront infligées à la liberté des hommes par le clan de la liberté; pour ceux-là, la neutralité sera une tentation permanente, pour peu qu'ils aient souci de leur intégrité personnelle.

— Ceux qui, non contents d'être libéraux dans le domaine de la pensée, sont révolutionnaires en politique, ceux qui ne combattent dans le Stalinisme que la trahison de leurs rêves ou la dégradation de leurs doctrines. Ceux-là sauraient-ils s'engager dans une lutte anticommuniste où s'intéresse le capitalisme du monde entier? Ne refuseraient-ils pas une chance de salut et de liberté pour eux-mêmes qui s'accompagnerait d'un asservissement économique de tous?

Chez les écrivains de cette catégorie, le citoyen et l'écrivain sont à égalité, pour ainsi dire. Il en est d'autres enfin chez qui le citoyen prime l'écrivain, d'une étrange et bien intéressante manière : ce n'est pas en vertu d'un totalitarisme ou d'un fanatisme politique, qui dégraderait leur art et leur personne, mais en vertu d'un raisonnement infiniment respectable que nous pouvons résumer ainsi :

Cette culture qui a permis l'éveil de notre vocation et les commencements de notre art, même si elle est devenue une valeur absolue, n'en est pas moins au départ un événement contingent et historique, dont le hasard nous a fait bénéficier, à l'exclusion de beaucoup d'autres. C'est donc « privilège » qu'il faut appeler ce hasard. Plus nous sommes comblés de ces bienfaits, plus nous éprouvons

de vertige en songeant à l'immensité des masses populaires qui ont été privées de ce droit (ainsi que de tous les autres). Si donc une doctrine ou une politique peut réaliser dans le monde d'abord l'émancipation économique de la masse des travailleurs, ensuite son accès à une culture si fruste, si collective, si « dirigée » qu'elle soit, nous n'avons pas le droit de nous opposer à ce grand mouvement en invoquant les droits sacrés à la liberté des quelques privilégiés que nous sommes. Nous devons nous résigner à cette éventualité où notre liberté de pensée serait victime de la Révolution, ou nous serions victimes nous-mêmes de notre liberté d'expression. C'est donc une adhésion sans enthousiasme, mais sans réserves, que nous apportons au communisme stalinien, seul moyen actuellement connu de faire la Révolution Sociale.

Telle est l'explication la plus honorable — et la plus vraisemblable d'ailleurs — que l'on puisse donner à l'attitude d'écrivains comme Martin-Chauffier, Aveline, Cassou, bref tous ceux qui restent soumis au Parti Communiste sans avoir besoin pour cela de nier — avec Aragon et Triolet — l'existence de la valeur littéraire.

Avec ceux-là le dialogue est possible, et d'un grand intérêt spirituel (d'autant plus, je l'avoue, que leur position est pour moi une tentation fréquente, et m'oblige sans cesse à éprouver, à remettre en question les raisons spirituelles pour lesquelles j'ai choisi la liberté; ils me sauvent de l'habitude, des pensées toutes faites, et de la partisanerie).

Malheureusement, comme il ne s'agit plus ici de l'art et de ses exigences, mais de l'art, du monde, de la liberté et de la Révolution sous tous ses aspects, une réponse en règle à tous ces écrivains serait trop longue et déborderait largement le cadre de cet article.

Il faudrait les convaincre, en effet, que la Révolution communiste, telle que le Stalinisme entend la réaliser chez nous, ne peut pas plus aboutir à l'émancipation des

hommes qu'elle ne s'en soucie : la preuve en soit que, de l'aveu général, on ne peut absolument plus parler aujourd'hui que « d'émancipation économique » et que pour des hommes, épris de justice, convaincus que l'homme est à la fois l'origine et la fin de toute Révolution sociale, une « émancipation économique » est une alliance de termes contradictoires, un non-sens perceptible au bon sens. Dira-t-on que nous introduirons ici des exigences idéalistes françaises ou chrétiennes dans une révolution qui s'est toujours voulue matérialiste : eh bien, j'ose parier que ces exigences sont celles mêmes des intellectuels de gauche auxquels je m'adresse : sinon ils seraient inscrits au Parti Communiste, au lieu d'être perpétuellement communisants, comme ils le sont. Il n'y a pas moins, il y a plus dans le communisant que dans le communiste ; et ce surplus est l'Idée : gageons que cette idée doit être souvent remuée et remuante, persécutrice et persécutée, et que si elle fait la beauté de l'intellectuel d'extrême-gauche, elle ne fait pas son repos. Car enfin, si les fusillades d'Athènes sont pour les Soviets une perte d'effectifs, pour *L'Humanité* une occasion d'indignation tactique, elles déchaînent une révolte sincère dans l'âme d'un intellectuel d'extrême-gauche (comme de tout autre) : leur indignation n'est pas une clause de style, une épithète-étiquette accolée d'office à l'ennemi quoi qu'il fasse, ce sont bien les procédés en soi, les fusillades elles-mêmes, qui révoltent leur générosité. Il est donc à présumer que la plupart des procédés tactiques de l'Union Soviétique et des partis communistes éveillent en eux une indignation analogue : et comme ils ne sont pas hommes à se plier aveuglément aux consignes d'une circulaire, c'est donc une dévotion totale et sacrée qui justifie en eux et pour eux l'étouffement de la voix de leur conscience. Une dévotion totale et sacrée à la cause justifie-t-elle que leur conscience et leurs jugements de valeur s'exercent à sens unique? Ne devraient-ils pas plutôt, pour être totalement révolutionnaires, renoncer

à juger les infamies de leurs adversaires autrement que comme des faits? Je puis affirmer sans aucun risque — et à leur éloge — qu'ils n'y renonceront jamais. Alors, puisqu'ils ne seront jamais de parfaits staliniens, puisque quelque chose au plus profond d'eux-mêmes les en empêche, et que ce « quelque chose » n'a cette fois rien de commun avec les raffinements d'un privilégié de la culture, n'est-ce pas à ce « quelque chose » qu'ils devraient obéir avant tout, et dans leurs jugements sur toute chose, et dans leur attitude dans le monde. Ce quelque chose n'est-il pas, en eux et en soi, plus sacré, plus digne d'une dévotion totale, que la Révolution Stalinienne elle-même? Puisque les sentiments éternels de justice et d'humanité les démangent irrésistiblement, puisqu'ils n'arriveront jamais, malgré tous leurs efforts, à réaliser en eux la parfaite muflerie réaliste, ne devraient-ils pas abandonner ces efforts contre nature, et redevenir eux-mêmes; je ne veux pas dire des hommes civilisés et cultivés puisque ce privilège leur est insupportable, mais des hommes?

Mais revenons à leur culture, et à ce grand sacrifice qu'ils en font au profit d'une plus vaste possibilité de culture humaine. Il ne servirait à rien de leur dire que le supplice artistique de Prokofiev les attend, puisqu'ils y sont prêts par avance. En vain leur dirions-nous que nous sommes en train de leur sauver la vie. Il faut leur dire simplement que la rétractation de Prokofiev n'est pas une marque de déshonneur pour un musicien, mais un signe de dégradation irrémédiable pour un État et un peuple, d'un asservissement de l'être humain, de tous les êtres humains, que le capitalisme n'aurait jamais pu réaliser, même s'il l'avait expressément voulu, et de toutes ses forces. Cet événement (avec beaucoup d'autres) transforme radicalement le problème, car, nous, nous étions dans le dilemme culture-inculture, et voici qu'un troisième phénomène apparaît, que nous pouvons appeller anti-culture : le mot de Barbarie serait, en effet, défectueux, car il n'évoque pas suffisamment

les immenses ressources modernes de technique et de précision utilisées pour dénaturer dans l'âme d'un peuple le principe même de la culture. (Nous pouvons dire aussi plus simplement que le Stalinisme a remplacé la culture par le culte, c'est-à-dire par son contraire).

Or, s'il est vrai que l'inculture peut céder progressivement la place à la culture, le culte ne laisse pas plus d'espérances que le fond d'une impasse n'ouvre de débouchés : il doit être détruit pour que la culture commence; si la culture des masses populaires en Occident peut se comparer à un train qui démarre péniblement, avec mille dangers de sabotage, la culture soviétique est un train parti à toute allure, délibérément lancé sur un mauvais aiguillage et écrasé sur un butoir. Dès lors, si l'on appelle Révolution le prix que tout homme peut y attacher et le sens qu'elle possède, il faut bien constater que la Révolution est délibérément morte à l'Orient, et ne peut y être reprise sans un changement de direction politique pour très longtemps improbable. C'est donc à l'Occident qu'il faut reporter toute espérance révolutionnaire. C'est un fait. Nous n'y pouvons rien. Seul le gouvernement soviétique y pouvait quelque chose et a fait le contraire; ce n'est pas de Malraux ou de Gide, c'est de lui qu'il faut dire «qui depuis...» Et puisque nous devons repartir à zéro, c'est une raison de repartir tout de suite, et de prendre le seul train qui nous reste et de le faire avancer coûte que coûte, au lieu de fixer avec tristesse le butoir.

La Révolution est-elle possible à l'Occident? Il est difficile de prévoir la résistance des obstacles avant de les avoir sérieusement abordés. Il est certain qu'aucun progrès de culture sérieux n'est possible avant l'émancipation économique et sociale, et qu'un révolutionnaire d'Occident est aussi avancé aujourd'hui dans cette voie que Lénine en 1904, et peut-être moins encore, puisqu'il n'a même plus la rigueur dogmatique d'une doctrine assurée. Il est certain que notre lâcheté regrettera plus d'une fois d'avoir admis qu'un

quart de siècle d'histoire révolutionnaire est définitivement perdu pour la Révolution : il serait si reposant pour l'esprit, n'est-ce pas, de fermer les yeux à cette évidence, et de suivre, de suivre la ligne du Parti! C'est un courage terrible que nous demandons à MM. Aveline, Martin-Chauffier, Cassou et quelques autres : du moins ne les prions-nous pas de se renier, mais de prendre conscience de leur ligne personnelle.

Ces écrivains savent bien par ailleurs qu'en combattant ouvertement l'injustice fondamentale de la Société d'Occident, en préparant ouvertement la révolution sociale, ils courent dix fois moins de risques personnels qu'en faisant la plus respectueuse réserve sur le fonctionnement du n^{e} bureau de l'État oriental, qu'en écrivant un roman dont le héros se permettrait, en 1948, d'être pessimiste (puisque la joie de vivre est à l'ordre du jour depuis l'an dernier, le désespoir étant devenu valeur bourgeoise). En leur demandant de rompre avec le Stalinisme, nous sommes donc très loin de solliciter leur adhésion aux politiques occidentales : si j'ose me citer ici, j'ai publiquement crié mon dégoût contre l'admission éventuelle de l'Espagne franquiste à l'Assemblée des 16 Nations; je suis prêt à dénoncer dans les mêmes termes les négociations honteuses qui promettent soudain Trieste à l'Italie quinze jours avant ses élections générales. Et la seule valeur que je reconnaisse aux Puissances d'Occident, en l'occurrence, est de me permettre d'imprimer ce qui précède. Le capitalisme d'Occident se défendra longtemps, et par tous les moyens; mais il n'a pas tous les moyens parce qu'il n'est pas tout, et il serait tout qu'il aurait encore mauvaise conscience alors que l'oppresseur d'en face est d'une effrayante sérénité. Nous savons donc que le choix entre l'Occident et l'Orient n'est pas le choix simpliste entre le bien et le mal, la vie et la mort, mais entre le risque de mort et la mort, entre le combat incertain et la strangulation automatique.

Nous savons que la situation n'est rien moins que simple : les combats que nous pouvons mener à l'Occident peuvent affaiblir sa puissance et amoindrir son efficacité dans le combat de défense commune contre l'Orient : cela serait que nous dirions « tant pis ! » C'est d'ailleurs un motif de plus, s'il en était besoin, pour que nous ne voulions pas la guerre; c'est une preuve que nous ne la voulons pas, sachant que la guerre affaiblit les droits de l'homme libre, même quand elle est faite au nom de la liberté.

Ceci dit, à l'heure où le conflit n'est encore que dans les idéologies des peuples et dans l'âme de chacun, nous savons aussi quelle puissance morale peut donner à l'Occident l'indépendance de ses écrivains vis-à-vis de sa politique : c'est une assez grande leçon pour l'autre partie du monde, pour ceux de chez nous qui ne sont pas encore gagnés : et nous croyons encore que dans une guerre d'idéologie la puissance morale est une source de puissance matérielle, et peut contribuer à la victoire, ne serait-ce que par l'intimidation et le respect.

Je me permets de soumettre ces réflexions à quelques écrivains français de 1948. Je les supplie de les croire honnêtes, et très modestes : si le vocabulaire et la pensée même leur rappellent un peu trop 1848, qu'ils s'interrogent, et se demandent s'il ne faut pas reprendre à ce point-là notre tradition révolutionnaire.

MAURICE CLAVEL.

LE PIED GELÉ
DE MICHAEL PATRICK

J. H. Burns, jeune professeur, pendant deux ans G.I. en Afrique du Nord et en Italie a saisi, sous ses aspects les plus crus, l'absurdité du monde en guerre. Ce sont ses expériences de G.I. qu'il s'est efforcé de retracer dans « On meurt toujours seul » (The Gallery), *livre qui est un des grands succès actuels aux États-Unis, et qui a désigné d'emblée J. H. Burns comme un des meilleurs écrivains de sa génération.*

Sa vision de l'Italie 1944, *complète celle que nous avaient déjà donné Rossellini et de Sicca dans* Rome, Ville Ouverte, Païsa, *et* Sciuscia.

J. S.

Il clopinait en hâte sur la *Via Roma* et se heurtait sans cesse à la foule grouillante qui le croisait. Il disait *scusate* à chaque instant, voulant racheter ainsi l'attitude des autres troupiers qui vociféraient contre les Napolitains et les traitaient de culs-terreux. Il tournait très souvent la tête, se frottant l'épaule de son menton, car il avait l'impression que deux M. P. le suivaient. Sa poche contenait un laissez-passer sur lequel il avait inscrit un faux nom. Le gin italien de la veille au soir lui brouillait l'estomac et ni le soleil ni la sueur ne facilitaient les choses. Il avançait vite et ses pieds, serrés dans les brodequins, lui faisaient mal : la raison qui incitait les médecins à ne pas lui accorder de laissez-passer pour Naples avant de le renvoyer au front n'était que trop évidente. Aussi s'était-il

échappé dans Naples tous les soirs de la semaine. Les infirmières n'arrivaient pas à comprendre pourquoi ses pieds guérissaient si lentement.

Naples. Ce nom signifiait pour lui une certaine liberté, un certain soulagement, et s'opposait à cette autre idée : être refoulé au sud de Florence...

Il vit deux petits piliers de béton qui constituaient le montant d'un passage couvert. A l'intérieur de la galerie flânait une foule presque aussi dense que celle de la *Via Roma*. D'être sorti du flot implacable du trottoir le fit soupirer d'aise. Il semblait faire plus frais dans ce passage. Il ne voyait pas un seul M. P. et il y avait des quantités de bars. Il préféra ne pas s'asseoir à l'une des tables extérieures. Ce qu'il cherchait, c'était un bar aussi petit, aussi étroit qu'une cabine téléphonique. Il pourrait s'y caler la poitrine et avaler vermouth sur vermouth. Sa nausée disparaîtrait et il pourrait réfléchir amoureusement à ce qu'il ferait après le coucher du soleil. Que faire? L'important était d'oublier que demain ou le jour suivant ses pieds seraient guéris et qu'il attendrait l'avion à Capodichino. Puis le trajet en camion vers Florence et le son du canon allant s'amplifiant...

Ces pieds gelés étaient peut-être un don de sainte Rita de Cascia envers qui sa mère manifestait une dévotion particulière. Sainte Rita avait été transpercée d'épines au cours de ses extases. Et lui, après des semaines dans son trou humide à écouter hurler l'artillerie en direction de Florence, avait été transpercé par la gelure des tranchées. Peut-être ses pieds avaient-ils donné libre cours à quelque lâcheté inconsciente. De toute façon, il pensait depuis quelque temps qu'il allait tout lâcher. Avoir les pieds gelés était plus honorable que devenir névrosé. Aussi, jetant un coup d'œil sur l'insigne des blessés qu'il portait à l'épaule gauche, se mit-il à sourire et remercia-t-il sainte Rita de lui avoir permis de se faire soigner à Naples.

Il désirait en premier lieu boire du vermouth. Puis écouter de la musique. Il avait obtenu à la *Red Cross* deux billets pour le *San Carlo*, en provoquant un peu la sympathie de Betty, cette fille assise, rapide et détachée, au bureau des renseignements. A part les chansons et la danse, elle n'avait pas eu beaucoup de temps à lui accorder. Mais, à Oran, elle l'avait initié à la musique. Ainsi, ce soir, il irait entendre *La Bohême*. Après l'opéra, il fondait quelque espoir sur ses derniers instants de détente. Jamais, de toute sa vie, il n'avait apprécié l'amour. Il voudrait pourtant que, ce soir, quelqu'un lui donne des baisers, que des mains désintéressées caressent tout son corps. Il lui importait peu de savoir à qui appartiendraient ces mains, mais l'idée de se rendre sur la *Via Roma* et de payer pour un pareil rite le dégoûtait.

Il entra dans un bar presque vide, au centre du passage. Deux percolateurs scintillants dominaient le comptoir de marbre. Il sortit de la poche de sa chemise un billet froissé de cent lires et acheta quelques jetons. Ses doigts, couverts de bagues d'argent arabes et italiennes, tremblaient et ce frémissement n'échappa nullement au gros Napolitain assis derrière la caisse.

Une jeune fille lui versa un double vermouth qu'elle plaça près de son coude. Elle portait une fourrure dont elle était fière et qu'elle faisait valoir en la caressant en plein après-midi d'août. Elle n'avait pas réussi à être jolie : elle ressemblait trop à une souris. En le servant, elle le regarda; mais ensuite détourna vivement les yeux. Il décida alors de ne pas ôter son calot : à vingt-sept ans il devenait chauve.

— Si j'ai la figure rouge, dit-il, ce n'est pas de boire, mais la faute aux rations qu'on nous donne.

Le regard que la jeune fille lança au gros Napolitain révéla que son éducation était aussi stricte qu'il était possible à Naples en temps de guerre. Puis elle baissa les

yeux sur les deux montres qu'il portait au poignet gauche, telles des jumeaux dans un berceau.

— Des montres de boches, dit-il, et il en détacha une pour la lui montrer. J'imagine qu'ils ne pouvaient plus s'en servir. Un macchabée ne peut pas dire l'heure...

Le père glissa de derrière la caisse, s'approcha et tendit une main potelée et poilue pour s'emparer de la montre. Il la soupesa, la sentit, la tapota et écouta son tic-tac, une lueur d'amour dans les yeux. L'affaire s'engageait.

— Tu parles, Joe! *Quanto?*

— Oh! Mon cul! T'es sûr de pas vouloir acheter aussi mes cigarettes? Mais je fume deux paquets par jour. J'peux donc pas aider ton marché noir, sauf pour me débarrasser d'une ou deux montres boches.

Les yeux de la signorina se mirent à pétiller d'agréable façon comme si son père lui avait télégraphié de faire du charme. Il commença à se demander si elle ne pourrait pas l'accompagner à l'opéra et aussi quelle impression il aurait à lui passer la main dans les cheveux. Elle se penchait pour regarder la montre que son père évaluait et ses seins pesaient sur le comptoir. Il se dit qu'aucun G. I. ne l'avait touchée — jusqu'à présent.

— *Quattro mila lira,* dit le gros Napolitain. Quarante dollars.

— Oh! Mon cul! Et pour une montre boche!

Son coude fit un mouvement brusque et le verre de vermouth alla se briser sur le sol. Un relent doux, humide et triste s'éleva dans l'atmosphère chaude. La signorina prit un air de dédain, mais lui servit un autre verre. Du tiroir de la caisse le père sortit quatre mille lires en monnaie militaire alliée. Il ne restait donc plus à vendre qu'une seule montre boche. Il caressa à nouveau l'idée d'emmener la signorina à l'opéra, de lui glisser la montre allemande au poignet dans quelque loge obscure. Elle avait des mains fines aux ongles un peu gris sous leur vermillon écaillé. Il prit appui des deux coudes et avança la tête plus

près de sa fourrure. Et le second verre de vermouth alla toucher le sol.

— Ma mère disait que je suis très nerveux.

Muni d'un balai, le Napolitain s'élança pour rassembler les morceaux. La signorina versa un autre double vermouth qu'elle posa à bonne distance de son coude. Il observa l'air de froide supériorité que prenait son visage tandis que, maussade, elle caressait sa fourrure. Elle le regardait comme une bonne sœur contemple le chat du couvent qui vient de faire du gâchis dans le parloir. Il se mit à rire pour cacher sa tristesse, sans accorder grande attention au bruit de son rire. Il l'acheva sur une quinte de toux et pensa aux autres moyens d'entrer en relation avec la signorina. Trente centimètres seulement la séparait de lui, mais elle semblait se retirer derrière un écran de glace. Il avait l'impression que jusqu'à l'heure de la fermeture elle continuerait à lui verser des doubles vermouths, tout en ne le considérant que comme une larve au teint hâlé et chaussée de brodequins qui s'était extraite en se tortillant des fissures du passage couvert. A cette idée, il recula son coude d'un mouvement brusque, et expédia au sol, dans un fracas cristallin, le troisième verre de vermouth.

— Ce qu'il faut, je suppose, c'est boire, dit-il en riant de nouveau.

On sortit le balai. On versa un quatrième vermouth. Pris de panique, il le porta à ses lèvres, remarquant que son bras tout entier vibrait comme celui d'un ivrogne qui s'enroule une serviette autour du cou pour guider vers sa bouche le cordial réconfortant du lendemain matin. Il ferma les yeux et avala trois doubles vermouths à la suite. Les deux mains sur sa figure cramoisie il attendit le moment où il pourrait sentir le produit scintiller d'une flamme inquiète dans ses boyaux. Ses muscles frémissants eurent une dernière petite secousse et s'aplanirent en une sorte de paix fiévreuse. Il leva les yeux sur la signorina, mais elle

s'était éloignée pour servir un soldat néo-zélandais à l'autre extrémité du bar. A la place qu'elle avait occupée, il apercevait maintenant son propre visage dans la glace, derrière les rangées de bouteilles de vin.

— Michael Patrick, dit-il, comment ta mère elle-même a-t-elle pu t'aimer?

Car il avait un visage comme beaucoup d'autres, comme tous ceux qui, en Amérique, ne sont rien et dans l'armée, moins encore. Une semaine de soûlerie mettait ses yeux à vif. Ses joues semblaient brûler de l'intérieur, d'un feu sans foyer. Et il avait un corps mince et souple, assez bon pour tirer sur le Fritz et être descendu à son tour. Il avait mis son calot sur la tête non pas en lui donnant cette inclinaison coquette qu'affectionnent les parachutistes, mais d'une façon toute stratégique, pour masquer le fait qu'à vingt-sept ans, il perdait rapidement ses cheveux. Il ne put souffrir de se regarder dans la glace et il ne voyait pas non plus comment quelqu'un d'autre eût pu le faire. La jeune signorina s'était évidemment éloignée Il n'était qu'un G. I. comme un autre, descendu du front et y remontant. Il y en avait des milliers comme lui à Naples, à cela près qu'ils prétendaient être plus sûrs d'eux-mêmes. A la place de son anéantissement las, ils possédaient le pouvoir de s'adapter à la minute qu'ils vivaient. Ils ne s'étaient pas encore rendu compte de leur propre insignifiance.

Son verre vide à la main, il s'approcha néanmoins de la signorina. Tant qu'il pourrait se permettre de payer sa putréfaction de vermouth, elle devrait le servir. Il poussa son verre, presque impérieusement, dans les mains jointes de la jeune fille. Ce geste amena un sourire sur son visage : on eût dit que de ses petites dents pointues elle allait mordre ses propres lèvres ou les lèvres de quiconque l'embrasserait.

Michael Patrick enviait les Italiens, leur trouvant une certaine parenté avec les Irlandais. Mais les Irlandais restaient blessés toute leur vie; les Italiens, au contraire,

possédaient en eux de quoi rebondir. Toute sa vie, il était resté silencieux, en attente, à l'écoute de quelque réplique qui compenserait pour lui ces harangues huileuses dans lesquelles les gens se répandent à chaque fête, donnant de l'effet à leurs discours qu'ils aiment pour leur rythme et leurs trouvailles. Mais depuis des mois qu'il était seul avec lui-même, il avait accumulé en lui une réserve de bavardage ponctuée par le tir de l'artillerie. Aussi désirait-il parler, parler sans fin, pour le simple plaisir de créer des phrases. Mais il ne pouvait se parler à lui-même. Pas plus qu'il ne souhaitait mener ce qu'on appelle une conversation mondaine. Il se demandait si, ce soir, dans toute la ville de Naples, il existait un être à qui il pût parler, qui jouerait le rôle d'une oreille, qui l'écouterait se déverser jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à dire. Il n'avait, en réalité, rien de spécial à dire — mais à procéder à une tendre énumération de faits qui le concernaient, à parler de l'envol de l'avion qui l'avait emporté de l'hôpital d'évacuation, des pensées qu'il avait eues en décrivant des cercles au-dessus de Rome. Après quoi, il pourrait s'engager sur les jours anciens, à Easton Road, Pensylvanie, sur son frère qui, dans l'affaire de graines où ils étaient associés, le traitait toujours comme le dernier des derniers. Il mourait d'envie de confier sa vie à quelqu'un, à quelqu'un qui l'écouterait vraiment. Les mots — ils avaient si peu de sens, les mots, — mais il se sentait telle une bouteille au goulot étroit qu'il faut vider goutte à goutte. Il voulait se purger en parlant. Après il pourrait avoir comme l'impression de se pencher en avant, la bouche ouverte, pour un baiser...

Elle lui versa un autre vermouth. En prenant le jeton pour la payer, il éparpilla sur le comptoir tout le contenu de sa poche. Les deux billets d'opéra étaient là, devant elle.

— Si tu voulais venir ce soir, dit-il rapidement, si ton père te permettait. On joue *La Bohême*...

Une lueur de joie illumina un instant le visage de la

jeune fille, comme chaque fois que l'on offre un plaisir à une femme.

— *Ma...* répondit-elle en murmurant, *senza papa non potrei*.

Le gros Napolitain émit du fond de sa gorge une sorte de gloussement.

— Oh! Mon cul! dit Michael Patrick, vous, Italiennes, vous êtes toutes pareilles. Vous vous imaginez automatiquement que tous les G. I. veulent se fourrer dans vos culottes... Et vous avez raison, évidemment.

Avançant la main, il toucha la tête du loup, qui, se mordant la queue, servait d'agrafe à la fourrure de la signorina. La jeune fille se redressa. Il la vit qui regardait ses ongles qu'il avait mordus au point d'en faire des demi-lunes mutilées.

— Écoute, dit-il, évitant de faire siffler sa voix. Je ne vais pas jouer au héros avec toi. Mais c'est ma dernière nuit à Naples. Tu sais que je pars demain? Sans plaisir... Oh! Je sais, vous avez tous été bombardés ici. Je serai là-bas absolument seul, dans le tintamarre, à traverser l'enfer. C'est différent. Vous n'avez pas idée de ce qu'on peut être seul. Et quand j'étais là-bas, je rêvais à tout ce que je ferais si j'allais un jour à Naples... Et m'y voici et rien ne se passe comme je l'espérais... Je me sens comme un gosse qui essaie d'atteindre un pot de confiture sur un rayon trop haut pour lui. En fait je ne sais pas ce que je cherche. Peut-être la vie elle-même... Tu supposes peut-être que je suis déjà mort? Que ferais-tu si je te touchais? Je suis plongé dans un rêve dont je puis me réveiller... Pigé?

— *Cosa*? demanda-t-elle et il comprit, que la coquetterie, chez elle, n'était pas atrophiée.

— Si j'étais officier, tu serais plus gentille avec moi. Je n'ai pas de chewing gum ni de chocolat, Seul, moi tout seul, deux billets d'opéra et quelques cigarettes.

Il savait qu'il arrivait à un degré de tension par trop mélancolique. Il but donc un autre vermouth et alluma

une cigarette. Il transportait ses sèches dans une petite boîte en matière plastique. A l'intérieur du couvercle transparent se trouvait la photographie d'une jeune fille brune ramassée le jour où sa compagnie avait pillé une ferme près de Poggibonsi. Il n'avait jamais eu de fille attitrée dans sa vie, à la différence des autres G. I.

— *E bella la Bohême,* dit-elle en caressant sa fourrure d'un air pensif.

— Je ne connais rien à la musique, dit-il en se remettant à son niveau. Aux États-Unis j'étais trop occupé pour cela. Et puis, à Oran, toutes les passions de ma vie m'ont rattrapé. Comme une maladie quand on cesse de se soigner au milieu de la cure. Un jour, à la *Red Cross* d'Oran, j'ai découvert que la musique exprime tout ce que je cherche et ne trouve jamais... Je ne saisis pas beaucoup votre musique. Tu comprends, elle ne me donne pas cette sensation d'observer quelqu'un en train de mourir et pour qui l'on ne peut plus rien faire.

Elle se mit à chantonner *Pistol-Packing Mamma.*

— Oh! Mon cul! dit-il avec fièvre. C'est ce que je veux dire. Je déteste cet air de nom de Dieu. Il me rappelle une vieille garce graisseuse se trémoussant au bord de sa tombe. Elle porte des bas de dentelle noire, elle arrache son corset, elle fait valser ses chaussures et le fard ruisselle sur ses joues.

— *E bella, pero, la musica americana,* dit-elle et elle se remit à chanter le même air.

Un autre vermouth à la main, Michael Patrick s'avança vers l'entrée du bar et regarda dehors, dans le passage. L'heure du coucher du soleil était proche. L'endroit grouillait, telle une fourmilière. Un gosse qui flânait hurla : « T'veux manger, Joe? » De vieilles dames en noir passaient au bras de leurs filles. Des docteurs et des avocats napolitains sortaient de leurs bureaux, bras dessus bras dessous, faisant force gestes et poussant force lamentations. Michael Patrick vit que les rayons du soleil tissaient, dans cette

arcade, une lumière dense qui se diluait comme du vieil or en fusion. Il avait maintenant le vermouth bien casé dans le cerveau et ses nerfs ne se relâchaient plus. Il commençait à éprouver cette impression de ne plus capter qu'à moitié le temps qui s'écoulait délicieusement devant lui. La vanité d'un pareil effort ne lui apparaissait que lorsqu'il essayait de se mettre en prise avec les gens. Quand il buvait dans la solitude, il avait conscience de posséder en lui des possibilités intilisées. Mais quand il parlait avec les autres, quelque chose en lui clochait et lui faisait comprendre qu'il était seul, absolument seul et enfourné dans quelque matrice inaccessible, que personne d'autre ne se souciait vraiment de lui et qu'en le voyant on se tordait secrètement de rire.

Ce sentiment bien connu de l'échec qui le tenaillait le mit dans une telle fureur qu'il fit demi-tour et revint au comptoir. La signorina l'avait observé tandis qu'il faisait écran entre le soleil et elle. Cette fois-ci, ce fut presque avec emportement qu'il l'aborda.

— Dis-moi quelle différence il y a entre ta vie et la mienne. Ne réponds pas, même si tu peux... C'est une question d'époque... Mais c'est important, comme de considérer un siècle après l'avoir vécu... Je suppose que tu as un *fidanzato?* Un petit Italien, P. G. en Afrique?

Elle le fixa droit dans les yeux avec curiosité, car elle avait saisi le mot *fidanzato*. Elle sembla comprendre un peu la virulence de son désespoir, car elle ne bougea plus ses mains qui caressaient la fourrure.

— Veinarde, veinarde... ce long avenir que tu as devant toi... Il reviendra auprès de toi, la guerre finie, et tu auras un de ces mariages comme on en voit à Naples, le dernier événement auquel tu puisses t'attendre avant qu'un grand corbillard noir ne te transporte par les rues... Oh! ces longues, ces très longues années que tu as devant toi. Les soirs d'été, vous marcherez tous deux bras dessus bras dessous dans la *Via Chiaia*. Vous vous arrêterez

pour prendre une glace ou un *café espresso*. Et chaque année tu auras un gosse de plus près de toi... De combien de pièces disposerez-vous? de deux peut-être, et d'un grand lit surplombé par une image de la Madone de Pompei. La nuit, elle vous contemplera tous deux, et vos caresses et vos ébats et elle entendra tes cris à la naissance de tes gosses... Je les vois déjà... des petits gosses de Naples, que j'aime bien, même quand ils me volent... Voilà ta vie. Pas grand-chose, mais c'est la vie. Plus que ce que croient les G. I...

Michael Patrick s'était mis à gesticuler, tout comme un Italien. Mais sa voix conservait son ton bas et las, comme s'il allait pleurer. Le père de la signorina était sorti de derrière la caisse. Il avait mis ses deux mains sur les cuisses et il les observait avec une sorte de bienveillance rusée. Les Napolitains prennent leur spectacle où ils le trouvent. Le ventre du vieil homme formait des plis et des ondulations sous une ceinture militaire américaine qui serrait son pantalon rapé à minces rayures. Il fit à sa fille un signe gracieux pour qu'elle versât un verre à son compte.

— Parfois, dit Michael Patrick, s'essuyant la bouche avec un mouchoir gris olivâtre, je vous préfère, vous, Italiens, à mes compatriotes. Chez la plupart d'entre vous il y a quelque chose de... bon... et de gentil... Où va-t-elle aboutir, cette guerre? Je n'en sais rien, malgré toutes les conférences qu'on nous fait... L'Italie et les Italiens ont quelque chose qui me donne le cafard. C'est sale, c'est pauvre, ici... Mais il y a autre chose qui me démolit, qui semble survivre à la destruction de vos villes, à l'amertume de vos hommes, à l'avilissement de vos femmes... Pourquoi en est-il ainsi? Quelque chose de terrible est apparu en ce monde...

A l'autre extrémité du bar se trouvait maintenant un soldat australien. Il écoutait. Il portait des shorts étroits

et un béret ridicule. Se penchant sur son marsala, il lança un encouragement mou.

— Vas-y, Yank!

— Eh! Salut! dit Michael Patrick avec indifférence.

— *Grazi*, Nazi!

— *Prego*, Macaroni!

De sa vie, Michael Patrick n'avait dit trois phrases à la suite. Il était là, maintenant, tel un prêtre au moment de la quête mensuelle, brodant toutes les variations possibles sur un thème unique. La signorina l'avait observé avec pénétration. Il prit son verre à la main et s'avança de nouveau avec fièvre vers l'entrée du bar, où le volet de fer en rouleaux surplombait sa tête. Il avait maintenant une allure désinvolte, chaussé qu'il était des mêmes brodequins dans lesquels il avait eu les pieds gelés.

Par une trouée de la foule il put voir, de l'autre côté de la galerie, un escalier et, en contre-bas, la *Via Verdi*. Sur les marches sautillaient trois lieutenants de chasseurs alpins, en shorts et coiffés de képis en pain de sucre. Un soldat italien en août 1944, il rêva à ce que cela pouvait signifier. La moitié d'entre eux parcourant Naples, timides, incapables d'avoir une fille que les alliés payaient deux cents lires; l'autre moitié dans des camps de prisonniers éparpillés des Indes aux États-Unis. Soldats italiens d'une armée vaincue, accoutumés à l'idée de patrie, aux foules hurlantes de la place de Venise, aux noms des tués sur une plaque de marbre devant la mairie.

Michael Patrick aperçut les affiches dont la galerie était éclaboussée, et qui exhortaient les Napolitains, s'ils voulaient avoir du pain blanc pour leurs enfants, à s'inscrire à une centaine de partis politiques, à chasser le roi. Il y avait des faucilles et des marteaux barbouillés en rouge sur les murs, il y avait une phrase extraite d'un discours de Mussolini, une phrase sur l'héroïsme de la population de Naples. Les paroles hystériques étaient à demi effacées

Des raies de boue et de liquide masquaient les rodomontades du Duce.

De jeunes employées de bureaux passaient devant lui, chaussées de sandalettes de fortune. Elles n'avaient pas de bas à se mettre. On voyait sur leurs jambes nues un duvet de poils et des piqûres de moustiques. La tête de l'une sur l'épaule de l'autre, elles fredonnaient toutes ensemble avec une passion voilée :

Core, o core 'ngrato
T'aie pigliato 'a vita mia;
Tutto è passato;
E nun 'nce pienza chiu...

Il était temps de partir ailleurs. L'opéra ne commençait pas avant une heure. Il sentait pourtant dans ses jambes la démangeaison du fantassin. Le vermouth avait fait entrer en lui la chaleur doucement bouillonnante et dorée du soleil qui éclairait la galerie. La chanson fredonnée par les jeunes filles le pénétrait d'un désir plus violent que celui, assez vague, qu'il avait éprouvé pour la petite signorina, satisfaite d'elle-même, avec sa fourrure aussi lamentable qu'un chapeau de printemps sur une putain affamée.

Michael Patrick déposa son verre d'un geste qu'il s'efforça de rendre aussi calme que possible. Il prit la main de la jeune fille. Derrière sa caisse, le père émit un soupir bruyant. Elle ne retira pas sa main, bien que ses yeux fussent voilés par un recul qui révélait son désappointement en ne le voyant pas jouer le jeu comme elle l'entendait.

— Je te dis au revoir, à toi et à ton infect vermouth. Je ne sais pas ce que je vais faire de l'autre billet... Et quand je dis au revoir, j'entends *addio*. Tant d'autres viendront dans ce bar et allongeront vingt-quatre lires pour un vermouth... Ce que tu dois en avoir plein le dos de nous tous,

de toute cette nom de Dieu de foule, avec ses pantalons enfilés dans des brodequins, ses écussons à l'épaule, ses hurlements et ses jurons... Quoi qu'il en soit, je ne t'ai pas ébouriffé les cheveux ni peloté les seins... Je me souviendrai de toi plus longtemps que tu ne te souviendras de moi... Pourquoi? Parce que tu seras une des dernières choses que j'aurai vues à Naples... La semaine prochaine, à quelques centaines de kilomètres au nord d'ici, il y aura quelque chose qui m'attendra avec un nom inscrit dessus... Je le sens.

Le père leva les mains au ciel, avec la sainte horreur d'un Juif.

— Ma foi, dit Michael Patrick, évitant de regarder son propre sourire dans la glace, il existe des endroits pires que l'Italie pour y être enterré. L'été, la terre est chaude et sèche et la couverture militaire se refermera sur la pourriture et l'infection... Mais...je voudrais que quelqu'un me dise pourquoi je dois remonter à Florence alors que c'est ici que la vie m'entoure.

Il se mit la main sur la bouche et sentit sur ses doigts l'odeur humide du tabac. C'était cette même main qui avait vendu des paquets de graines aux ménagères d'Easton (Pensylvanie), qui avait appuyé sur la gâchette de son fusil, qui avait retiré les montres boches des cadavres affalés et calmes des feldwebels, qui avait cuit un poulet dans une cour à Frosinone. Il rejeta son calot un peu plus en arrière — jusqu'à l'endroit où ses cheveux commençaient à disparaître — et il sortit dans la galerie.

Le soleil poignarda ses yeux dilatés par le vermouth. Tout clignotant, il se mit à détester le brutal soleil de Naples. Il s'était senti à son aise tant qu'il était resté dans l'ombre. Mais il connaissait bien les limites à ne pas franchir : c'est parce que vous cherchez toujours un nouvel horizon que vous les dépassez.

Les pigeons traversaient le dôme en volant, fuyaient, moqueurs, entre les grilles, à l'endroit où se trouvait autre-

fois la verrière et laissaient tomber leurs excréments blancs sur le dallage. Ils avaient une façon méditative de s'appeler l'un l'autre qui constituait une sorte d'arrière-plan grave aux cris et à la précipitation des humains.

Le vermouth qu'il avait bu lui pesait sur le ventre; aussi dénicha-t-il une échappée étroite et sombre qui, de la galerie, conduisait à un jardin orné d'une fontaine. Ne voyant pas de ménagères s'interpeller d'un balcon à l'autre, Michael Patrick s'installa près du jet d'eau, déboutonna son pantalon et perfora l'eau morte de la fontaine.

— *Mamma mia!* hurla une voix derrière son épaule. *Ecco le pocherie pubbliche che fanno gli alleati!*

En toute hâte il remit sa braguette en ordre, fit demi-tour et, chancelant, s'éloigna de la fontaine, D'un balcon, une femme en robe d'intérieur défraîchie criaillait contre lui. Elle tenait un enfant par la main et souriait comme si le monde entier devait être traité comme ses propres enfants. Son enfant enroula ses petites jambes autour de la balustrade et, de la main, fit un signe d'amitié à Michael Patrick dont le visage devint plus cramoisi que jamais.

— *Joe! Gimme Caramelle!*[1] lança l'enfant.

— *Ma stai zitto!* hurla la femme en lui donnant une gifle.

Et, sur un autre signe de la main, ils disparurent tous deux derrière les grands volets de la fenêtre du balcon. Il eût voulu les rappeler pour leur parler un peu, et pourtant qu'ils l'eussent surpris à son affaire le mortifiait. Le visage de cette femme était pur de toute médiocrité; ses tresses, mal ajustées près des tempes, avaient quelque chose d'aisé et de puissant. Elle lui rappelait toutes les bonnes mères de famille qu'il avait connues, qui s'occupaient de leurs grossesses, faisaient leur cuisine et traitaient leur esclavage avec un comique détachement et avec plaisir. Il savait qu'elle aimait son enfant. Et il sen-

(1) Donne-moi un caramel.

tait qu'au moment même où elle l'invectivait elle l'aimait lui aussi. Mais elle était maintenant rentrée dans son intérieur. Préparant le dîner pour son mari et ses enfants, elle faisait sans doute cuire sur le fourneau une marmite de *pasta*. De toute façon, elle était partie.

Il retourna vers la galerie bruyante, vers le soleil cuisant, vers la foule. Un parachutiste américain s'appuyait nonchalamment contre une colonnade, pliant la jambe de telle sorte qu'une de ses bottes ne touchait pas le sol. Il mâchait du chewing-gum et essuyait la sueur sous son calot. Ce parachutiste négociait un marché avec une jeune fille, petite, vêtue d'une robe bleue collante. Elle était maigrichonne et portait sur son boléro des insignes d'officier, des ailes et des écussons divisionnaires. Elle aussi mâchait du chewing-gum. A côté d'eux, un galopin douteux faisait le commissaire-priseur, criant les prix et précisant les charmes de la jeune fille dont le parachutiste, les yeux mi-clos, cherchait à saisir la taille. Il murmurait lentement :

— J'ai dit *vieni qua*. T'sais bien qu'c'est toute une saloperie de merde.

Passant près d'eux, Michael Patrick essaya, d'un coup d'œil furtif, de montrer à la jeune fille qu'il la comprenait et qu'il s'excusait. Mais elle lui cracha son chewing-gum sur ses brodequins. Il rougit et entra dans une boutique où, tels des soldats au garde-à-vous, se trouvaient des rangées de bouteilles. Il savait fort bien ce qu'il pouvait acheter ici — de l'alcool de Bénévent à cinq cents lires la bouteille, Que le flacon portât des étiquettes de whisky, de cognac ou de gin, c'était toujours le même produit. Seule différait la saveur. Vous n'étiez pas obligé de l'acheter, car il vous faisait mal au foie ou vous montait à la tête. Mais cet alcool vous plongeait dans une profonde et lumineuse soûlerie et c'était ce qu'il cherchait. Il enfonça la bouteille dans son pantalon comme une baguette de fusil et sortit de la boutique. Le flacon ne pouvait tomber à terre car ses pantalons étaient enfilés dans ses brodequins.

Il retourna dans la petite cour, près de la fontaine au bord de laquelle il s'assit. La femme qui l'avait engueulé amicalement apparaîtrait peut-être de nouveau. Mais surtout il souhaitait épargner à ses yeux l'éclat du soleil. Étalé de tout son long sur le rebord de la fontaine, il se demanda s'il devait sortir la bouteille et y goûter. Il se mit la tête entre les cuisses et presque aussitôt une obscure lassitude l'envahit. Il sombra dans le sommeil.

Aucun rêve ne vint le visiter : le noir absolu pendant une heure environ. Souvent, quand il essayait de dormir sans avoir bu auparavant, il entendait les hurlements et les chutes sourdes des obus ou des cris et des lamentations qui semblaient monter d'une terre toute frémissante. Mais ce sommeil était un anéantissement par lequel il cessait d'exister. Au front, le sommeil était le seul plaisir qu'il recherchât.

Il se secoua brusquement avec un commencement de mal de tête. Il vit à sa montre boche que l'heure était venue. Son menton avait frotté contre l'insigne bleu des fantassins qu'il portait sur la poitrine un peu au-dessus du cœur. Il se releva et se traîna avec un boitement nouveau car le flacon raidissait sa jambe droite. Il marcha en zigzag dans la galerie, la tête penchée, subissant cette même appréhension qu'il ressentait quand il traversait les rues de New York avec la gueule de bois, ce sentiment d'avoir une terrible condamnation suspendue sur sa tête. Le théâtre San Carlo était bordé par des arcades. Il y avait là un refuge pour piétons; un signal vert réglait la circulation. La foule faisait queue à perte de vue pour entrer au théâtre, à l'exception de quelques personnes qui attendaient leurs invités, ou d'autres, solitaires, désireuses d'inviter ou de se faire inviter.

Michael Patrick réussit à traverser les arcades dans une marche à l'aveuglette qui le mena aux portes du théâtre. Tout d'abord il pensa donner son second billet à quelqu'un de la file d'attente, mais il monta les marches et montra

son billet à un Napolitain portant une perruque poudrée et sale, une livrée de brocart pourpre, des culottes courtes et des bas blancs tachés. Quand on lui déchira son billet en deux, il se mit à rire et regarda les escarpins plats du contrôleur.

— J'te vends mes brodequins, dit-il, d'une voix plutôt pâteuse.

Le larbin bondit en arrière pour éviter les relents de vermouth qu'il dégageait.

Michael Patrick monta jusqu'à sa loge, au sixième balcon, dans le coin droit du manteau d'arlequin. Il n'y avait, dans cette loge, personne d'autre que lui. Un nouveau personnage en costume du dix-huitième siècle, lui ouvrit la porte. Michael Patrick sortit cent lires de pourboire et s'installa dans un fauteuil à dossier élevé, près du rebord de la loge. Il pouvait du regard plonger dans la fosse d'orchestre où des hommes et des femmes en sueur bavardaient, accordaient des instruments ou se moquaient de leurs amis venus leur rendre visite. L'intimité qui régnait dans la fosse d'orchestre du théâtre San Carlo ressemblait fort à celle qui s'établit dans un abri antiaérien. Le son des hautbois et la gamme continue des cordes servaient de fond au bavardage des musiciens et de leurs invités qui s'éventaient avec les journaux du soir.

Michael Patrick, jetant un coup d'œil circulaire, constata de nouveau avec plaisir qu'il était seul dans la loge. Il dégrafa sa ceinture et sortit de son pantalon la bouteille de cognac. Au moment où il absorbait sa première lampée, toutes les lumières du théâtre s'éteignirent. Des lumignons rougeâtres apparurent au-dessus des portes de sortie. Dans la salle l'agitation diminua, remplacée par des « chut » bruyants. Seul, l'orchestre, dans son trou, répandait une lueur phosphorescente. Les feux de la rampe éclairaient le rideau de velours aussi chaud et sombre que du sang. Michael Patrick soupira de plaisir et se pencha très en avant sur le rebord de la loge.

Un vieillard fatigué, dindon vêtu d'un frac, pénétra dans la fosse. Il venait de sous la scène. Il se fraya un chemin dans l'encombrement des pupitres et son crâne grisonnant domina la plate-forme et la cloison de la fosse. Le vieux Napolitain parla un instant aux musiciens de l'orchestre, leur dispensant sa science et sa mélancolie. Il paraissait terriblement las et d'une gentillesse sérieuse. Il leva ensuite son bâton et les trombones entamèrent une phrase fiévreuse et cynique. Les cordes murmurèrent et vacillèrent et le rideau se leva sur un mansarde éclairée par une lucarne qui surplombait les toits de Paris couverts de neige. Michael Patrick se mit comme un enfant à regarder et à écouter le persiflage du peintre avec sa blouse verte et son chevalet, et de l'écrivain qui brûlait ses manuscrits pour se chauffer. Il écouta la voix du ténor et le chant des violons monter et descendre à l'unisson en de longues et tendres mélodies tristes et gaies tout à la fois. Michael Patrick portait de temps à autre la bouteille à ses lèvres, ne détachant jamais ses yeux ni ses oreilles de ce monde de douceur qu'il voyait sur la scène.

On frappa à la porte de la mansarde.

— *Chi è la?*

— *Scusi.*

— *Una donna!*

Il observa les violons jouer en sourdine. Le vieux chef d'orchestre se penchait vers eux de façon cajoleuse. Un accord douloureux et parfumé s'éleva dans l'obscurité et Michael Patrick sentit son cœur souffrir d'un regret violent. Une petite midinette fit son entrée en scène, portant à la main une bougie allumée. A cet instant, Michael Patrick cessa de se trouver en un lieu déterminé sur cette terre, et à Naples en août 1944 moins encore qu'ailleurs. Il était heureux.

Qu'y avait-il donc ici, dans la douceur même de cette réalité, qu'il n'avait pas réussi à trouver aux États-Unis? Il avait ouvert une porte sur un monde qui n'avait rien

à voir avec le négoce, avec le rythme hallucinant du boogie-woogie, avec les femmes nues tortillant leur nombril sur une scène à travers la fumée des cigares, avec les vieilles dames nerveuses qui calculaient le montant de leur assurance, avec le fait qu'il ne vivrait pas jusqu'à vingt-huit ans, avec les harangues des gros pontifes mâchonnant leur chewing-gum, avec la puanteur d'un monde qui ressemblait à un abattoir, avec la marche à l'aveugle, l'incompréhension, la cruauté. Il se sentait pénétré du ravissement que les hommes cherchent dans les bras d'une femme, que les vieilles nonnes ressentent sur leur lit de mort. Pour la première fois de sa vie, il comprit que les choses qui font aller le monde ne sont pas à acheter ou à vendre, que chaque fleur nouvelle sort de la pourriture, que, malgré toute la fange et toutes les douleurs, il existe des biens précieux qui valent que nous sortions du ventre de notre mère, — à condition que quelqu'un nous révèle ces choses sans prix. Il comprit qu'en deçà et au delà de cette vérité il n'y a rien, rien du tout...

— *O suave fanciulla!*

Son corps souffrait d'une joie qui lui était extérieure. Et quand, à la fin du premier acte, la lumière reparut, il tomba du haut de son paradis. Les applaudissements, les rappels n'avaient rien à voir avec ce qu'il ressentait — être, pour la première fois, détaché de son propre corps las et en sueur, détaché d'un ensemble qui le torturait, ne possédant aucun sens qu'il pût déchiffrer. Il se retira donc, maussade, au fond de sa loge, s'assit par terre, hors du champ des lumières et du bavardage du public et but, avec lenteur et méthode. A quoi bon descendre au foyer et se promener au milieu de la foule? D'ailleurs il était passablement ivre.

Peu avant la fin du troisième acte de *La Bohême*, Michael Patrick avait vidé sa bouteille de cognac. Elle gisait près de ses bottes, telle un fusil épuisé. Il s'appuya lourdement sur le rebord de la loge et regarda la scène. Il ne pouvait

la voir distinctement maintenant, mais la musique et les voix lui parvenaient en un tourbillon conique qui l'entraînait. Ses yeux injectés de sang clignotaient.

— *Se vuoi...*
Se vuoi serbala per ricordo d'amore.
Addio, addio... senza rancor...

Il posa la tête sur ses bras qu'il appuya sur le rebord en peluche. Ses larmes lui tombaient sur les genoux. Il pleurait doucement, mais longuement. C'était bien, car il connaissait dans toute leur clarté et tout leur éclat les raisons qui le faisaient pleurer. Il pleurait sur sa vie perdue, sur la vie de millions d'autres hommes tels que lui, dont personne n'avait jamais entendu parler, auxquels personne n'avait jamais pensé. Il pleurait sur toute la misère d'un monde que personne ne pouvait comprendre et n'essayait pas même de comprendre. Il pleurait sur tous ceux qui passaient leur stupide petite existence au milieu d'un mythe et d'une hallucination gigantesques.

A la fin de l'opéra, Michael Patrick descendit les six étages en chancelant. Stupéfié, perdu, il resta appuyé contre les arcades du San Carlo jusqu'à ce que la foule criarde se fût dispersée. La lune surplombait le Vésuve. La baie miroitait faiblement du côté de Terra Annunziata et de Salerne, La chaude lourdeur de la journée ne s'était pas encore évanouie. Naples était un bruissement, un fleuve de gens pressés qui fuyaient et erraient et simulaient et trahissaient.

Il remarqua alors une fille, une tache de naissance à la joue, qui se trouvait tout près de lui. Elle avait croisé ses mains sur la poitrine et semblait sentir sa présence avec intensité. Elle portait dans les cheveux une fleur rouge; elle lui souriait comme pour pour lui faire signe de quelque endroit inaccessible. Il était trop ivre pour rassembler ses idées, mais ce qu'ils devaient faire était parfaitement clair et tous deux le comprenaient avec une sorte de joie muette. Il saisit son bras chaud qui ne pesait presque

rien dans sa manche de coton. Il la mena, par la galerie, vers cette tranquille petite place ornée d'une fontaine où il avait dormi cet après-midi. Il l'adossa à un mur dans l'ombre. Il lui baisa les mains et la gorge et la tache mauve qu'elle avait sur la joue. Il la pressa doucement contre lui. Il lui caressa les cheveux à la manière dont les enfants vont, errant, dans une forêt sombre, glacés d'effroi, pleurant, perdus.

— Oh! je crois que je t'aime! dit-il.

Leurs larmes se mêlèrent. Il la sentit qui inclinait la tête.

JOHN HORNE BURNS.

(*Traduit par Jacques Schoellkopf.*)

RÉVOLUTION A PÉTROGRAD...

I

Bien qu'administrativement rattachée à l'École Militaire d'Oranienbaum, la section des élèves mitrailleurs, où Nicolas Arapoff avait été affecté comme instructeur adjoint, se trouvait cantonnée à deux kilomètres de cette ville, dans le petit village finnois de Martychkino, sur la route de Peterhof. On concentrait là des réservistes de de toutes provenances, et, après quatre semaines d'études, ils étaient dirigés par groupes sur différents régiments du front. Cependant, la plupart des hommes incorporés au détachement de Nicolas étaient des paysans à peine évolués et incapables de comprendre le maniement des armes automatiques. Découragés par avance, les chefs considéraient leur emploi comme une sinécure, ne croyaient pas à la valeur de leur enseignement et laissaient aux sergents le soin de veiller à la discipline. La majeure partie des officiers chargés de cours logeait soit à Oranienbaum, soit même à Pétrograd. Seul Nicolas et le lieutenant Artzéboucheff habitaient à proximité de la caserne.

Le lundi 27 février 1917, Nicolas fut réveillé de bonne heure par la lumière du soleil qui embrasait les carreaux givrés de sa chambre. A peine eut-il ouvert les yeux que les préoccupations de la veille se refermèrent sur lui comme des griffes. Au pied de son lit, traînaient encore les journaux du dimanche. Il les ramassa et lut, pour la dixième fois : « A la Douma, le président Rodzianko a fait la déclaration suivante : « Les troubles qui ont éclaté à Pétrograd et » dans d'autres centres, à cause la désorganisation des » approvisionnements, menacent, vous le savez, de prendre

» un caractère tout à fait indésirable et inadmissible en » ces heures difficiles de guerre... »

Décidément, ce qu'on imprimait dans les gazettes n'avait plus aucun intérêt. Les vrais renseignements se colportaient de bouche en bouche. Dimanche soir, un ami d'Artzéboucheff était venu de Pétrograd avec des nouvelles fraîches. Selon lui, la capitale était transformée en un vaste camp retranché. On avait arrêté une centaine de personnes, dont le comité bolcheviste de Pétrograd. Le général Khabalof avait fait placarder des affiches annonçant que la force armée serait employée à fond contre les émeutiers. Cependant, la foule envahissait les rues et des orateurs se juchaient sur les socles des statues pour réclamer le pain, la justice et la liberté. Les policiers les mitraillaient du haut des toits. Quelques groupes de cosaques passaient aux manifestants. La quatrième compagnie du régiment Pavlovsky, l'un des plus fiers ornements de la tradition tsariste, se révoltait à son tour et criblait de balles les détachements de deux autres régiments de la Garde. L'incohérence de cette émeute prouvait bien qu'elle n'avait pas été préparée et qu'elle prenait au dépourvu aussi bien les défenseurs de l'ordre que les adversaires de l'autocratie. C'était une manifestation de haine absolument sincère et non concertée, une protestation sortie du ventre de la nation. Pour la première fois dans l'Histoire de l'Europe, une conscience collective s'élevait au-dessus du troupeau. La matière première brisait le moule. On en avait assez de crever de faim, de se battre pour Constantinople ou l'Alsace-Lorraine, de payer des impôts qui ne servaient à rien et de se soumettre corps et âme à une clique d'incapables. On secouait les épaules, on ouvrait la bouche, après des siècles d'immobilité et de silence. La beauté, la générosité de cet éveil populaire étaient indéniables. Et cela justement parce qu'il n'était pas le fait de quelques meneurs et ne correspondait à aucune politique définie. Les professeurs, les juristes, les députés de gauche, les conspirateurs professionnels étaient débordés par le mouvement. Des musiciens attaquaient la grande symphonie avant que le chef d'orchestre eût frappé sur son

pupitre. Zagouliaïeff lui-même devait être effrayé par cette désobéissance unanime. Mais après la révolte viendrait sans doute la révolution. Après les troubles spontanés, l'organisation des troubles. Des politiciens, des diplomates, des comités divers tenteraient d'utiliser à des fins personnelles compliquées un soulèvement qui se bornait à exprimer les aspirations primitives du pays. Il semblait à Nicolas que le danger le plus grave n'était pas dans les mitrailleuses des policiers mais dans les projets de ceux qui, sans participer directement à la mutinerie, envisageaient déjà les modalités de son exploitation. Sans nul doute, les députés de la droite, à la Douma, espéraient faire triompher l'idée d'une monarchie constitutionnelle à la mode anglaise, les partis socialistes voulaient remettre tous les pouvoirs au prolétariat et partager les terres, mais les mencheviks souhaitaient poursuivre la guerre et les bolcheviks ne voyaient de salut que dans la conclusion d'une paix séparée. A cela s'ajoutaient les intrigues, les ambitions secrètes, les haines de caste, l'activité des espions allemands et des plénipotentiaires alliés. Chacun pour sa part n'attendait que l'occasion de prendre la direction de cette grande force déchaînée dans le vide. Les masses russes sauraient-elles résister à ces manœuvres de captations? Une rupture aussi totale avec un passé millénaire, des traditions sacrées, des légendes glorieuses, ne révélait-elle pas chez le peuple une dangereuse prédisposition à servir d'objet aux expériences sociales? Après avoir répudié ses chefs et son histoire, la nation saurait-elle trouver sa voie sans être obligée d'implorer une aide extérieure? Ne se laisserait-elle pas soumettre à quelque despote nouveau, sous le seul prétexte qu'il portait une casquette au lieu d'une couronne? Les paroles du nihiliste Tchaadaeff hantaient encore la mémoire de Nicolas : « La Russie flotte dans le vide, hors de l'espace et hors du temps. Elle n'appartient à aucune famille; elle est restée en dehors du mouvement de la civilisation européenne. Les Russes appartiennent au nombre de ces nations qui, dirait-on, existent seulement pour donner à l'humanité une leçon terrible. Cette leçon, sans doute, ne sera pas per-

due, mais peut-on prévoir les épreuves réservées à la Russie avant qu'elle remplisse sa destinée pour se retrouver au sein de l'humanité? » Nicolas ne voulait pas ajouter foi aux craintes de Tchaadaeff. Il avait besoin de croire que, par une sorte de miracle, le moujik russe, inculte, borné, paresseux, avait reçu en partage une clairvoyance politique capable de le mener de la mutilation des idoles à la création d'un ordre inédit. Il souhaitait de toutes ses forces que le courant déclenché depuis deux ou trois jours n'eût pas un sens négatif, mais positif, qu'il correspondît non seulement à la nécessité de renverser quelque chose d'ancien, mais d'établir quelque chose de neuf. Car il ne suffisait pas d'être *contre* un certain passé; il fallait encore être *pour* un certain avenir. Il ne suffisait pas de démolir; il fallait remplacer. N'appelait-on pas le peuple à la seule œuvre de destruction pour le congédier dès qu'il s'agirait de bâtir la société future? Ne se servait-on pas de lui comme d'un ouvrier tout juste bon à déplacer des pierres? Comment le savoir?

Enfermé dans ses rêveries, Nicolas n'entendit pas que la porte de sa chambre s'ouvrait avec un miaulement. Il fut tout surpris de voir son ordonnance dressée devant lui avec un visage rose et tranquille. Dans sa main gauche, l'ordonnance tenait les bottes de Nicolas, astiquées, luisantes, et, dans sa main droite, un petit plateau de métal chargé d'une théière fumante et d'une tasse en émail bleu. Ses doigts étaient barbouillés de cirage. Une virgule de pommade noire marquait le bout de son nez. Cet excès de zèle amusa Nicolas et il éclata de rire :

— Tu n'as pas assez de mes bottes, Nikita! Il faut aussi que tu te cires la figure!

— Quand on regarde de près, le malheur arrive, dit Nikita en s'essuyant le nez avec le revers de sa manche.

Derrière lui, le bonnet à la main, se tenait le sergent-chef Néliépoff, en capote grise boutonnée jusqu'au cou.

— Des papiers urgents de la direction de l'École, dit-il en claquant les talons.

— Pourquoi me les apportes-tu à moi? demanda Nicolas.

— Le chef du détachement est malade, retenu à Pétrograd.

— Et les autres officiers?

— Personne n'est venu. Il n'y a que vous et le lieutenant Artzébouchеff à la caserne.

— C'est gai, grommela Nicolas en décachetant le pli d'une main nerveuse.

Il s'agissait d'instructions secrètes, signées du colonel commandant l'École, à Oranienbaum. Le colonel ordonnait d'interrompre immédiatement les classes et les exercices, de consigner les hommes à la caserne et de mettre en état les fusils et les mitrailleuses entreposés à l'armurerie. Les officiers devaient demeurer en permanence auprès de leurs pelotons et se tenir en contact, par téléphone, avec la direction de l'École.

— Tu dis bien, murmura Nicolas, en refermant le papier selon les plis, qu'aucun officier n'est venu?

— Aucun.

— Comment cela se fait-il?

— Ces messieurs sont peut-être immobilisés à Pétrograd, où il y a des troubles. Ne passe pas qui veut.

— Mais ceux qui logent à Oranienbaum?

— A Oranienbaum aussi, il y a des troubles. Hier, les soldats livraient leurs mitrailleuses à des ouvriers. Les officiers sont intervenus. On tire des coups de feu dans les rues. C'est un véritable scandale, sauf votre respect.

Ayant congédié le sergent-chef et Nikita, Nicolas se leva d'un bond et plongea sa figure dans une cuvette d'eau glacée. La lettre de l'École et les paroles de Néliépoff avaient achevé de le réveiller. Il réfléchissait froidement à la responsabilité nouvelle qui, du jour au lendemain, lui tombait sur les épaules. C'était par crainte de se compromettre que ses collègues n'avaient pas rejoint leur poste, ce matin. Tous, plus tard, ils prétexteraient des maladies diplomatiques, des deuils de famille ou des difficultés de transport. Mais lui, que pouvait-il dire ou faire pour se soustraire aux ordres de ses chefs?

— Les salauds! Les faux-frères! grommelait-il en s'habillant.

Comme il bouclait son baudrier, le lieutenant Artzéboucheff entra dans sa chambre. Nicolas lui tendit le message de la direction, sans ajouter un mot. Artzéboucheff lut le papier avec attention, en tortillant sa longue moustache noire. Sur son visage basané s'installait une expression triste et consentante.

— C'était à prévoir, dit-il enfin. Vous n'ignorez pas que nous sommes les deux seuls officiers du détachement. Nos camarades ont préféré se tenir à l'écart de l'affaire. Ce sont des malins. La nuit dernière, le général Khabalof a demandé, paraît-il, un renfort de mitrailleurs. Qui sait si demain, ou après-demain, on ne nous ordonnera pas de partir?

— Pour Pétrograd?

— Pas pour le front, bien sûr.

Nicolas se sentit pâlir et quelque chose de froid se coucha sur son cœur.

— Ils nous demanderont donc de... de tirer contre le peuple? balbutia-t-il.

— Certainement.

— Mais c'est impossible!

— Pourquoi? dit Artzéboucheff avec un soupir. D'autres l'ont fait avant nous. L'armée est tenue d'obéir aux chefs quels que soient les ordres. Comment refuser?...

— Donc... vous... vous iriez? reprit Nicolas d'une voix haletante.

— La mort dans l'âme...

— Vous accepteriez de diriger le tir contre des ouvriers, des femmes, des gosses sans défense?

— La discipline militaire...

— Il ne s'agit plus de discipline militaire, s'écria Nicolas, mais d'humanité, d'honnêteté, de conscience...

Artzéboucheff se versa du thé et l'avala en fermant les paupières. Il maintenait la cuillère avec le doigt contre le bord de la tasse.

— Écoutez, Arapoff, dit-il enfin, je crois qu'il faut envisager ce problème d'un point de vue pratique. Nous sommes des officiers. Nous avons prêté serment au tsar. Or, une fraction du peuple est en révolte ouverte contre le régime.

La fusillade de Pétrograd devient d'heure en heure plus terrible. Des agitateurs, probablement à la solde de l'étranger, encouragent les mutins. Notre devoir est d'aider au rétablissement de l'ordre. Il ne s'agit pas de tuer des innocents, mais de lutter contre des hommes qui troublent la sécurité nationale. Nous n'aurons pas en face de nous de pauvres bougres désarmés, affamés et candides, mais les soldats de la révolution, en civil.

— Nous aurons en face de nous des Russes, dit Nicolas. Cela suffit pour que je renonce à leur tirer dessus.

— Savez-vous de quel nom on traite un officier qui refuse d'aller au combat? dit Artzéboucheff, sur un ton d'irritation contenue.

— Cela m'est égal.

La figure d'Artzéboucheff se crispa de dégoût.

— Vous êtes un déserteur, un déserteur! glapit-il soudain, en remuant les bras.

Nicolas reçut ces paroles en pleine figure, comme une gifle. Une lumière blanche, étincelante tremblait devant ses yeux. Il proféra dans un souffle :

— Je vous défends d'employer ce mot à mon égard. J'ai été blessé en première ligne. Je n'ai pas déserté devant l'ennemi.

— L'ennemi russe est plus à craindre que l'ennemi allemand, répliqua Artzéboucheff. Quoi qu'il en soit, je suis l'officier le plus haut en grade dans ce détachement. Si, contrairement aux instructions reçues, vous refusez de conduire les hommes à Pétrograd, je vous ferai mettre aux arrêts et j'avertirai la direction de l'École. Considérez-vous dès à présent non comme mon camarade, mais comme mon subordonné.

Son visage brun, aux moustaches grasses et noires comme des sangsues, aux yeux minces enfoncés sous d'épais paquets de sourcils, était agité d'une vibration à peine perceptible.

— Estimez-vous heureux, dit-il encore, que je ne téléphone pas dès à présent au colonel pour le renseigner sur votre état d'esprit.

— Faites-le, dit Nicolas. Qui vous en empêche?

— J'espère que vous reviendrez sur votre décision insensée.

Il avait posé sa main gantée sur la poignée de la porte.

— Bien entendu, dit-il, devant les hommes, et jusqu'à nouvel ordre, je vous traiterai comme si cette discussion n'avait pas eu lieu.

— Je vous remercie.

— Ne me remerciez pas, dit Artzéboucheff. Ce n'est pas pour vous que je le ferai. Mais pour eux. Je ne veux pas qu'ils aient à rougir inutilement de leur instructeur.

Et il sortit de la pièce en faisant sonner ses éperons.

Nicolas s'assit sur une chaise, posa sa tête dans ses mains et réfléchit aux paroles de son camarade. Il lui semblait qu'à la suite de ce dialogue les chances de la révolution avaient baissé d'un seul coup. Sans doute, la majorité des officiers partageait-elle les opinions d'Artzéboucheff. Liés par leur serment de fidélité au tsar, ces hommes-là ne faibliraient pas au moment de mitrailler la foule. Et les soldats, pour la plupart, obéiraient à leurs consignes par crainte de mesures disciplinaires en cas d'insubordination. Les forces en présence étaient trop inégales. Les ouvriers seraient écrasés sans merci. Cependant, même si l'insurrection devait échouer dans le sang, même si la sagesse consistait à se rallier aux vues d'Artzéboucheff, Nicolas ne pouvait pas se résoudre à marcher contre le peuple. Une sorte de protestation physique s'affirmait en lui à la pensée de cette ignominie. Il préférait trahir l'Empereur que trahir la nation. La perspective même du châtiment, de la dégradation, de la prison, n'entamait pas cette merveilleuse évidence. Depuis qu'il avait pris cette résolution, une gaieté fébrile s'était emparée de son cœur. Soulagé de mille scrupules, il se sentait en paix avec lui-même, heureux et lucide comme si le monde entier eût approuvé tacitement sa conduite. Il souriait à sa chambre en désordre, au soleil jaune sur les vitres dentelées de givre, à l'odeur du thé chaud et des bottes cirées.

Lorsqu'il sortit, le froid vif, la blancheur pure des neiges, les couleurs mordorées du ciel achevèrent mystérieusement de le rasséréner. Au détachement, l'homme de garde

se précipita devant lui, poussa la porte de la première chambre et cria : « Fixe! »

Au centre de la pièce ronflait un petit poêle de fonte aux flancs rouges. Une odeur de peau malpropre, de graisse d'arme et de tabac mijotait dans cette chaleur douce. Assis sur leurs lits, la vareuse déboutonnée, les pieds nus, quelques hommes astiquaient les culasses de leurs fusils démontés. En apercevant Nicolas, ils se levèrent paresseusement.

— Repos, dit Nicolas. Que faites-vous?

— Le lieutenant Artzéboucheff nous a ordonné de nettoyer nos fusils. Alors, on les nettoie. Mais le sergent-major a distribué si peu d'huile qu'on ne peut rien faire de propre.

— Je lui dirai. Continuez. Après, vous descendrez dans les salles de classe pour nettoyer les mitrailleuses.

Ayant inspecté les chambrées, une à une, Nicolas se rendit au bureau de la chancellerie.

Debout devant la fenêtre, le sergent-chef Néliépoff se curait les ongles avec une épingle. Assis à une table, près du poêle, le secrétaire écrivait dans un gros registre relié en toile noire. Sa plume grinçait. Il tirait la langue. Le lieutenant Artzéboucheff était au téléphone. L'écouteur collé à l'oreille, le front plissé, il répétait :

— Mais non, je ne coupe pas... je reste en ligne... oui... dépêchez-vous...

Comme Nicolas s'approchait de lui, il le toisa d'un regard glacial et murmura :

— Ah! vous voilà... Je suis en communication avec la Direction de l'École.

Nicolas frémit de crainte : Artzéboucheff n'avait-il pas appelé Oranienbaum pour le dénoncer, séance tenante, contrairement à sa promesse? Le dos faible, il s'apppuya au mur, ferma les yeux, attendit. Subitement, le lieutenant s'écria :

— Oui... J'écoute... Ici l'adjoint du commandant... Le commandant est souffrant, retenu à Pétrograd... Oui... Tout à fait déplorable, mon capitaine... Je prends le message... Dictez... « Le colonel commandant l'École ordonne

qu'immédiatement... parés pour le combat... tenue de campagne... mitrailleuses en état... approvisionnement complet en cartouches... Attendre sans s'abstenter un appel d'urgence... » Parfait... Je relis...

Nicolas poussa un soupir de soulagement. Rien n'était perdu. Ce n'était pas encore l'ordre d'embarquement, mais un appel préliminaire d'alerte. Quelques heures s'écouleraient avant qu'on n'enjoignît au détachement de se mettre en marche. Comment employer ce sursis?

Artzéboucheff avait raccroché le récepteur et demeurait immobile, pensif. Puis il tendit un papier au sergent-chef et dit d'une voix brève :

— Faites exécuter ces instructions : Vous avez entendu? Tenue de campagne. Équipement complet. Toutes les munitions et toutes les mitrailleuses. Que les hommes soient prêts à partir au premier appel. Allez.

Néliépoff prit le papier d'une main tremblante. Son visage était décomposé par la peur.

— Alors, comme ça, Votre Noblesse, on nous enverra, nous aussi, dans la rue, contre le peuple?

— Eh bien? Vous n'êtes pas en sucre! Un ordre est un ordre. Ne perdez pas de temps.

Néliépoff salua et sortit en courant sur ses bottes pesantes.

— Je vais me mettre en tenue de campagne et je reviens, dit Artzéboucheff. Vous venez, Arapoff?

— Non... Enfin... je veux d'abord... oui... écrire une lettre...

— Je vous conseille de vous dépêcher. On peut rappeler d'une seconde à l'autre. Il faut que vous soyez prêt.

Il appuya sur ces derniers mots et les accompagna d'un regard significatif.

— Je serai prêt, dit Nicolas avec un sourire.

— Bravo, dit Artzéboucheff, je vois que vous avez compris. Vous ne regretterez pas...

Resté seul avec le scribe, Nicolas marcha de long en large dans la chambre, les mains derrière le dos, la tête penchée.

— Va me chercher à l'armurerie l'état des mitrailleuses hors d'usage, dit-il enfin. C'est urgent. Je t'attends ici.

Le secrétaire se leva et se gratta la tête :

— J'avais une liste à finir pour la paye...

— Elle attendra. File. Il n'y a pas une minute à perdre.

Lorsque l'homme fut parti, Nicolas s'approcha du téléphone, tira un canif de sa poche et trancha les deux fils fins et tordus. Ensuite, précautionneusement, il glissa les brins entre l'appareil et le mur, près de l'isolateur. Le travail avait été proprement exécuté. On ne remarquait rien d'anormal, à première vue. Le cœur de Nicolas battait violemment dans sa poitrine. La peur et le dégoût lui tapissaient la bouche d'une saveur pourrie. Le scribe revint, tenant entre deux doigts, avec respect, un état calligraphié en double exemplaire. Nicolas prit le papier, le parcourut d'un air compétent, et le rendit au soldat en disant :

— C'est tout ce que je voulais savoir. Je vais me préparer. Si l'École téléphone de nouveau, préviens-moi en même temps que le lieutenant Artzéboucheff.

***

Jusqu'au soir, les hommes demeurèrent consignés dans leurs chambres, en tenue de campagne, avec leurs armes et leurs sacs. Artzéboucheff ne quittait plus le bureau de la chancellerie, dans l'expectative d'un nouveau message. Nicolas, désœuvré, flânait dans les couloirs de la caserne. D'une seconde à l'autre, il s'attendait à ce qu'on découvrît sa supercherie. Il suffisait qu'Artzéboucheff tentât d'appeler l'École pour remarquer que l'appareil ne fonctionnait plus et que les fils en avaient été sectionnés. Aussitôt, ses soupçons tomberaient sur Nicolas Il le ferait arrêter. et téléphonerait d'un restaurant ou d'une maison particulière pour signaler son cas à la direction. La manœuvre de Nicolas n'aurait donc servi qu'à retarder de quelques heures l'envoi à Pétrograd des élèves mitrailleurs destinés à massacrer la foule. Mais, dans les conjonctures présentes, gagner du temps, si peu que ce fût, c'était sauver des vies humaines, désorganiser les plans de l'adversaire et travailler pour le salut de la révolution. En passant devant les portes des chambres, Nicolas entendait des bribes de

conversations, des tintements de gamelles, des chocs de crosse, des crissements de baguettes. Quelqu'un chantait :

> « *Il n'y a rien de pis que vivre au monde*
> *En servant comme mitrailleur !* »

— Ta gueule, Féraponte, on ne chante pas un jour pareil !

— Tu crois vraiment qu'ils nous enverront là-bas?

— C'est pas pour des prunes qu'on nous a fait nettoyer les fusils et les mitrailleuses.

— Les ouvriers ont de la chance. Ils peuvent se mettre en grève. Mais nous ! Essaye voir de refuser ! Ah ! Saleté de vie !

— On peut toujours faire semblant de tirer. Viser ailleurs !

— Où que tu vises, avec une mitrailleuse tu descends quelqu'un. Bon, je te dis, c'est la mort du peuple. Dieu crache sur la Russie du haut de ses nuages. Accepte donc le crachat, essuie-le avec la manche et dis merci en saluant bien bas.

Nicolas appuya son front à la fenêtre du couloir. Le soir tombait, orange et gris, barbouillé de brume. A six heures, le soldat de garde apparut au bout du corridor. En le voyant s'avancer vers lui, Nicolas pensa immédiatement qu'il était envoyé par Artzéboucheff. Ses mains devinrent moites et ses joues flambèrent. Le moment de l'explication était venu.

— Eh bien? dit-il d'une voix faible.

— Il y a un homme qui vous demande devant la caserne.

— Quel homme?

— Je ne sais pas. Un petit avec de grandes oreilles.

Immédiatement, Nicolas pensa à Zagouliaïeff et se jeta comme un fou dans l'escalier aux vieilles marches de bois sonore. C'était Zagouliaïeff en effet qui se tenait devant le poste de garde et bavardait avec le factionnaire. Nicolas le fit entrer dans la cour et ils s'assirent sur un banc de pierre près du magasin de l'armurier. Après avoir ins-

pecté les environs d'un regard circulaire, Nicolas s'écria soudain :

— Je n'en peux plus d'être sans nouvelles! Que se passe-t-il là-bas? Raconte.

Zagouliaïeff éclata de rire et ses yeux se huilèrent d'un regard malicieux :

— Ne t'emballe pas, vieux frère. Les affaires sont bonnes. Nos ouvriers se battent comme des lions. Nous avons pillé les dépôts d'armes, réquisitionné des voitures.

— Mais l'armée?

— La nôtre augmente d'heure en heure et la leur diminue à vue d'œil.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que les soldats refusent de se battre contre le peuple et passent en masse de notre côté.

— Quels soldats?

— Eh bien, ceux du régiment de la garde Volinsky, par exemple, déclara Zagouliaïeff avec un air de fausse modestie. Ca ne te dit rien?

— Ce n'est pas possible! balbutia Nicolas.

— Ils ont refusé d'obéir, tué deux officiers, mis à sac l'Arsenal et les voici dans nos rangs sous le drapeau rouge. Pour ne pas être en reste, les régiments de la garde Préobrajensky et Litovsky ont suivi leur exemple cette après-midi. Ajoute à cela le régiment de Moscou, qui, au lieu de tirer sur la foule, fraternise avec elle et l'aide à libérer les détenus politiques de la prison de Vyborg. Ah! un détail : j'allais oublier de te dire que la forteresse Pierre et Paul est entre nos mains.

Abasourdi, tremblant de joie, la figure molle, Nicolas ne savait que répéter :

— Incroyable! Incroyable!

Soudain, il se ressaisit et demanda :

— Mais les officiers? Tu ne vas pas me dire que les officiers, eux aussi...?

— Non, dit Zagouliaïeff, pour l'instant, ils se cachent ou se font tuer à leur poste. Mais ils finiront par comprendre. Les policiers eux-mêmes comprendront. Sais-tu qu'un télé-

gramme du tsar est arrivé hier, à minuit, ordonnant la dissolution de la Douma?

— La Douma est dissoute?

— Penses-tu, les députés eux-mêmes n'obéissent plus au tsar. Ils continuent à siéger comme si de rien n'était. La palais de Tauride est devenu le centre de ralliement de tous les révolutionnaires. Et le respectable président Rodzianko a envoyé une dépêche à l'empereur pour l'inviter à abdiquer d'urgence.

— L'empereur n'acceptera jamais. Il expédiera des troupes prélevées sur le front pour nettoyer la ville.

— Les troupes du front ne sont pas plus sûres que celles de la capitale, dit Zagouliaïeff. Avez-vous reçu l'ordre de partir pour Pétrograd?

— Non. Seulement un avis de nous tenir prêts.

— Parfait. Quel est l'état d'esprit des hommes?

— Il leur répugne de combattre leurs frères.

— Qu'as-tu fait?

— J'ai coupé les fils du téléphone.

— Je ne t'aurais pas cru si astucieux, dit Zagouliaïeff. Mes compliments. Nous allons emmener tout ce monde, avec armes et bagages.

— Pas si vite, dit Nicolas. Je ne suis pas sûr qu'ils m'obéiront. Le lieutenant Artzébouchett s'opposera au départ.

— Nous le ferons coffrer, ton Artzébouchett. Je suis déjà passé dans pas mal de casernes. A Oranienbaum, à Péterhof, les troupes se mutinent aussi. Il y a des escarmouches entre les unités fidèles au régime et celles qui se rangent de notre côté. Tout le pays remue. Le volant est lancé. La machine tourne. On ne peut plus attendre. Laisse-moi parler à tes hommes.

Nicolas hésitait encore. Quel que fût son désir de provoquer la révolte des soldats contre les ordres d'Artzébouchett, il craignait de tout compromettre en brusquant les événements. Il se trouvait engagé dans une entreprise nouvelle et passionnante, où l'autorité des chefs était remplacée par la bonne volonté des hommes. Dans cette vacance remarquable de la légalité, l'exécution d'une consigne ne

dépendait plus du grade hiérarchique de celui qui l'avait donnée, mais de l'humeur de ceux qui la recevaient. Subitement, il ne fallait plus compter avec un nombre de poitrines, de fusils et de mitrailleuses, mais avec la compréhension, la fatigue, la peur ou l'enthousiasme de chacun. C'était cela, en somme, la révolution : la substitution d'une conscience à un uniforme, la reconnaissance de la dignité humaine dans le dernier des tâcherons. Certes, les victoires étaient plus belles du seul fait qu'elles étaient remportées non par un troupeau anonyme et obtus, mais par des gens qui avaient reconnu l'utilité de l'effort qu'on exigeait d'eux. Mais l'absence de discipline rendait difficile l'élaboration du moindre projet. « Nous croiront-ils? Ne préféreront-ils pas rester au chaud dans leur caserne ou attendre des instructions venues de leurs vrais supérieurs? Sont-ils mûrs pour la liberté de penser et d'agir? » Ces questions tourmentaient Nicolas tandis qu'il traversait la cour en compagnie de Zagouliaïeff. La nuit était venue entre temps, bleue, vaste et froide. Les fenêtres de la caserne s'étaient allumées, et leur reflet jaune et rectangulaire se découpait nettement sur la neige.

— Écoute, dit Nicolas, tout compte fait, je ne suis pas tranquille.

— On ne te demande pas d'être tranquille, dit Zagouliaïeff. Rassemble tous les hommes dans un local approprié et...

— C'est impossible. Il faudrait prendre un peloton après l'autre.

— T'occupe pas de ça. On verra sur place.

Quand Nicolas et Zagouliaïeff pénétrèrent dans la chambrée du premier peloton, tous les soldats se levèrent. Ils étaient en tenue de combat et leurs visages bien nourris exprimaient l'appréhension et la lassitude.

— Faites venir vos camarades des chambrées voisines, dit Nicolas d'une voix détimbrée. Ceux qui ne pourront pas entrer se masseront dans le couloir.

Il monta sur une table et tendit la main à Zagouliaïeff qui se hissa à ses côtés. Bientôt, la pièce fut pleine à craquer de soldats ahuris, murmurants, timides. Certains

se tenaient debout sur les lits, ou assis sur le bord des fenêtres. Dans le corridor se pressait la multitude de ceux qui n'avaient pu trouver de place à l'intérieur. Nicolas voyait, étalé en contre-bas, devant lui, ce terrain de figures rudes, aux cheveux ras, aux yeux incompréhensifs. Et son cœur défaillait d'angoisse. « Tous ces inconnus. Avec chacun sa petite idée, sa petite frousse, sa petite ambition personnelle, Quel langage aura raison de leur passivité? »

Brusquement, bombant la poitrine, il cria :

— Camarades, voici un homme qui arrive de Pétrograd avec des nouvelles sûres. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de savoir ce qui se passe là-bas.

A ces mots, les soldats se regardèrent avec stupéfaction et certains baissèrent la tête. C'était la première fois que Nicolas les traitait de : « camarades ». Ils se méfiaient. Ils ne savaient que répondre. Au bout d'un moment, des voix isolées sortirent de la foule :

— Oui.. Oui... Il n'a qu'à parler... On est là à attendre... On a le droit d'être renseignés, tout de même...

— Parfaitement, vous en avez le droit, camarades, hurla Zagouliaïeff, car le sort du pays est entre vos mains. Depuis trois jours, le gouvernement du tsar, avec l'aide de la gendarmerie et de la police, massacre sans pitié vos frères ouvriers parce qu'ils ne veulent pas mourir de faim et continuer à fabriquer des armes pour une guerre inutile et maudite. Aurez-vous la cruauté, l'inconscience, la lâcheté d'obéir aux ordres de quelques officiers tarés et d'ouvrir le feu sur le peuple, ou imiterez-vous les vaillants régiments Palovsky, Volhynsky, Pérobrajensky, Litovsky et autres qui sont déjà passés du côté de l'insurrection? C'est pour vous poser cette question que je suis venu jusqu'à vous.

— Les régiments de la garde ont refusé de tirer? demanda quelqu'un.

— Oui, camarades, dans un magnifique élan, rompant avec la discipline, emprisonnant ou chassant leurs officiers, ils ont refusé d'être les artisans d'un crime abominable et

ont préféré l'honneur de l'homme libre à l'obéissance de l'esclave. Dans les premières heures de la matinée...

Tandis que Zagouliaïeff parlait, Nicolas observait avec anxiété les visages de l'auditoire. Une attention collective durcissait les regards, plissait les fronts, comme chez un groupes d'élèves studieux. Lorsque l'orateur annonçait une nouvelle étonnante, ou employait un mot compliqué, une vague ondulation parcourait tous ces corps en capotes grises et les figures se balançaient un peu comme de grosses fleurs. De toute évidence, les hommes étaient subjugués par l'éloquence du tribun. Ils comprenaient son langage et approuvaient son indignation. Mais accepteraient-ils de le suivre?

— C'est très joli, s'exclama quelqu'un, mais si les émeutiers sont vaincus, toi, tu fileras, comme une anguille, et nous autres on passera devant le conseil de guerre.

— Il a raison, c'est risqué, grommela un petit soldat qui mâchait des graines de tournesol avec une expression bovine.

— Pourquoi risqué? demanda un autre. Si la garde est du côté des révolutionnaires, il n'y a rien à craindre.

— Es-tu sûr qu'on te dise la vérité?

— Comment savoir?

— Peut-être que tout ça c'est des mensonges. Peut-être que les ouvriers se battent seuls. Et ils ont besoin de nos mitrailleuses. Je n'ai rien contre les ouvriers, mais..

Tout à coup, un remue-ménage violent se produisit du côté de la porte et le lieutenant Artzéboucheff pénétra dans la pièce en bousculant quelques hommes ahuris. Son visage était livide et lourd, comme celui d'un blessé. Sa mâchoire inférieure tremblait. Il y avait dans son regard une lueur de haine froide.

— Fixe! hurla-t-il.

Et instinctivement les mitrailleurs se mirent au garde-à-vous.

— Que signifie ce rassemblement? reprit Artzéboucheff d'une voix rauque. Que fait ce civil dans la chambrée? Qu'y faites-vous vous-même, grimpé sur une table et présidant le meeting, aspirant Arapoff? Je viens de dé-

couvrir que les fils du téléphone avaient été coupés. Le coupable m'est connu. Son châtiment sera exemplaire. D'ailleurs, cette manœuvre indigne n'aura servi à rien. Une estafette vient de m'apporter les ordres de l'École. Nous devons partir sur-le-champ. Que tous s'habillent et descendent dans la cour. Aspirant Arapoff, vous êtes arrêté. Quant au civil, conduisez-le immédiatement au poste de garde...

Personne ne bougeait. Zagouliaïeff, les bras croisés sur la poitrine, considérait le lieutenant avec ironie. Une stupeur majestueuse engourdissait Nicolas. Il sentait confusément que les quelques secondes à venir décideraient de son destin. Il jouissait de ce délai avec gravité, avec extase.

— Avez-vous entendu? rugit le lieutenant Artzéboucheff en tapant du pied.

Un silence hostile lui répondit : « Nous avons gagné la partie », pensa Nicolas. Une joie désordonnée sonnait dans son corps. Il avait chaud. Il transpirait d'impatience. Il dit d'une voix calme :

— Camarades, le lieutenant Artzéboucheff prétend vous envoyer contre le peuple. Il croit que vous êtes encore des soldats de l'ancien régime, c'est-à-dire des chiens bien dressés. Mais vous avez un cœur, une âme, Vous êtes des révolutionnaires conscients. Vous n'accepterez pas d'assassiner vos frères, sous prétexte que leurs idées déplaisent au gouvernement impérial. Saisissez-vous de cet officier qui vous méprise et restons entre nous...

— Sergent, aboya Artzéboucheff.

— Il n'y a plus de sergents, plus d'aspirants, plus de lieutenants, dit Nicolas. Il n'y a que des camarades.

Artzéboucheff avait fait un bond en arrière et tirait son revolver de l'étui :

— Traître! Parjure!

Son visage était labouré de hargne. Ses yeux lui sortaient de la tête. Il brandit son arme, mais un colosse au nez plat lui assena un coup de poing sur la nuque et la balle, déviée, alla se loger dans le plafond. Deux soldats maintenaient Artzéboucheff en lui tordant les bras derrière le dos.

— Où qu'on le met?

— Quel vampire!

— Il mériterait qu'on lui casse les reins!

— Arrache-lui les épaulettes, la peau partira avec!

La bave aux lèvres, Artzéboucheff se débattait et râlait sur un ton plaintif :

— Salauds! Canailles! Ça, un aspirant? Un officier? Douze balles dans la peau!

— Enfermez-le au poste de garde, dit Nicolas.

***

Tard dans la nuit, d'autres détachements de soldats en révolte, venant d'Oranienbaum, arrivèrent à la caserne. La cour était pleine de monde. Sous la lueur calme et bleue de la lune, la multitude des hommes gris, en capotes et sacs de campagne, grouillait sur place comme un panier d'écrevisses vivantes. Un remuement continu agitait cette masse de visages, de fusils, de baïonnettes et de toiles de tentes. Des coups de feu partaient tout seuls vers le ciel impassible, accompagnés de longs rires niais et de chansons obscènes. Des voix mâles braillaient :

— Alors, quoi? Qu'est-ce qu'on attend? Il les auront tous fusillés avant qu'on n'arrive?

— Attelez les chevaux! Où sont les voiturettes?

— C'est l'homme de garde qui a les clefs.

— Non, c'est le sergent-chef.

— Il se cache, la canaille!

Zagouliaïeff, sa mission accomplie, était parti pour Peterhof. Nicolas, aidé d'un sergent-major, balbutiant, obséquieux, affolé, surveillait l'embarquement des mitrailleuses sur les traîneaux. Des soldats tiraient hors des écuries les petits chevaux poilus et piaffants, les conduisaient vers les timons et vérifiaient les attelages.

— Excuse de t'éveiller en pleine nuit, petite sœur! Mais c'est la révolution!

Des bruits de bottes se répercutaient dans les escaliers sonores. Toutes les fenêtres de la caserne étaient allumées.

— Il faudrait dresser un état des mitrailleuses sorties,

bredouillait le sergent-major. C'est du matériel qui nous a été prêté par l'École. Autrement, ce ne sera pas régulier.

Un petit rouquin à la casquette tordue, à la lippe de voyou s'approcha de Nicolas et cria soudain :

— Hé! les gars! Il y a là un aspirant, un buveur de sang, une sangsue capitaliste!

— Tais-toi, vieille bûche, répondit un homme du détachement. C'est notre instructeur. Il est pour le peuple. Il a coupé les fils du téléphone.

— Qu'il s'accroche donc un ruban rouge à l'épaulette s'il ne veut pas qu'on l'assomme.

— Oui, oui, un ruban rouge.

Nicolas prit un chiffon rouge que lui tendait le soldat et le fixa rapidement à son uniforme.

— Suis-je des vôtres, maintenant?

Le sergent-major courait avec son calepin d'un traîneau à l'autre et répétait :

— Ne bousculez pas trop la Colt... Attention à la Hotchkiss on vient de la réparer... Quel malheur!... Quand le colonel apprendra...

— N'oubliez pas les bandes, glapit Nicolas. Il faut en fourrer le plus possible dans les sacs.

A coups de crosses, les soldats brisaient les caisses de munitions, plongeaient leurs mains dans le fouillis des cartouches luisantes. On eût dit une troupe de brigands pillant un trésor légendaire. Les bandes de mitrailleuses se croisaient sur leurs poitrines et sur leurs dos. Bardés de cuivre, alourdis de plomb, ils riaient d'un air farouche en se dandinant dans la neige.

— En route! En route! Sur Piter (1) : Mort à la police! Hourrah!

— Et on a un officier avec nous!

— Amenez-lui un cheval!

— Ils en feront une gueule, les pharaons (2), lorsqu'ils verront qu'un aspirant à cheval nous commande!

— Pourquoi lui faut-il un cheval, à votre aspirant?

(1) Nom populaire de Pétrograd.
(2) On appelait ainsi les agents de police.

C'est un homme comme nous, les gars. Si nous marchons à pied, il doit marcher à pied. La règle révolutionnaire...

— A cheval, il verra plus loin. Il pourra dire où nous allons, ce qui se passe par-devant, tu comprends, tête de lard?

— Un cheval! Un cheval!

Deux hommes amenèrent un cheval par la bride et Nicolas se mit en selle, maladroitement.

— Merci, camarades, cria-t-il. Je serai digne de votre confiance.

— Hourrah!

De nouveau, des coups de feu partirent en claquant vers le ciel. Des vitres brisées tintèrent. Les chevaux hennirent de peur.

— Il faudrait au moins éteindre l'électricité avant de partir, disait le sergent-major.

Avec la lenteur d'une coulée de lave, la foule des soldats sortait de la cour et débordait sur la chaussée. D'autres détachements, venus d'Oranienbaum, encombraient la route. Ce fut avec peine que les hommes de Nicolas purent s'insérer dans cette masse compacte, qui roulait en tumulte vers Pétrograd.

Nicolas chevauchait au centre de la cohue. Pressé de toutes parts, il dominait un flot continu de dos, de visages, de bonnets de fourrures et de baïonnettes. A perte de vue, sous la clarté diffuse de la lune, miroitait et se tordait cet énorme serpent aux écailles serrées. Les pas craquaient sur les routes gelées, les fusils cliquetaient, les traîneaux grinçaient, des rires et des cris s'élevaient du cortège. Et tous ces bruits divers se fondaient, à la longue, en une sorte de sifflement grave et haletant, qui semblait venir de la neige et des arbres. Parfois, les feux des cigarettes éclairaient des bribes de figures humaines. Çà et là, de ce fleuve confus surgissaient un bout de nez, un œil, une moustache qui, aussitôt, retournaient au néant. On eût dit des bulles lumineuses crevant à la surface sombre de l'eau. Dans l'exaltation de sa propre victoire, Nicolas se demandait par moment s'il était bien éveillé, si ce déroulement fantasmagorique n'était pas l'indice d'un songe.

Était-ce lui qui dérivait comme un bouchon porté par le courant d'une armée en révolte? Ces êtres rudes qui l'entouraient étaient-ils charnus, palpables, permanents, ou s'évanouiraient-ils comme un mirage aux premiers rayons du soleil? Sous ce ciel pur et froid, la marche vers la capitale prenait une valeur mystique. On pensait à un peuple frappé d'illumination et qui se met en route nuitamment vers le lieu de la bonne nouvelle. En vérité, nulle étoile ne guidait ces pèlerins nombreux, mais la lueur vague des incendies. Ce n'était pas un enfant divin qu'ils trouveraient au terme de leur course, mais le sang, la violence, la peur. Et, cependant, leur foi, leur élan étaient les mêmes que s'ils se fussent avancés vers une calme révélation. Un chant cahoteux monte vers la lune :

On nous a fourrés dans un wagon
Pour nous expédier à Oranienbaum.
Nous étudions la mitrailleuse.
Même d'ici nous effrayons l'ennemi...

Ivre de joie, Nicolas chantait avec ses hommes. De hauts sapins aux barbes blanches se détachaient, immobiles et pensifs, sur l'écran bleu de la nuit. Le vent se leva. Une fine poussière neigeuse voltigeait dans l'air. En tête de la colonne flottait un drapeau en loques, d'un rouge noirâtre, comme le sang caillé.

***

A Peterhof, dans le parc aux statues frileuses, d'autres soldats se joignirent au mouvement.

— Suivez-nous! Suivez-nous!

— De quelle unité?

— Troisième régiment de réserve.

— Il y a des junkers et des officiers embusqués dans les jardins.

Dans le quartier du Nouveau Peterhof retentissaient encore les aboiements des mitrailleuses hystériques. De petites villas bourgeoises, argentées par la lune, se recroquevillaient dans l'angoisse. Des bâtiments officiels, empesés

de neige, digéraient leurs provisions de paperasse et de poussière. Les guérites étaient veuves de sentinelles. Dans la cour d'une caserne, parmi le tremblotement fantastique des lampions et des phares, quelques larves humaines chargeaient des caisses sur les chariots aux roues hautes. Des chevaux aux têtes faraudes piaffaient, tiraient sur leurs traits. Les canons sortaient, en cahotant, brillaient d'une longue larme bleue à la lueur de la lune. Leurs gueules noires s'orientaient dans le vide, demandaient à parler soudain. Derrière eux, brimbalaient des caissons bourrés d'obus, s'agitaient des ballets de canonniers rigolards, aux faces taillées dans l'étoupe. Tout cela, canons, caissons, chevaux et hommes, se joignait à la procession, comme un affluent se jette dans une large rivière.

Dans les parcs aristocratiques, aux bosquets de givre fins, la foule noire dévalait avec un grondement de cuir et d'acier. On glissait sur la glace mince des étangs, on trébuchait contre des racines, on piétinait sur la neige ossifiée et sonore des chemins.

— Avec nous! Avec nous!

— Le premier régiment de mitrailleurs est sorti des casernes pour nous rejoindre!

— Hourrah!

Nicolas, transi de froid, rompu de fatigue, se laissait entraîner par cet enthousiasme primaire. Il n'avait plus la force de réfléchir, de comprendre, de discuter avec lui-même. Il ne savait pas depuis combien de temps il avait quitté Martychkino et s'il arriverait un jour à Pétrograd. Mais il sentait avec certitude qu'il vivait présentement les heures les plus exaltantes et les plus utiles de son existence.

— Deuxième mitrailleurs!

— Strélna s'est soulevé!

— Cela fait huit mille hommes!

— Avez-vous vu les canons?

— Sur Piter! Sur Piter! A bas la guerre!

Le dôme de Saint-Isaac était comme une bulle de savon dans le ciel obscur. Nicolas s'enfonçait à travers un pays de dentelles blanches et d'aigrettes de sel; il nageait dans l'irréel et l'imputrescible; il donnait sa vie à un mirage

nocturne, noir et blanc, où les hommes eux-mêmes avaient l'air d'une forêt en marche.

— Avec nous, camarades!

— En avant!

— Qu'est-ce que t'es? Bolchevik?

— Non.

— Menchevik, alors?

— Non plus. J'en ai marre!

— C'est pas un parti, ça!

— Non. C'est toute la Russie.

— Avec nous! En avant!

Comme on approchait de Ligovo, les lueurs d'un incendie léchèrent la base du ciel, du côté de la capitale.

— C'est Piter qui flambe! On a dû allumer des feux de joie à l'Amirauté, ou à l'Arsenal.

— Vite, les gars. Dans deux heures on sera rendus!

— J'ai plus de pieds!

— Marche sur les mains!

Venus d'on ne savait où, le bourdonnement limpide d'une balalaïka ranima le courage des hommes. Des voix chantèrent :

« *Notre mitrailleuse fait un fameux chambard,*
« *Que le bras en tremble pendant des heures.*
« *Adieu, adieu, mon joli pays.*
« *Et mon village au bord de la rivière...* »

Les flammes baissèrent à l'horizon.

— Oh! c'est éteint. On a dû griller quelques pharaons et c'est tout.

Nicolas, épuisé, pencha la tête et somnola pendant quelques minutes, bercé par le pas de sa monture et la rumeur des voix. Lorsqu'il rouvrit les paupières, un spectacle nouveau s'offrit à son regard. Une phosphorescence diffuse envahissait l'espace du côté de l'Orient. Dans cette réverbération verdâtre, se dessinaient les abords dentelés de Pétrograd, les squelettes des chantiers avec leurs grues noires et minces comme des potences, les cheminées de l'usine Poutiloff serrées, telles les colonnes d'un temple

dont on eût arraché le fronton. Les risées de l'aube couraient dans le vide sombre du ciel, éveillaient de petits nuages aux nageoires mordorées. Des bancs d'écailles palpitantes dérivaient vers les abîmes plus opaques de l'Ouest. Les lacs de la nuit se libéraient de toutes les présences suspectes Une hésitation frissonnante, un vacillement de nuances ennemies préludaient à la naissance royale du jour. L'air entier vibrait dans un crescendo de flûtes et de trompettes aigres. Subitement, touché par la flèche incandescente d'un rayon, un toit grésilla, s'enflamma comme une torche. Un glacis d'or en fusion embrasa quelques façades, une cheminée. Le dôme d'une église étincela comme une cymbale sonore. Çà et là, des gaines d'ombre flasque glissaient sur les volumes de pierre et se ratatinaient mollement à leur base. Des massifs de granit, des fenêtres pures comme des roubles d'argent, des arbres en fer forgé, harnachés de gemmes, resplendirent dans une vapeur pourpre. C'était le début de tout, la création du monde, le chaud salut de la révolution. Tous les hommes sont frères! La vie commence! Comme une détonation de lumière, le soleil, longtemps contenu, bondit dans le ciel. Et un long cri de joie s'échappe de la foule :

— Le soleil! La ville! On arrive!

Dans cette lueur neuve et rouge, Nicolas, stupéfait, voyait marcher autour de lui un immense troupeau d'hommes aux visages sanglants, aux capotes couleur framboise, aux baïonnettes de rubis. La neige qu'ils foulaient était imbibée de reflets vineux. Leur haleine même était rose. Et devant eux, au loin, tirée du crépuscule, bloc par bloc, étage par étage, dure, givrée, géométrique, la cité impériale se vêtait de rayons écarlates pour les recevoir.

(A suivre.)

HENRI TROYAT.

CHRONIQUES

LECTURES

MÉMOIRES-JOURNAUX

L'histoire de la littérature française manquait d'une Physiologie du Journal intime, *conçue sur le patron de ces études auxquelles Honoré de Balzac et plusieurs de ses émules consacrèrent une part de leurs soins. Aussi devons-nous louer l'ingénieux et disert* Maurice Chapelan *d'en proposer une à notre attention. Sa préface à l'*Anthologie du Journal Intime *qu'il publie chez* Robert Laffont, *écrite dans un style apprêté, semble être le résultat d'une longue enquête. Elle ne néglige aucune des conclusions d'une minutieuse, et souvent gratuite, érudition. Mais elle ne se laisse jamais prendre au charme de ses pièges. Humaniste sans autre espoir que son absence d'espoir, Maurice Chapelan s'en dégage, aussitôt qu'ils commencent à se refermer sur son intelligence. Il ne demande à ses soigneuses recherches que des motifs d'intuition. Il veut s'introduire, grâce à elles, dans la familiarité d'un certain type d'écrivains, dont il analyse, sans indulgence, les caractères, pour en établir le tableau clinique, enrichissant ainsi notre science du comportement humain et la dangereuse esthétique de nos lettres modernes.*

Il remarque que la rédaction d'un journal intime est l'un des effets, presque nécessaires, du mal romantique. Malgré la réussite et le succès de Montaigne, malgré les nerveuses protestations de Werther, se peindre *restait jusqu'à la fin du* XVIII^e^ *siècle* un sot propos, *indigne d'un honnête homme et frappé de discrédit, à moins que cette peinture, retraçant les phases d'une conversion, ne fût, sur le modèle des confidences de saint Paul, ennobli par le rayonnement de la charité.*

Mais après 1780, *tout change. Les utopies politiques, le mythe de la bonne Nature, dont on a constaté l'inefficacité foncière, ne*

suffisent plus à distraire l'homme de lui-même. Rien ne le détourne plus de la convoitise qui l'entraîne à se contempler, et à se détester en s'adorant, quitte à détruire la fâcheuse idole qu'il dresse chaque jour devant lui. Il s'abandonne aux tristes fastes d'une continuelle liturgie sans complaisance pour son objet. Occupé de cet office impie, il se refuse toute possibilité de divertissement. Il renonce à atteindre, comme Rousseau, l'extase de la durée pure, et à en vivre. Il se contente de surveiller le morne écoulement de son être parmi les flots impurs de l'univers créé. Le perpétuel retour des mêmes habitudes lui ravit la certitude de parvenir à se libérer, à survivre. A force de contempler la lente déchéance de sa vie, il sécrète et se crée les constantes et variables formes d'un trépas, qui n'est même pas cette mort personnelle que Rilke souhaitait pour lui-même et pour ses proches. Rien de plus obscurément existentiel, malgré les sursauts de joie qui les secouent et, provisoirement, les dissipent, que les fatalités du journal intime.

C'est au fond, me semble-t-il, à la connaissance de la mort collective de leur vie qu'aboutit l'application quotidienne des Maine de Biran, des Benjamin Constant, des Stendhal, des Guérin, des Amiel. Parce qu'ils n'ont aucun souci du lecteur (p. 13), *ils s'interdisent tout refuge et particulièrement cette sorte de quiétude qui apaise l'écrivain, dès qu'il cultive un genre littéraire admis et classé. Renoncement intolérable, contre lequel se révolte leur instinct de conservation. Qu'on leur assigne un autre qu'eux-mêmes, un Témoin auquel ils puissent s'adresser sans trahir leur affreuse rigueur! Mais cette grâce ne leur est pas accordée : prisonniers de leur propre culte, ils célèbrent, tant que pour eux dure la terre, leur solitaire messe noire.*

Ils sont, d'ailleurs, prédestinés à cette ascèse démoniaque. Le témoin naturel de l'homme, c'est sa mère, sa mère, dont la chaude présence lui donne une sexualité normale et qui l'insère, avec douceur et fermeté, dans la compagnie des vivants, sa mère qui, même défunte, reste l'interlocuteur de ses anxieuses questions. Or, constate Maurice Chapelan, il est curieux d'observer que la plupart des auteurs de journaux intimes perdirent leur mère alors qu'ils étaient enfants (p. 23). *Mort physique, séparation brutale dans la plupart des cas. Mort morale, pire que la mort physique, qui voue un Baudelaire, un Jules Renard aux affres d'une incu-*

rable déréliction. Ils perdent ainsi leur double et leur médiatrice. Ils essaient de devenir leur propre prochain. Le néant les efface, ivres de leur impuissance, avant qu'ils aient pu mener à bien cette entreprise absurde.

Mais, vers la fin du XIX^e^ siècle, impudique époque, le journal intime commence à prendre place parmi les catégories littéraires reconnues et probantes. Cette situation nouvelle apporte un immense soulagement aux maniaques de la détresse introspective. Ils se relâchent un peu de leur intransigeance. Ils consentent, malgré qu'ils en aient et se dupant eux-mêmes, à dialoguer avec le public, quitte à ne lui réserver que la révélation différée de leurs erreurs. Ni Renard, ni Gide, ni Bloy, ni Du Bos, ni Fabre-Luce, ni Marcel ne jettent plus exclusivement pour eux-mêmes les notes et les appels de leur souffrante lucidité. Ils interpellent le passant anonyme qui secourrait leur détresse. Ils tâchent d'en faire un hôte inconnu. Ils se persuadent qu'ils ont accompli cette métamorphose. Ils se doutent qu'ils s'abusent : peu importe, car, par ce subterfuge, les voilà réconciliés : « Depuis cinquante ans, remarque Chapelan, cette vogue du journal n'a pas cessé de croître. Il ne meurt plus d'écrivain, petit ou grand, qu'on n'annonce aussitôt la publication du sien. L'usage aussi se répand de sa publication anthume, peu favorable, on s'en doute, à son authenticité. Enfin, la récente création d'un prix du journal intime a sanctionné, aux yeux de tous, sa qualité de genre littéraire. Attendons-nous donc qu'il en surgisse à foison, et surtout de faux (p. 19). »

Cette fausseté, *on la distinguait déjà dans les rhapsodies journalières de Marie Bashkirtseff, qui, avec Maine de Biran, Constant, Beyle, Vigny, Delacroix, les Guérin, Amiel, Élisabeth, Leseur, Marie Lenéru, partage les cruels honneurs de l'*Anthologie du Journal Intime. *Cette pauvre Moussia, j'ai relu avec méfiance son apologie morbide, que me gâtaient les mauvais souvenirs de* Dorian Gray *et du* Phalène *et de* La Noce Massacrée. *Mais voici que je me repens de mes préjugés. L'innocence de cette fleur vénéneuse, cultivée malgré elle dans la serre des trains de luxe, éclate, et le spirituel le plus malhabile en admirera la candeur : elle porte dans son calice la pierre blanche que le Seigneur accorde aux vainqueurs de la vie.*

Le Journal *de* François Mauriac, *qui paraît aux* Éditions de la Table Ronde, *est, lui aussi,* faux, *d'un certain sens, mais,*

par un paradoxe, c'est de sa fausseté *même qu'il tire son authenticité. Je m'explique : nulle catastrophe n'a ravi à François Mauriac sa mère. Au moment d'entrer dans son repos, elle lui a dit : « J'ai fait ce que j'ai pu pour vous; c'est maintenant l'affaire de Dieu* (p. 154) »; *de plus, il a joué un rôle, à la fois hésitant et dramatique, dans le* mistère *chrétien d'aujourd'hui; c'est dire qu'il ne manque pas d'interlocuteurs; mais la substance de tous ceux-là se fond dans une seule présence, instante et terrible : la Présence d'un Dieu, médiateur et juge; or à Dieu l'on ne peut parler que de soi; si bien que tout ce que François Mauriac écrit n'est toujours, peu ou prou, que le compte-rendu de l'incessante conversation qu'il poursuit avec son Seigneur; bref : une sorte de journal intime, revu et corrigé par le plus exigeant des Prochains.*

Rien de plus faux *qu'un tel journal, rédigé sous l'œil qui regardait Abel et Caïn. Rien de plus sincère aussi : d'une sincérité qui, à quelques moments particulièrement graciés, surpasse toute intelligence. Rien de moins égotiste : dans la communion de son* Journal, *sans renier ni sa vocation, ni son charisme particulier, François Mauriac ne peut s'empêcher d'accueillir la catholicité des hommes et des créatures, car le Troisième Terme, qui manque à Amiel pour communiquer, s'attache à lui et s'interpose sans cesse, comme un trait d'union, entre le monde et lui.*

De là provient que le journalisme, qui répugnait tant à Baudelaire et à Marie Lenéru, s'impose à François Mauriac comme le prolongement nécessaire d'un journal intime, qu'il ne peut éviter de tenir, s'il est curieux de dresser la liste de ses mérites et de ses démérites, en vue d'établir la comptabilité de son salut. (Je note que tous les publicistes chrétiens font quotidiennement la même expérience.) Aussi a t-il raison d'inscrire, en tête du choix d'essais hebdomadaires, qu'il intitule simplement Journal : *« Il ne faut pas chercher dans ce titre un jeu de mots. Sans doute s'agit-il ici d'un recueil d'articles; mais je conçois le journalisme comme une sorte de journal à demi intime; — comme une transposition, à l'usage du grand public, des émotions et des pensées quotidiennes suscitées en nous par l'*actualité (p. 7). »

Je remarque qu'il souligne ce dernier mot. C'est que le chrétien vit concurremment dans deux actualités, une actualité éternelle (celle de la révélation scripturaire), une actualité temporelle (celle des événements) : « Lorsque je veux savoir les dernières

nouvelles, s'écriait passionnément Léon Bloy, je lis saint Paul. » A chaque instant, dans la personne du chrétien, ces deux actualités se coupent et forment une croix où le Prince de ce monde le cloue, pantelant. Le Journal *de François Mauriac, comme celui de tout fidèle qui pense sa foi, est le témoignage d'un crucifié profane, qui atteste, en paroles sanglantes, la jonction, au cœur de sa chair, du temps et de l'éternité.*

Rien n'échappe à sa protestation positive. En dépit de la mauvaise humeur et des précautions pharisaïques des cagots, il n'y a pas, pour un chrétien, de sujet tabou. « Une peinture fidèle de l'homme, toute périlleuse qu'elle soit, a du moins le mérite de cette fidélité. C'est toujours par là que la Grâce se fraie une route pour s'emparer d'une œuvre même trouble, mais véridique et pour la faire servir à ses desseins (p. 389). »

Fidélité pudique au réel que l'on examine : seule règle de la critique chrétienne des idées et des mœurs. S'il est parfois arrivé au romancier et au poète François Mauriac de l'enfreindre, il maintient, ordinairement, son Journal *pur de toute équivoque. Témoin les admirables pages où il montre comment la passion nous donne une impression de fausse éternité, en vidant notre temps de son contenu facile, la note où il dénonce, en l'expliquant, l'avènement d'Eros dans notre littérature* (pp. 111 et suiv.), *et surtout la méditation qu'il consacre* (pp. 181 et suiv.) *au sujet le plus difficile et le plus banal : à l'empoisonnement d'une assemblée de mélomanes par les vénéfices de* Tristan.

Il cite à sa barre l'humanité entière. Non pas une masse indistincte, mais une suite de créatures séparées, convulsées, une théorie de victimes lamentables à leur destin offertes. *Pour les instruire, pour édifier ses lecteurs, il instruit leur procès. Les enfants perdues, comme V. N., la jeune parricide (qui s'est, depuis, réhabilitée), comme les voluptueuses intoxiquées de la danse ou de l'alcool, défilent pêle-mêle, sous ses yeux, avec des créatures fictives : Alceste ou Phèdre, avec, aussi, les ombres de Renan, de Guérin, de Racine. Il les interroge, non pour s'énorgueillir, mais pour s'humilier (malgré les grincements en lui du vieil homme) car il se sent responsable de leurs fautes, lui, pour qui la communion des saints est une expérience patente. Il ne prononce pas de sentence sur leurs crimes. Il réserve ce droit au Seigneur, car il sait qu'un chrétien ne doit juger le monde qu'en*

première instance. Il souhaite sans doute que Dieu, au dernier jour, calme sa fureur et cache sa main gauche. Peut-être même se surprend-il à prononcer cette conjuration de Lamartine sur le troupeau de déchus au nombre desquels il se range : « Ils ont péché : mais le ciel est un don. Ils ont souffert : c'est une autre innocence. Ils ont aimé : c'est le sceau du Pardon. »

Ce recours au jugement de Dieu et à sa suspension définitive est fort caractéristique de l'esprit de François Mauriac. Il est l'expression de la lutte que se livrent en lui molinisme et jansénisme, amour universel et grâce efficace. Des molinistes, il tient sa quasi-certitude d'un pardon, d'une délectation souveraine qui a déjà prévenu et effacé le péché avant qu'il soit commis. Des jansénistes, il a obtenu une entente exquise de la grâce et des signes.

A cela s'ajoute un sens de l'histoire qui me semble assez rare aujourd'hui. Il sait qu'il n'adore pas une fable et qu'il vit dans le temps de l'Église, inauguré par la descente du Saint-Esprit. De plus, il paraît attendre sérieusement le retour du Seigneur. Mais il se peut que son jansénisme lui interdise de percevoir exactement le grand mouvement eschatologique qui emporte l'Univers et ses Hôtes. On voudrait le persuader, lui qui couvre trop souvent la nature d'un masque démoniaque, qu'elle n'est pas mauvaise en elle-même, qu'elle a été entraînée, malgré elle, dans la chute de l'homme, ce qui fait, dit le Nouveau-Testament, pousser au Saint-Esprit, des gémissements inénarrables. Mais son agonie cessera : au moment où nous revêtirons un corps glorieux, cette gloire, nous rétablissant dans notre prêtrise de la nature, jaillira sur elle, et la réintégrera.

Le dogme de la résurrection de la chair, auquel je viens de faire allusion, en me souvenant de saint Grégoire de Nysse, est pour François Mauriac une grande bénédiction. Il le célèbre dans une des plus belles élévations que contienne son Journal, *texte qui appelle la comparaison avec telles pages fameuses de Barrès. Ce* Jour des Morts *hantera longtemps mon souvenir : « Dans le* Credo, *nous affirmons notre foi en la résurrection de la chair. La résurrection de la chair... qui de nous y arrête sa pensée? Nous devrions tressaillir de joie, si cette foi était en nous vivante. Un cimetière, voilà le lieu où il faut oser contempler notre espérance, nous qui l'avons gardée* (p. 46)? » *Fort bien. Mais pourquoi François Mauriac ajoute-t-il : « Combien l'ont*

gardée dans la famille chrétienne? Quelle est aujourd'hui, à l'égard de ce dogme, la position des diverses Églises séparées (p. 46)? » *Il ne peut ignorer que les Églises orthodoxes exultent sans cesse en imaginant la transfiguration, la sainte alchimie de la chair. Quant aux Églises calvinistes, elles vivent si bien de cette foi qu'elles tiennent pour suspectes les mystiques qui ajoutent à la chair, miraculeusement assumée par le Christ, je ne sais quel véhicule d'immortalité, nommé : âme, imprudemment emprunté au payen Platon.*

Oui, dans ces jours de mort, les Églises chrétiennes de toutes les dénominations frémissent en espérant la résurrection de la chair et la fin de l'histoire. A cet instant suprême, non par un équilibre économique illusoire, mais par l'intervention directe du Fils de l'Homme, le temps même, *comme dit La Bruyère,* sera détruit, *et les journaux intimes, documents du temps pur ou preuves de la section du temps par l'éternité, cesseront d'être rédigés, pour notre délectation morose, par de déplorables spirituels en quête du paradis perdu.*

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

ÉTUDES AMÉRICAINES

« Il est difficile de reconnaître une voix neuve », dit D. H. Lawrence à propos de la littérature américaine Voilà une vérité que tout critique devrait graver sur sa table de travail. Cette *voix neuve*, en effet — celle de l'Amérique — nous la reconnaissons bien mal : abondance de la production, décalage inévitable entre la publication en anglais et la traduction (car combien de Français, mis à part quelques dizaines de spécialistes, suivent la production littéraire des États-Unis à sa naissance?) — contraintes commerciales (de très bons écrivains peuvent être, provisoirement, invendables) .. Les raisons ne manquent pas. Voilà pourquoi on se saisit avec joie des instruments de connaissance indirecte que sont les essais critiques ou les anthologies.

Le petit livre de D. H. Lawrence (1) que Mme Thérèse Aubray vient de nous donner n'a rien d'un panorama objectif. Il est

(1) D. H. Lawrence : *Études sur la littérature classique américaine* traduit par Thérèse Aubray. (Éditions du Seuil).

lyrique, ironique, prophétique, déchaîné. Ce n'est pas de la critique mais l'écho d'une grande voix — passionnée et toute gonflée de sa propre richesse — à d'autres voix : Cooper, Poe, Nathaniel Hawthorne, Whitmann, Melville : nous pouvons, un peu, juger. Et c'est pour reconnaître non pas l'ingéniosité mais la lourde puissance, la profondeur des vues de Lawrence, qui ne fait pas le tour d'un écrivain, mais l'attaque par son côté *fraternel :* Hawthorne et le péché, Cooper et la prairie, Whitmann et le contact avec la nature, Poe et l'inconscient (tout cela pour simplifier). Benjamin Franklin sort en piteux état des mains de Lawrence, et nous apprenons à connaître — ou à mieux connaître — Saint-Jean Crèvecœur et Dana. Les vues sur la civilisation américaine (*L'âme des lieux*) qui ouvrent le volume, débordent la littérature et méritent d'être connues. Enfin, il y a aussi — et surtout — Lawrence lui-même, torrent d'idées.

L'Anthologie (1) de M. Le Breton ne peut être qu'utile. Elle fait connaître quelques poètes qu'on ignore. Mais tout jugement, en cette matière, est personnel. Nous en restons à Eliot, à Frost, à Émily Dickinson, à Ezra Pound (par curiosité), à Langston Hughes. Une reconnaissance à M. Le Breton pour Vachel Lindsay et Élinor Wylie. Pourquoi, cela dit, dans l'introduction et les notices, tant de « souplesse de son talent », « pensée vigoureuse », « la postérité ne retiendra sans doute...? » Que veulent dire ces formules? Elles noieraient les révélations.

La poésie américaine reste lointaine (si on ne peut l'aborder par le texte) quand il ne s'agit pas des grands poètes. Elle colle peut-être à une civilisation sentie, quotidiennement vécue, à un climat. On sait bien que la traduction peut tout changer. Mais non : Eliot traduit par Pierre Leyris reste un grand poète, et nous touche. On attend une mise au point de la poésie américaine, une vue, un instantané — même partial — mais par un poète.

Vocation américaine du roman. On se trouve tout de suite à l'aise en ouvrant la très intelligente anthologie (2) présentée par l'écrivain A. J. Guérard (dont deux romans, on le sait, ont été traduits en français : *Traqués* et *Le temps nous accompagne*). La longue préface du recueil est plus et mieux qu'un impossible panorama ou qu'un traité; c'est un coup de sonde

(1) Maurice Le Breton : *Anthologie de la poésie américaine contemporaine* (Denoël).

(2) A. J. Guérard : *Écrit aux U. S. A.* (Robert Laffont).

où rien d'important, on le sent, n'est omis. Aucune idée d'école, aucune théorie : cela permet à A. J. Guérard de nous faire comprendre, chemin faisant, quelles coupes simplifiées il nous arrive d'opérer dans la riche matière romanesque américaine. Le moyen qu'il emploie pour nous rendre sensibles de nouveaux visages (nouveaux pour nous; il s'agit parfois de morts) — ou pour nous donner des raisons de mieux pénétrer ce que nous connaissions déjà, c'est la nouvelle, ou le texte journalistique. Avec Hemingway, Saroyan, Faulkner, Steinbeck, Stephen Vincent Benet, Caldwell, Scott-Fitzgerald, Thomas Wolfe on retrouve Dorothy Parker, Carson Mc Cullers, Janet Lewis, on fait connaissance avec Eudora Welty, Ring Lardner, John O'Hara (dont *le Rendez-vous à Smara* va paraître bientôt chez nous, du reste), Conrad Aiken... Le résultat est remarquable : grâce à tant de soin, d'intelligence, et de goût — de talent, on sort de là décrassé de tous les *best-sellers*, curieux, armé. Il faut lire ce gros livre. Grâce à A. J. Guérard, la *voix neuve* de la littérature américaine nous parvient plus clairement qu'auparavant et pourtant chargée de résonances nouvelles.

GILBERT SIGAUX.

POÉSIE DE LA GRÈCE.

Robert Levesque, dans sa présentation anthologique de la littérature néo-héllénique depuis 1930, accorde la première place aux deux grands poètes Sikélianos et Kazantzakis. Ce dernier est surtout connu par sa monumentale *Odyssée*, l'œuvre de sa vie, la plus grande épopée de la race blanche puisqu'elle comporte 33.333 vers, le double du poème homérique dont elle constitue le prolongement. Il paraît difficile d'en rendre en français le vers de dix-sept syllabes, et les fragments qu'on nous donne dans *Domaine grec* (1) ne sont pas (sous le rapport de la prosodie) concluants. Qui d'autre que Claudel aurait pu en rendre le souffle ample et frémissant? Mais la longueur arbitraire des lignes qui se cassent au bout de la page ne fait pas le verset claudélien. Il vaudrait mieux adopter une prose souple, ou le blanc alexandrin de Victor Bérard, ou en franciser d'une façon quelconque la cadence et le rythme.

De son œuvre abondante, nous noterons seulement ici *Toda Raba* qui fut écrit directement en français il y a quelque vingt

(1) Robert Levesque : *Domaine Grec* (Aux Trois Collines).

ans. Nous ne parlerons pas non plus du personnage lui-même, que Robert Levesque nous présente comme un héros homérique, et à qui Panaït Istrati, son compagnon de voyage en Russie, a consacré de belles pages dans *Vers l'autre flamme*.

Abordons directement au *Rivage de Crète* (1) et faisons connaissance avec Alexis Zorba. L'auteur dit de son héros (dans le prologue à l'édition grecque) qu'il a eu pour lui autant d'importance que Nietzsche et Bergson. En effet, loin d'avoir créé un type imaginaire, Kazantzakis prétend être resté en dessous de la vérité et avoir rétréci les aventures réelles de cette figure de légende qui a développé sa verve avant et après ce passage en Crète qui nous est ici raconté.

Disons d'abord que la traduction est, non point mauvaise, mais inégale (c'est la première de Mlle Yvonne Gauthier). Après un début un peu lourd, le récit s'améliore et nous voyons alors que ce qui nous semblait à première vue un roman picaresque fait mieux que chatoyer et déployer des scènes bigarrées. Les images ne valent pas seulement pas le jeu des formes et des couleurs. Elles expriment l'aboutissement d'une éthique et l'achèvement d'une pensée mûrie et consciente. L'auteur met ici en forme une conception de la vie dans le dialogue entre l'humaniste nourri de philosophie vivante, de longues méditations, de voyages féconds — et l'homme simple qui colle directement au réel sans passer par l'abstraction ni l'expérience intellectuelle. C'est un représentant de la culture universelle qui entre à l'école de Zorba pour « désapprendre » toutes les connaissances accumulées. C'est au contact de la vie qu'il « remplit son âme de chair ». Et Mallarmé alors, lui apparaît comme un habile charlatan : « Toujours, au déclin de toute civilisation, c'est ainsi que s'achève, en jeux de prestidigitateur, pleins de maîtrise — poésie pure, musique pure, pensée pure — l'angoisse de l'homme ». Et après cette décomposition des choses en mots, et des mots en jongleries musicales, le dernier homme « s'assied au bout de sa solitude et décompose la musique en muettes équations mathématiques ».

La réflexion passionnée sur Bouddha, qui constitue un des leit motive du livre devient alors plus qu'un jeu littéraire : « C'était une lutte à mort contre une grande force de destruction embusquée en moi, un duel avec le grand Non qui me dévorait le cœur, et de l'issue de ce duel dépendait le salut de mon âme. »

(1) Nikos Kazantzakis : *Alexis Zorba ou le rivage de Crète* (Éd. du Chêne).

Pour Zorba, ces problèmes sont des coliques de « souris papivore ». Le bonheur est possible dans ce monde à toute heure, à chaque seconde de la vie. Car il est sacrilège de vouloir saisir l'avenir avant qu'il ne soit né, sacrilège de se lamenter sur le passé, sacrilège de contraindre et de défigurer la vie comme les « fainéants fessus » du Mont-Athos ou autres repaires d'argent, d'orgueil et de luxure. Seul compte le présent bienheureux. C'est l'édit du Dieu de Zorba, un dieu cocasse et bon enfant, mais qui ne pardonne pas qu'on méprise sa divine création. Pour Zorba, le pêché majeur est la bouderie envers la vie. Par ses éclats naïfs et truculents ce diable d'homme (mais le Bon Dieu « déteste cent fois plus le demi-diable que l'archi-diable... ») fait craquer tous les cadres, morale, logique ou métaphysique, pour retrouver le sens de la vie mortelle.

Par la danse, par l'amitié, par le défi aux fumées de la pensée abstraite, Zorba veut nous « purger la cervelle », nous délivrer de l'angoisse et de la mort. Ce n'est pas seulement par les images burlesques de sa cosmologie et de sa mythologie personnelles, mais par le dialogue entre les deux hommes, et par l'ampleur du débat que ce livre atteint à la grandeur.

C'est aussi par l'art du romancier qui capture dans le filet de ses images des minutes émouvantes ou cocasses : une petite pluie fine comme un bas-relief usé, une visite à la vieille cité minoënne, la scène de cruauté où l'on décapite la veuve, ou des danses effrénées autour du santouri, des moments de méditation où le silence devient cri.

Et lorsqu'il concrétise ses rêves, il le fait en poète. Ainsi, expliquant à Zorba que nous sommes de petits vers sur une feuille :

« Quelques hommes, les plus intrépides, arrivent jusqu'au bout de la feuille. De là, nous nous penchons, les yeux grands ouverts, les oreilles tendues, vers le chaos. Nous frémissons. Nous devinons au-dessous de nous l'effrayant précipice, nous entendons de loin en loin le bruissement des autres feuilles de l'arbre gigantesque, nous sentons la sève monter des racines de l'arbre et notre cœur se gonfler. Ainsi penchés sur l'abîme, de tout notre corps, de toute notre âme nous frissonnons de terreur. A partir de ce moment commence...

» Je m'arrêtai. Je voulais dire : à partir de ce moment commence la poésie, mais Zorba n'aurait pas compris. Je me tus.

— Qu'est-ce qui commence? demanda la voix anxieuse de Zorba. Pourquoi t'es-tu arrêté?

— ...Commence le grand danger, Zorba. Les uns ont le

vertige et délirent, d'autres ont peur, ils s'efforcent de trouver une réponse qui leur raffermisse le cœur, et ils disent : « Dieu ». D'autres encore, du bout de la feuille, considèrent le précipice, calmement, bravement, et ils disent : « Il me plaît. »

JEAN DESTERNES.

EUGEN KOGON : L'ENFER ORGANISÉ
(*La Jeune Parque*).

Après avoir lu les livres de David Rousset, nous pouvions penser que nous savions désormais l'essentiel sur le système concentrationnaire : qu'aucun autre témoignage n'était plus nécessaire pour nous permettre de comprendre les lois du mécanisme de l'oppression moderne. L'ouvrage d'Eugen Kogon nous paraît cependant particulièrement précieux, car son caractère de classification méthodique des faits complète fort utilement la tentative d'analyse de David Rousset. Peut-être ne nous apprend-il rien que nous ne sachions déjà : mais l'exposé méticuleux de tous les détails de l'organisation concentrationnaire qu'il nous donne apporte dans l'examen d'un des plus mystérieux problèmes de l'histoire contemporaine un indispensable élément de clarté.

De même que celle de Rousset, l'œuvre de Kogon nous stupéfie d'abord par le courage que son accomplissement a dû requérir. Que l'exposé de semblables faits puisse être entrepris par un homme qui en a subi, des années durant, l'infernale et incessante vision, voilà qui confond l'entendement. Déjà l'effort exigé du lecteur est particulièrement pénible — et l'on comprend bien que l'auteur se soit demandé s'il avait le droit de rendre ce témoignage public. On peut craindre en effet que l'évocation d'une telle extension systématique de l'atrocité ne *familiarise* l'imagination avec ce qui lui est offert — et que celle-ci ne finisse par accepter l'existence de ce qu'elle ne doit comprendre que pour en refuser l'inéluctabilité.

Cependant, puisque les terribles « découvertes » du temps de l'avance alliée en Allemagne sont aujourd'hui connues de tous, il importe au plus haut point d'essayer d'en saisir le sens; et, partant, il est nécessaire qu'un document de l'ampleur de *l'Enfer organisé* puisse être lu et médité. Des faits portés à notre connaissance par Eugen Kogon, je ne puis tenter ici

l'analyse détaillée : il y faudrait un développement recourant à maintes données de la psychologie, de la sociologie et de l'histoire, qui dépasserait de beaucoup le cadre d'un article. Ce sont quelques aspects du problème posé à la conscience européenne par la répression concentrationnaire que je voudrais ici essayer d'indiquer.

Et d'abord, quelle est l'origine de l'édification du système instauré et développé par l'État national-socialiste? Une tentative de *purification* et d'*organisation* d'une nation plongée dans le chaos et vouée au désespoir pendant de longues années. Désireux d'opérer le relèvement de la nation allemande, le national-socialisme estime nécessaire de purger l'Allemagne des divers éléments — « raciaux », « politiques », « asociaux » et « criminels » — qui refusent l'indispensable effort de salut public. Des camps vont donc être créés. Les éléments de désordre seront mis hors d'état de nuire. Mais celà ne suffit pas : ces éléments, il faudra opérer leur « rééducation ». Et comment? En les utilisant pour l'accomplissement des tâches les plus pénibles nécessaires à cette reconstruction nationale qu'ils prétendent refuser. Ainsi conciliera-t-on harmonieusement la moralité et la nécessité, ainsi fera-t-on « d'une pierre deux coups ».

On a beaucoup reproché au peuple allemand, depuis sa défaite, la passivité avec laquelle il avait accepté la création des camps. Mais lorsqu'on étudie l'origine de celle-ci, comment ne pas comprendre le réflexe qui dut être celui de la grande majorité de la population allemande? On annonce à celle-ci que la foule des émeutiers, des trafiquants, des invertis et des parasites de toutes sortes qui jouissent d'une quasi-impunité, voire d'une situation privilégiée depuis 1919, va être poursuivie et soumise à l'obligation de travailler. N'est-il pas probable que, dans de telles conditions, la population allemande a, non seulement *accepté*, mais volontiers *approuvé* une mesure qui eût sans doute bénéficié du même consentement tacite dans n'importe quel autre pays?

Revenons à l'origine de la répression. Qui sera chargé de la « mise au pas » des indésirables? Tout naturellement, la phalange créée par le nouveau régime pour assurer le triomphe des principes qu'il prétend restaurer. Car c'est selon cette perspective que la « S. S. » fut créée. L'auteur de l'*Enfer organisé* relate une très intéressante conversation qu'il eut avec un des chefs de celle-ci en 1937 :

« Les grandes réalisations culturelles de l'antiquité », disait

à Kogon son interlocuteur, « sont dues à ces démocraties conduites par l'aristocratie, avec leur large base économique d'ilotes. 5 à 10 % de la population, triés sur le volet, doivent commander; le reste n'a qu'à travailler et à obéir. C'est seulement ainsi que l'on pourra atteindre ces valeurs suprêmes que nous devons attendre de nous-mêmes et du peuple allemand ». Et le même homme ajoutait : « En dix ans tout au plus, il nous sera ainsi possible de dicter à l'Europe la loi d'Adolf Hitler pour arrêter la décadence de ce continent. »

Déclaration capitale, en vérité, car elle nous introduit au cœur même du drame national-socialiste. Prise entre l'inefficacité et l'impuissance de l'idéologie « démocratique », et la menace brutale de l'idéologie marxiste, la minorité nazie sent la nécessité d'une restauration des valeurs aristocratiques. Mais, bien loin de se demander quelles peuvent être les conditions spirituelles, essentielles à la naissance d'une aristocratie authentique, elle se met à forger de toutes pièces une « aristocratie » qui n'aura d'autre justification que le fanatisme, la violence et les qualités biologiques de ceux qui vont la constituer.

Dès ce moment, peut-on dire, l'épanouissement de l'univers concentrationnaire est du domaine de la fatalité. Car on n'improvise pas une aristocratie, on ne crée pas spontanément un ordre chevaleresque. Quelles que soient la noblesse ou la pureté des principes que l'on propose en hâte aux recrues de la S. S., on ne dispose en fait que de jeunes fanatiques auxquels on accorde un pouvoir illimité sur leurs ennemis de la veille. Et voilà le processus de vengeance déclenché. Peut-être irait-il en s'atténuant si le nouvel État allemand tendait vers une stabilisation pacifique... Mais non : le nouvel impérialisme idéologique se heurte presque immédiatement aux idéologies et aux impérialismes rivaux. Avant même la déclaration de guerre de 1939, la guerre totale est déjà commencée entre le « nazisme », les « démocraties » et le « bolchevisme ». Il n'en faut pas plus pour que des cervelles simplistes et médiocres accordent à leur répression barbare les meilleures des justifications. Pour le jeune exalté de la S. S., ces Juifs, ces communistes, ces démocrates, ce sont les complices de ceux qui, à Moscou, à Londres et à Washington, rêvent d'anéantir le Reich ressuscité. Ce sont donc les vrais criminels, ces idéologues adverses, mille fois plus criminels que les divers malfaiteurs de droit commun qui partagent leur captivité. Ce sont eux qui doivent subir les pires conditions, connaître le plus

effroyable châtiment. Jésus ou Barrabas, le choix, certes, n'est pas nouveau. Pour Jésus, non la crucifixion, mais le martyre quotidien du travail sans merci, des stations interminables dans la neige et le vent glacial, avec, au terme du calvaire, la lente agonie de l'épuisement et de la faim; pour Barrabas, non la libération — on ne sort pour ainsi dire jamais du monde concentrationnaire — mais l'attribution de suppléments de nourriture, l'exemption des travaux les plus pénibles, la conquête progressive de privilèges de toutes sortes — pour aboutir à la domination des brutes et des cyniques sur les idéalistes et les partisans.

Le « système » des camps évolue ainsi logiquement jusqu'au jour où les opérations de la guerre mondiale lui font subir une prodigieuse extension dans l'espace et le temps. Il ne cesse plus d'absorber ses victimes à un rythme si prodigieusement accéléré que l'on ne s'étonne guère qu'il ait pu coûter la vie à ces huit millions et demi d'êtres humains dont les statistiques de Kogon nous apprennent la « disparition ».

La défaite du national-socialisme nous apporte donc la révélation des camps et de leur mode de vie. Est-il encore trop tôt pour en dégager la signification? Nous pouvons déjà constater à quel point le national-socialisme a pu, dans ce domaine, aboutir à des résultats très exactement inverses de ceux auxquels semblaient tendre ses principes premiers. Luttant de toutes ses forces contre le matérialisme marxiste, il réalise une répression tout à fait semblable aux « transferts de population », aux « grands travaux » et aux « liquidations » qui, plus de dix ans avant sa naissance ont commencé et continuent encore à faire l'admiration de ces intellectuels qui saluent « l'émouvant effort pour la libération de l'homme en U.R.S.S. ». Ayant décidé de purifier le composé éthnique de la nation allemande, il crée le plus effroyable mélange de races que l'Europe ait connu depuis fort longtemps. Ayant préconisé la création d'un type humain supérieur, il fait naître cette lugubre oligarchie de bourreaux aussi sadiques et pervers que « scientifiques » et « moraux ». Tel est l'absurde bilan.

Ou, du moins, tel est le bilan des camps — qu'il serait arbitraire de confondre avec le bilan général du national-socialisme De ce dernier, M. Kogon ne veut retenir que l'aspect maléfique. Bien que cette attitude soit fort compréhensible de la part d'une victime, il est douteux que, lorsque l'heure d'un jugement dépourvu de passions sera venu — et nous n'en sommes pas là — l'histoire le suive sur ce terrain. Certes — nous le répétons —

l'épanouissement de l'univers concentrationnaire consomme la faillite du nazisme par rapport aux « principes de civilisation supérieure » dont il se réclamait. Mais l'avenir retiendra pourtant que le national-socialisme fut également l'étonnant redressement d'un peuple émergeant de la plus grande confusion; la résurrection d'une solidarité communautaire qui semblait totalement compromise par une interminable succession de crises internes; la réalisation de réformes de structure dont certaines étonnèrent l'adversaire par leur hardiesse et leur efficacité; enfin, l'effort téméraire d'un peuple luttant farouchement contre une coalition aux forces sans cesse accrues.

Mais revenons au problème précis qui nous est posé. Comment prévenir désormais la réapparition d'un déchaînement d'horreurs semblable à celui que l'État allemand a fait subir à sa propre opposition d'abord, à ses adversaires européent ensuite? Est-ce au seul national-socialisme qu'il convien- d'attribuer la responsabilité de tout le mal? Où est-ce « l'éternelle Allemagne » qu'il convient de tenir pour coupable de ce qui n'est passé?

Que la mentalité germanique soit particulièrement encline à cette forme de sadisme que décèle le terme allemand de *schadenfreude*, c'est possible, probable même. Que la propagande nationale-socialiste ait exalté jusqu'aux limites d'une démagogie démentielle les vertus d'un nietzschéisme dégradé et mis au niveau des masses, ce n'est pas douteux. Mais de telles constatations, pour justifiées et légitimes qu'elles soient, demeurent terriblement insuffisantes pour qui veut comprendre le caractère systématique de l'atrocité dans le monde moderne. Si « seule l'Allemagne » pouvait être capable de créer l'univers concentrationnaire, comment expliquer que la Russie soviétique ait procédé bien avant elle à la création d'un univers analogue, aux dimensions probablement bien plus vastes encore que le sien? Que l'Angleterre, l'Amérique aient entrepris l'extermination de certaines populations primitives, gênant leur expansion impérialiste? Et si les manifestations de sadisme des camps allemands relevaient uniquement de la criminalité « fasciste », comment admettre que les mêmes crimes aient pu être commis dans de vastes portions du territoire russe par les plus « antifascistes » des adversaires du Reich? Dira-t-on qu'il s'agit, dans l'un et l'autre cas, de crimes spécifiquement « totalitaires »? Mais la mort lente dans l'incendie des bombardements massifs infligés aux cités européennes, l'anéantissement de deux villes japonaises — sans parler de certains massacres plus

haut signalés — ne furent-ils pas le fait de démocrates aussi conscients d'obéir aux impératifs immuables de la Morale que de servir la cause d'une Civilisation progressiste?

Où donc est le remède? Croyant, Eugen Kogon invoque la nécessité du retour à Dieu. Mais peut-être convient-il de ne pas se contenter d'une affirmation de principe quelque peu insuffisante. Pour nous, l'atrocité de type moderne, l'atrocité scientifiquement conçue et accomplie n'est que la conséquence logique des « expériences » d'une Société travaillant au triomphe d'une Science et d'une Technique élevées à la dignité de principes indiscutables et absolus. A cet égard, toutes les idéologies modernes ne s'affrontent qu'au sein d'antagonismes superficiels. Car toutes revendiquent avec une égale dévotion le service de la Science, consacré par trois siècles de philosophie progressiste. L'homme moderne pense avec Saint-Simon qu'il faut « substituer au gouvernement des hommes l'administration des choses ». Il n'est point, à cet égard, d'opposition profonde entre la vision d'un « technocrate » libéral et celle d'un « planificateur » marxiste. A quelles conséquences l'adoption d'une telle vision du monde peut aboutir, nous commençons à le savoir, nous n'avons pas fini de l'éprouver.

Nous ne pensons donc pas avec ses adversaires « démocrates » ou marxistes que le crime du national-socialisme ait été de préconiser le retour à des valeurs aristocratiques, qualitatives et concrètes, s'opposant aux idéologies d'inspiration abstraite et quantitatives. Nous croyons au contraire que son crime fut *de ne pas réaliser* cette restauration des valeurs supérieures qu'il prônait; d'avoir, à l'égal de ses adversaires, sacrifié aux dieux absurdes et sanglants du Nombre, de la Production, de la Technique et du Progrès — et d'avoir, en aboutissant à la plus infâme parodie de l'Ordre traditionnel, déshonoré pour longtemps dans l'esprit européen les principes dont il n'hésitait pas à se réclamer.

PAUL SALLERON.

SUR LA CRITIQUE MARXISTE DES IDÉOLOGIES

Le centenaire de 1848 ramène nos pensées vers le *Manifeste Communiste* de Marx et d'Engels, un siècle en arrière, avant l'institution de l'État Soviétique et de la religion officielle correspondante. Il est remarquable de constater qu'aujourd'hui,

lorsqu'il est question du « Marxisme doctrinal » une mode philosophico-politique fait surtout songer à ce qu'on appelle le « Matérialisme dialectique », innovation tardive d'Engels, peut-être en outre d'un contresens sur les intentions initiales de son ami disparu, lorsque le survivant soucieux de couronner l'édifice commun improvisait une « Weltanschauung » semblable aux autres et capable de rivaliser avec elle dans les écoles. Le terme de « Matérialisme dialectique » ne se trouve nulle part, en effet, sous la plume de Marx lui-même dont la tête était beaucoup plus philosophique que celle d'Engels, mais pour cette raison même plus prudente en la matière. On sait qu'il avait dit adieu à des préoccupations philosophiques de jeunesse en proclamant qu'il ne suffisait plus d'*interpréter le monde* puisqu'il s'agissait désormais de le *changer*. Pour être suffisamment anachronique par rapport à nos jours et peut-être plus fidèle à Marx, il serait bon d'en revenir dans un esprit lucidement dégagé à ce qu'on appelait autrefois le « matérialisme historique », seul terme usité par nos grand-pères socialistes lorsqu'il voulaient désigner la doctrine des auteurs du *Manifeste* de 1848. Ce dont on ne se rend peut-être pas assez compte c'est que le « Matérialisme historique » a constitué d'abord une nouvelle théorie sociologique de la connaissance, que c'est là ce qui faisait sa principale originalité et ce qui demeure son principal mérite en tant que corps de doctrine scientifique, sans qu'on l'honore maintenant lorsqu'on songe à le convertir au moyen d'une désignation abstruse en réédition des métaphysiques du type pré-critique. Cette théorie de la connaissance, nouvelle bien qu'elle date d'un siècle, a pour objet de rattacher la manière de penser des humains à leur manière de vivre dans des circonstances historiques concrètement définies : « *Avec le changement de bases économiques, toute l'immense superstructure de la société se transforme plus ou moins rapidement. En considérant de telles transformations il faut toujours distinguer entre la transformation matérielle des conditions économiques de production qui peuvent-être déterminées avec la précision des sciences naturelles et les formes légales, politiques, religieuses ou philosophiques — bref les formes idéologiques à travers lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et mènent un combat pour le résoudre.* » A la lumière de ce texte de la *Contribution à la critique de l'Économie politique*, il est clair que toute la superstructure de la Société en tant que distincte de la base économique se résout en « idéologies », sans laisser de lacunes. Les *superstructures idéologiques* de la société selon Marx

et Engels ne sont pas au fond d'une autre nature que les fameuses *représentations collectives* de Durkheim. Mais tandis que le théoricien de l'École sociologique française avait tendance à ne voir en tout et pour tout dans la société que des « idéologies », les co-auteurs du *Manifeste* demandaient qu'on prenne garde à leur point d'accrochage avec la « matière » c'est-à-dire à l'ensemble des rapports de production et d'échange qui s'établissent pour un niveau déterminé du développement des forces productives, manifestant ainsi l'insertion du règne humain dans le monde de la nature. Le primat de l'économie dans le « matérialisme historique » n'a pas d'autre but que celui de permettre la distinction entre la manière de vivre et celle de penser, de rattacher celle-ci à celle-là de telle sorte que la société cesse d'être conçue comme une entité désincarnée. Il s'agit d'étudier les manières de penser, les « idéologies » en fonction de l'existence concrète des hommes qui en sont les porteurs dans des situations historiques définies « en dernière analyse » par cet inévitable engagement matériel. Le mot « critique » dans *Critique de l'Économie politique* prend ainsi un sens voisin de celui qui avait été consacré philosophiquement par Kant, puisqu'avant de procéder à la critique de la société, il faut, afin de lever le voile, effectuer celle des « idéologies », remettre en question la manière de poser des questions, dissiper des illusions qu'engendre naturellement la situation humaine.

Les considérations de Marx et Engels sont embarrassées par la lourde terminologie qui leur fait parler de *reflets* lorsqu'il s'agit d'exprimer les relations des superstructures à l'infrastructure, mais tout esprit de leur doctrine répugne à ce qu'on donne à ce terme une signification littérale; les « idéologies » cristallisées ou non en institution, ne sont pas pour eux des images fidèles de la situation qui leur ont donné naissance et auxquelles elles survivent sans quoi la critique nécessaire et légitime du « matérialisme historique » n'aurait plus aucun sens. Déjà dans son texte de jeunesse sur l'*Idéologie allemande*, Marx définissait l'idéologie comme *conscience erronée* et précisait notamment : « *L'idéologie est un processus consciemment effectué par le soi-disant penseur mais guidé par une conscience erronée. Les vrais motifs qui le poussent lui restent inconnus, sans quoi il ne s'agirait pas du tout d'un processus idéologique. De là vient qu'il s'imagine des motifs faux et illusoires.* »

La fonction de la critique marxiste des « idéologies » se

manifeste alors comme analogue à celle d'une psychanalyse sociale puisque. dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de remonter des justifications apparentes aux motifs réels qui inspirent la conduite des hommes ou, comme le dira plus tard encore Pareto en s'inspirant de Marx. des *dérivations* aux *résidus*. Mais il apparaît en même temps, bien que cela ne soit dit nulle part explicitement chez Marx. qu'une catégorie au moins de connaissances échappe à ce caractère d' « idéologies »; ce sont les connaissances « scientifiques » en tant qu'elles ne sont pas semblablement entachées d'erreur. L'objet de la critique marxiste est de permettre le passage de la connaissance « idéologique » qui est spontanée, confuse et par nature intéressée, à la connaissance « scientifique » qui facilitera les aménagements techniques et révolutionnaires rendus opportuns par le moment historique.

Il est à peine besoin de dire que le rattachement des « idéologies » à leur soubassement économico-social doit être effectué, dans ces conditions, avec toute la prudence scientifique nécessaire, en respectant tous les chaînons intermédiaires, sans qu'il soit légitime, par exemple, de relier directement la peinture de Vinci à l'état de la bonnetterie dans sa ville en son temps! Marx lui-même et Engels dans ses dernières lettres ont multiplié les recommandations à cet effet; faisant justice par avance des nombreuses fantaisies qui se sont réclamées de leur enseignement bien qu'ils aient fait faute, dans quelques cas, de prêcher d'exemple. Mais comme le signalait déjà Engels, on peut voir dans les écrits historiques de Marx, qu'il s'arrête en général au niveau des luttes politiques en les considérant comme issues des luttes sociales en rapport avec la situation économique du moment. Le superstructures les plus lointaines comme celles de l'art, de la religion et de la philosophie ont toujours pour lui les degrés d'autonomie les plus grands sans qu'on puisse leur attribuer cependant une complète indépendance. Il faut les étudier en elles-mêmes et par rapport à celles qui leur sont immédiatement sous-jacentes avant de les ramener à la base ultime.

Si l'on cherche ce qui, pour Marx, distingue une « idéologie » d'une connaissance « scientifique » on voit que la première se caractérise par une certaine limitation d'horizon imposée elle-même par une situation historique et sociale qui. par la force des choses, n'a pas été l'objet d'un choix. Il n'est pas vrai cependant que chacun soit rivé nécessairement à une telle perspective erronée car la société déchirée en classes n'est pas

figée et laisse subsister un certain jeu des individus. Dans le *XVIII Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte,* Marx s'en est expliqué très clairement à propos de la notion du « petit bourgeois » dont on a usé et abusé par la suite, sans qu'il se soit fait faute d'en donner l'exemple lorsqu'il s'agissait de Proudhon: « *On ne doit pas se faire l'idée étroite que la petite bourgeoisie vient par principe défendre les intérêts égoïstes de sa classe. Elle croit plutôt que les conditions particulières de son émancipation sont des conditions générales grâce auxquelles seule la société moderne peut être sauvée et la lutte des classes évitée.* » De la même façon il montrera dans le *Capital* comment la bourgeoisie capitaliste elle-même se fait de son propre système économique de la circulation des marchandises une représentation *fétichiste* comme s'il était conforme à l'ordre éternel et naturel des choses, comme si les produits étaient des objets indépendants, comment elle impose une qualité de classe dirigeante cette figure erronée de l'ensemble de la société, et s'en déclare satisfaite, malgré les inquiétudes qui sourdent par ailleurs. On voit donc que ce qui caractérise une « idéologie » ce n'est pas seulement le fait d'être inspirée par une certaine situation mais aussi l'oubli en général, involontaire et inconscient (il s'agit donc bien d'oubli au sens psychanalytique), des caractères cette situation qui, perdant son allure spécifique, se trouve projetée dans l'absolu.

Dans le texte cité plus haut du *XVIII Brumaire,* Marx faisant voir que le « petit bourgeois » dont il est question n'est pas forcément celui qu'on définira comme tel sur sa position économique personnelle, introduit l'importante notion du *représentant politique ou littéraire* d'une classe qui ne se confond pas toujours avec un membre de cette classe « *ce qui en fait des représentants de la petite bourgeoisie, c'est que leur esprit, leur conscience ne dépassent pas les limites que cette classe trace de ses activités.* » La relation qui apparaît alors est celle de l'auteur à son public ou du démagogue à ses clients. Inconsciemment les auteurs du *Manifeste*, évoquant sans doute leur cas personnel, précisent que « *comme dans le passé une partie de la noblesse s'est rangée du côté de la bourgeoisie, aujourd'hui une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, en particulier une partie des idéologues bourgeois qui se sont élevés jusqu'à la compréhension de l'ensemble du mouvement historique.* » D'autre part, le fait que les *idées dominantes d'un temps sont celles de la classe dominante* permet d'expliquer comment s'effectue l'emprise naturelle sur le prolétariat de l'idéologie bourgeoise.

Les fluctuations individuelles à l'occasion des mariages idéologiques qui s'effectuent d'un camp à un autre paraissent introduire un certain flottement dans l'explication « matérialiste »; Marx et Engels ne se sont pas inquiétés outre mesure de cette marge d'indétermination, estimant avec raison, semble-t-il, que statistiquement, on pouvait toujours reporter les idéologies aux classes correspondantes, quitte à opérer des rectifications dans un détail plus fin.

Le problème cependant qu'ils ont manqué de se poser nettement est celui de savoir comment on pouvait effectivement donner au prolétariat, (puisque les idées dominantes d'un temps sont celles de la classe dirigeante), une compréhension à la fois scientifique et révolutionnaire de sa situation que rien dans ses conditions d'existence sociale et intellectuelle de la classe dirigée ne le préparait à accueillir. Ce problème, ils l'ont résolu d'une autre manière en pensant qu'il suffisait à cette masse de se laisser guider par des chefs scientifiquement éclairés comme en témoignaient les luttes qu'ils ont menées au sein de la Première Internationale, pour se faire reconnaître, contre tous leurs concurrents, en cette qualité.

Mais là se trouve le nœud de la contradiction interne qui dévore intellectuellement le « Marxisme ». On sait que, pour le dernier terme, il faut entendre aujourd'hui bien d'autres choses que l'hypothèse scientifique du matérialisme historique puisqu'il s'agit de la nouvelle religion d'État soviétique et de l'instrument de la propagande qui s'est constituée à la suite de ce même État, tantôt dans la trace du « Marxisme-Léninisme-Stalinisme » pour ceux qui aiment le rappel des héros, tantôt du « matérialisme dialectique » à l'usage de ceux que les idées séduisent davantage. Pour réussir politiquement le « marxisme » a du se transmuer à son tour en « idéologie conquérante », sans qu'il faille retirer à cette notion la signification intellectuellement péjorative qui lui avait été d'abord attribuée. De cette transformation qu'ils n'ont pas consciemment voulue et que l'on peut interpréter aussi bien comme l'indice d'un succès que comme celui d'une dégénérescence, Marx et Engels sont en partie responsables puisqu'ils n'ont pas su choisir entre leur vocation d'hommes de science et celles d'agitateurs politiques. Ce qui leur a manqué c'est d'avoir songé à définir, pour leur propre compte, un type de relation du savant ou plus généralement de l'homme de droite pensé au mouvement historique et social qui fut distinct de celui du *représentant politique ou littéraire*, c'et-à-dire de l'idéologue flatteur par ambition.

S'ils avaient consenti à demeurer, comme Sorel devait plus tard le conseiller aux hommes de pensée amis du mouvement ouvrier des *serviteurs désintéressés du prolétariat* il aurait pu en être autrement. Mais ils étaient pressés de se mettre à la tête de la classe ouvrière pour hâter l'entreprise révolutionnaire et même de se substituer dans l'accomplissement de la tâche qu'ils lui avaient assignée. Dans la conception authentiquement marxiste de la mission historique du prolétariat, on découvrirait sans peine le stigmate de l' « idéologie » telle qu'ils l'avaient caractérisée dans d'autres circonstances. Les conditions spécifiques de l'émancipation ouvrière sont noyées dans une espérance messianique universelle. Il vient un moment où le savant se convertit à son tour en séducteur politique intéressé dont les intentions relevaient de la même espèce de propagande sociale que celle à laquelle il prétendait soumettre son adversaire. Ensuite, il sera ravalé lui-même à la fonction d'instrument pour la plus grande gloire de la Nouvelle Église au lendemain des premières réalisations temporelles. Abordant la question par un autre biais, on dirait que l' « idéologie marxiste » d'aujourd'hui devrait être soumise à l' « analyse scientifique marxiste » en tenant compte des changements de rapports de production qui se sont institués ou qui tendent à s'instituer. De cette manière pourrait se trouver résolu le faux problème de la légitimité d'une « révision » puisque c'est au marxisme lui-même qu'il devrait appartenir de s'éclairer à sa propre lumière, de se réviser par la seule efficacité des méthodes qu'il avait en d'autres circonstances contribué à définir. Mais sans que ce soit ici le lieu de montrer comment pourrait être menée une pareille entreprise, un coup d'œil en arrière ne sera pas inutile pour situer la partie et les limites de cette méthode scientifique elle-même. Il n'est pas douteux, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle se rapproche de la psychanalyse aussi bien par la fin que par les moyens, par l'allure « matérialiste » même de ces explications du « supérieur par l'inférieur » que dans l'un et l'autre cas on paraît suggérer pour l'étude de l'homme individuel ou de la collectivité. Mais une ambiguïté subsiste : n'ignorant pas qu'il s'agit d'entreprise de purification on peut se demander encore avec inquiétude si elles ne vont pas indûment tout balayer. L'explication d'un poème de Victor-Hugo par les complexes sous-jacents est-elle exhaustive? Ne laisse-t-elle pas échapper ce qui constitue le poème en tant que poème? Claude Roy, dans *Poésie* 47, a pu écrire que l'essai de Sartre *Qu'est-ce que la littérature?* était un

modèle d'*analyse marxiste*. Mais il se trouve aussi comme l'a montré justement ici même Thierry Maulnier que cet essai aboutit au « suicide de la littérature » parce que, sous prétexte de la définir, il laisse volontairement tomber tout ce qui la constitue en tant que « littérature ».

Toutes ces explications « réductives » à prétention psychanalytique au marxiste pourraient faire l'effet de simple entreprise de dénigrement et comme telle n'avoir rien de commun avec le lucide esprit dégagé qui doit présider aux investigations de la science. La prétention la plus abusive est certainement celle qui consiste à vouloir juger de la nature et de la valeur intrinsèque d'une pensée d'après les conditions historiques qui peuvent faciliter son succès du moment.

Marx faisait déjà une exception implicite pour les résultats scientifiques mais on ne voit pas pourquoi on n'en tirerait pas une règle générale limitant continuellement la portée des explications « matérialistes ».

L'usage le plus correct que l'on puisse faire d'une méthode scientifique consiste d'abord à ne pas attribuer aux résultats qu'on ne peut attendre une fécondité illimitée. Il y a d'illustres précédents et le marxisme aurait mauvaise grâce à ne pas accepter de se ranger sous cette loi : aucune hypothèse scientifique du siècle dernier n'a pu se maintenir avec les ambitions naïves qui avaient présidé de ses origines. Dans le cas particulier du « matérialisme historique » on peut noter ceci : les explications réussiront toujours lorsqu'il s'agira de montrer pourquoi dans ces circonstances historiques de par la nature de la base économique et la tendance de son évolution, telles superstructures idéologiques prenant ou non la forme d'institutions conviennent, telles autres non, pourquoi les unes sont appelées à disparaître et d'autres à les remplacer. Mais dans l'entreprise de déduire les superstructures de l'infrastructure, comme si elle ne pouvaient avoir aucunes modalités d'existence et de valeur propres, on échouera non moins certainement.

C'est que la fonction de l'infrastructure relativement aux superstructures auxquelles elle permet de trouver une assise n'est pas créatrice mais sélective. Il ne faut pas voir dans le « matérialisme historique » tellement une théorie sur l'origine des idées qu'une manière d'expliquer les raisons de leur succès ou de leur échec à un moment donné. L'évidence incoercible des explications « matérialistes », mais la seule, c'est que les idées pures en elles-mêmes, en l'absence du soutien d'intérêts puissants, sont incapables de se transformer en forces histo-

riques. En désignant les intérêts comme ceux des classes sociales en lutte, Marx et Engels ont proposé un fil conducteur pour la recherche et la question de savoir jusqu'où il peut mener est d'ordre purement scientifique. Pour s'orienter dans le labyrinthe de l'histoire, il ne faut pas lui demander davantage que ce qu'il promet. S'il est vrai, par exemple, que le Calvinisme ne pouvait être refréné au XVI^e^ siècle par l'Église catholique parce qu'il était porté par l'essor de la bourgeoisie industrielle naissante, on n'en saurait tirer aucun argument pour ou contre la valeur de cette théologie. Il serait vraiment abusif à la suite de ce seul examen de prétendre la transformer en simple « mystification » idéologique produite par le conflit des intérêts en cause. *Mutatis mutandis*, on en dirait autant dans tous les autres cas. La critique marxiste des « idéologies » ne peut servir à rien d'autre, en dernière analyse, qu'à attirer notre attention sur les limites que la conjoncture historique du moment impose naturellement à notre horizon intellectuel. Mais, comme le disait Hegel, ce que l'on a compris, ce dont on a pris conscience, c'est ce que l'on a déjà dépassé. En ce sens le matérialisme historique lui-même bien compris pourrait nous inviter à franchir cette perspective de l'histoire dans laquelle, selon son propre témoignage, nous ne serons enfermés que par notre inconscience.

AIMÉ PATRI.

SPECTACLES

DE L'AGE INGRAT DU CINÉMA A SON AGE D'HOMME

Le cinéma entre donc à la Sorbonne. Je n'aime pas la Sorbonne : l'indépendance, une indépendance hostile à l'esprit de Sorbonne est le commencement de la sagesse, et c'est à cette indépendance, par exemple, que Péguy doit d'intelligentes lectures des tragiques grecs, et surtout de Sophocle. On aurait tort pourtant de ne pas saluer cet événement et d'y voir une démarche prématurée, un signe de stérilité. Sans doute, il ne vient à l'idée de personne d'expliquer Racine par l'Académie Française. Pas davantage par Port-Royal. Il n'y en a pas moins entre Racine et

l'Académie, entre Racine et Port-Royal un lien secret. Les premiers ouvriers du Dictionnaire et les plus austères grammairiens autorisent le plus grand poète français à porter le langage au comble de sa perfection poétique, et à utiliser à leur suprême tension les mots les plus communs, les plus fréquents du vocabulaire. En outre, les Académies sont comme les Rois : au pire, ceux-là servent à être décapités, et celles-ci à être bafouées. Elles édictent des lois qu'il faut suivre avec rigueur, ou transgresser avec rigueur. Vivent donc les corps constitués, et vive l'entrée du cinéma à la Sorbonne.

Surtout, ne croyons pas que le langage cinématographique soit soudain promu au rang de langue morte. Ne croyons pas, parce que les chefs-d'œuvre sont rares, que l'histoire du cinéma soit close. Il convenait seulement de mettre un peu d'ordre dans les dossiers, de dénombrer les écoles, et, si possible, de définir quelques règles aussi simples, mais aussi nécessaires que celle qui accorde les participes. L'inconnu, qui nous surprendra demain par l'usage insolite qu'il fera d'une camera, n'aura pas essuyé la poussière des bancs de la Sorbonne. Il restera pourtant redevable aux bons maîtres d'une dette inestimable.

Le cinéma est le langage des jeunes gens. Il est aussi le langage qui mettra en communication avec le peuple ceux qu'on appelle d'un vilain mot, et pour les moquer, les artistes. Je m'étonne qu'on n'ait pas davantage attribué à ce phénomène en cours d'évolution la fameuse crise de la littérature sur laquelle les existentialistes mènent grand battage. La vie d'une prostituée *écrite, ou en tout cas publiée dans le souci d'arracher la littérature à ce qui, traditionnellement la constitue, je doute qu'elle atteigne son but, qui serait de toucher, d'émouvoir, d'éveiller cette « masse » dont la présence attentive et fervente détruirait la solitude maudite de l'écrivain. Elle enchante des intellectuels honteux. Au contraire, le cinéma fournit dès aujourd'hui au peuple ses divertissements hebdomadaires, quelques-uns de ses mots de passe, et quelques-uns de ses mythes. (De la qualité de ceux-ci, le lieu n'est pas de discuter la valeur. Il n'est pas question d'approuver les images « côte d'azur » et « nouveaux riches » dont le cinéma volontiers se fait le propagateur.)*

Mais le cinéma, à quelques exceptions près, en est encore justement à l'âge du langage populaire : mélange de bas latin et de

celte. Le jeu des acteurs a été longtemps une transposition directe du jeu de théâtre. Tel metteur en scène a été surtout soucieux d'appliquer au cinéma des recettes qui avaient fait leurs preuves en peinture. Qui s'inspire de Rembrandt, et du clair-obscur, qui de Goya, qui de Vermeer. Tel scénariste écrit indifféremment pour le Palais-Royal ou pour l'écran. Bref, le cinéma a été et reste un amalgame d'apports hétéroclites, et à peine avait-on commencé de comprendre ce qu'était le muet que la parole est apparue pour brouiller les pistes. De cet amalgame, de ce langage populaire se dégage déjà, et continuera de se dégager, un style qui l'ordonnera, le précisera, l'enrichira : un style propre au cinéma, et qui, comme la musique, n'aura de références dans aucune autre langue. Entré à la Sorbonne, le cinéma est aussi entré dans son âge ingrat. Après les éblouissements de l'enfance, et les réussites du hasard et de la grâce, le voici qui mue, tâtonne, hésite. Mais Alexandre Astruc a raison de dire que, demain, un nouveau Descartes écrira sur l'écran et non plus sur le papier un nouveau Discours de la Méthode.

A quoi rêve le cinéma? Il rêve à la littérature, il rêve de cambrioler la littérature; d'abord par sécheresse d'imagination, et comme une nation pauvre convoite pour la piller une nation privilégiée. Ensuite pour acquérir des titres de noblesse : le septième art se console mal d'être le dernier. Aussi les producteurs, hommes le plus souvent incultes, demandent-ils à leurs services ou à leurs fournisseurs habituels de dépioter Balzac, Dostoïewski, Maupassant, Hugo, Stendhal, Alexandre Dumas, même Madame de La Fayette (pourquoi pas?) avec une rage de briseur de serrures. Tout y passe, le meilleur et le pire, et devient boudin. Ne nous indignons pas trop vite. Dans cette paresse et cette inquiétude des hommes de cinéma, je vois que se manifeste, ne fût-ce qu'avec un orgueil encore timide, l'obscur désir du cinéma de signifier quelque chose. *Quoi? Peu lui importe. Mais il se lasse d'être seulement le divertissement hebdomadaire de la foule.*

Le temps n'est plus très loin où l'âge de ces exercices étant révolu (et quelques-uns d'entre eux, tel le Diable au Corps, *continueront à demeurer de fortes réussites), le cinéma aura son Stendhal qui n'adaptera pas* la Chartreuse de Parme, *son Balzac qui n'adaptera pas* le Père Goriot, *ses philosophes, ses poètes, et ses Pierre Benoît. Je veux dire qu'un homme aura l'occa-*

sion de s'exprimer, s'inscrire et s'éprouver sur l'écran avec la même intensité directe qu'un sculpteur se sculpte dans la pierre, qu'un musicien s'exprime dans la mélodie, qu'un peintre se démasque et s'affirme sur une toile. Le temps n'est plus très loin où un film pourrait s'appeler : Portrait de l'artiste *ou* Essai sur moi-même. *Charlie Chaplin, Dreyer, Orson Wells auront devancé et préparé ce temps. Le cinéma aura, alors, acquis sa souveraine autonomie.*

En attendant, cet art qui est et surtout sera aussi bien armé que tout autre pour raconter la solitude intérieure humaine (et déchiffrer les anciennes énigmes en en proposant et inventant de neuves), lorsqu'il prend ses sujets dans la vie des masses, est sur son terrain le plus sûr. Non seulement parce que la passion politique est, de toutes, celle qui est la plus universellement comprise, à une époque où elle est entretenue et exaspérée, mais parce que les intentions du créateur de film sont beaucoup plus apparentes quand il traite de cette passion. Elles ont la couleur de ses convictions. Elles sautent aux yeux quand Nicolas Ekk tourne le Chemin de la Vie, *quand Eisenstein tourne* le Cuirassé Potemkine, *quand Hans Steinhoff tourne* le Jeune Hitlérien Quex, *et Capra* Pourquoi nous Combattons *et Rosselini* Païsa. *Et si elles nous choquent, ne leur reprochons pas d'être trop éclatantes. Le cinéma écrit ses chansons de geste.*

L'un des caractères de ces films est la modestie du rôle reconnu à l'acteur. L'acteur qui, sur une scène, tient l'écrivain à merci, a joui, avec le cinéma d'une heure de gloire extraordinaire mais éphémère. Sans doute devait-il montrer une obéissance de mercenaire, humiliante. Il s'attachait pourtant à son nom une célébrité qui décidait du film. Ce qui invitait à écrire des films sur mesure : on habillait l'acteur. On ne lui demandait que de souffrir avec patience les « essayages ». Or, ce temps lui est maintenant compté. L'indépendance du cinéma assurera aussi son indépendance à l'égard du comédien. La Bataille de l'Eau lourde *qui se joue avec des acteurs, mais sans comédiens, appartient à un genre incomparable, à celui des films de la veine :* Deuxième bureau contre Gestapo *ou* Rome Ville ouverte, *et il serait digne d'ouvrir une collection cinématographique Payot : chroniques et souvenirs. Bref, le premier rôle sera de moins en moins abandonné à la « vedette », et de plus en plus accordé à la camera.*

Né exactement à la lisière de deux siècles, le cinéma commença par parcourir à toute vitesse le siècle dont il avait pourtant ponctué la dernière phrase. Il s'attarda du côté de Dumas. Il eut son Parnasse et son symbolisme. Il eut quantité d'autres choses merveilleuses : et appliqua à la lettre les règles du roman réaliste bourgeois. Aux Goncourt et à Zola, nous sommes redevables de la presque totalité des films médiocres ou effroyables, et de la paresse du cinéma à devenir lui-même. Mais pour le cinéma aussi le XIX^e^ *siècle est mort. A l'ordre des symboles ou des ressemblances succède l'ordre des signes. Le cinéma se défait de ses langes, se débarasse de ses bandeaux, se libère des contraintes de sa passivité et de sa fidélité. Il n'est déjà plus ce qu'il a d'abord cru être : un art d'images. Chacune des acquisitions et découvertes, qui pourrait aggraver sa fidélité, la rendant plus parfaite, (la parole, le découpage, la couleur, le plan en profondeur) l'aide au contraire à se dégager de ses servitudes. Ce n'est pas vers une imitation de plus en plus saisissante que le conduisent les étapes de son développement. Sans doute, lorsque, sur l'écran, le sang sera rouge, le Grand Guignol pourra promener, de ville en ville, ses ridicules fantômes. L'art ne vit jamais que de ce qui le menace. Le rideau du Théâtre se lève indifféremment sur Shakespeare et Porto-Riche. Indifféremment les orchestres jouent Bach et Debussy. Et le même marchand de couleurs fournissait Rembrandt et les peintres de qui les bourgeois d'Amsterdam préféraient la docilité.*

MICHEL BRASPART.

MONSIEUR VERDOUX

Pour la première fois, Charlie Chaplin a renoncé tout à fait au personnage de Charlot. Serait-ce que celui-ci ne s'avérerait plus possible dans notre époque et y paraîtrait sourdement anachronique?

Monsieur Verdoux se présente à nous comme un sémillant fantoche qui exerce la profession de criminel avec le même zèle méticuleux que celle de caissier qui fut sienne en son temps d'honnêteté. Son extérieur est celui d'un petit bourgeois français d'opérette. En réalité, sous cet aspect caricatural il est l'homme déshumanisé du féroce XX^e^ siècle et petit-fils d'Ubu.

Monsieur Verdoux, dans sa vie trépidante et organisée de robot bien remonté, rit, grimace, se tortille, est pressé, discute, raisonne, cligne des yeux, a peur, cependant que de temps à autre, à travers lui Charlot, l'humain Charlot réapparaît avec son innocence sautillante, son inconscience magique, sa gaucherie émue et triomphante.

Est-il vraiment nécessaire de voir dans la diatribe que prononce Monsieur Verdoux devant le tribunal qui va le juger une volonté d'évangélisation? Ce discours n'est-il pas tout aussi invertébré que le personnage falot qui le prononce comme mécaniquement?

Quand il monte à l'échafaud, Monsieur Verdoux redevient une dernière fois un Charlot pathétique. Il refuse tout d'abord le traditionnel verre de rhum, puis se ravise et l'accepte, se souvenant qu'il n'a jamais goûté de rhum de sa vie. Le film va donc se clore sur ce tout petit geste d'homme libre; pas avant cependant que nous n'ayons contemplé ce regard grave, « vide » et hallucinant de l'homme devant les bois de justice.

Film grimaçant, cauchemardesque, irritant aussi par la laideur des intérieurs, par le Paris de studios qu'il nous étale, mais film obsédant malgré tout et qui vit uniquement par l'extraordinaire mimique d'un grand acteur portée, parfois, dans ses effets comiques mêmes, jusqu'au tragique.

JEAN FOLLAIN.

PROMENADES

CI-GIT ANTONIN ARTAUD

Je vis Artaud une seule fois. Première et ultime visite, quatre jours avant sa mort. Jamais peut-être je n'ai ressenti un pareil malaise que dans cette pièce nue où passaient, autour d'un billot de bois, d'étranges maléfices.

Malaise, maléfices, voilà déjà des mots qui vont m'obliger à me lancer dans des commentaires sur le « cas Artaud ». Je tâcherai de m'en tenir au témoignage, en résistant aux deux snobismes, celui qui se plaît à boursoufler et celui qui s'acharne à piétiner.

Je suis revenu d'Ivry bouleversé. Vais-je prononcer une parole sacrilège en affirmant que ce sentiment de détresse s'est pour moi résolu, dénoué, lorsque j'ai appris qu'Artaud était mort? Ce fut comme lorsque la gorge se desserre, à l'annonce d'une délivrance.

J'ai appris alors par les journaux qu'il avait cinquante-deux ans. Je ne m'étais pas posé à son propos la question d'âge. Je ne connaissais de son visage qu'un portait dessiné par André Masson et son incarnation de Ladvenu dans *la Passion de Jeanne d'Arc*, film muet de Dreyer.

C'est bien le même masque qui m'est apparu alors, tassé bien sûr, on ne peut dire vieilli. Effilé plutôt, desséché, ravagé par un acide de souffrance. Toujours le même admirable et brûlant visage, mais les mâchoires vidées, la ferveur avivée par la douleur, le regard captif, plus inquiétant dans la chair crispée sous « le dur marteau cosmique ».

Artaud appartenait aussi au monde. Mais quand j'aurai décrit sa façon de saisir une assiette, de taillader une bûche, de remonter son pantalon, aurais-je saisi une bribe de celui qu'il fut? Je le revois marcher dans sa chambre comme un prisonnier dans sa cellule, et je peux noter sa marche. Mais comment rendre cette impression d'avoir devant soi celui qu'on ne peut aider, irrémédiablement seul? Dans le voyage derrière le miroir, il nous abandonne une apparence brillante, mais le drame se joue derrière le tain opaque où se casse la lumière, notre lumière.

Lorsque j'aurai décrit ses souliers crevés, le désordre de la cheminée, la pauvreté de son repas ou la crasse moisie des encoignures (« Le feu est le seul décor, le seul luxe de cette pièce merdeuse », me disait-il), on pourra toujours me reprocher d'avoir charbonné quelques apparences trompeuses.

Lorsque j'aurai noté ses hurlements soudains, ses mélopées gémissantes et ses gestes de violence, on pourra m'accuser de produire une caricature ridicule.

On pourra me contester le droit de le juger, puisque je n'étais pas de ses intimes. Un de ses amis, arrivant à ma place en ce matin brumeux, eût peut-être reçu un accueil chaleureux. Il aurait évoqué d'anciens souvenirs, eût complété des phrases inachevées, interprété un silence, facilité les enchaînements de la conversation. Il aurait su « le prendre ». Pour moi, je ne puis que donner une description d'un moment, vrai en ce qui me concerne, faux sans doute dans l'absolu. Mais peut être y a-t-il place, auprès des jugements de familiers,

faussés par l'habitude, pour l'impression d'un inconnu déconcerté, faussée par l'approche malhabile d'un être qui ne se donnait pas facilement.

Les uns considèrent comme une légende la folie d'Artaud. D'autres n'ont vu en lui qu'un cabotin impuissant. Ce n'est pas à moi de juger de son équilibre mental ni de sonder la pureté de ses intentions. Je ne saurai le dépeindre comme un boute-en-train; je ne saurai non plus mettre en doute l'authenticité de son angoisse, taraudante, continue, obsédante.

Ce qui m'a frappé chez lui au cours de ces quelques heures, c'est d'abord la hantise de la mort et la volonté constante de justification.

Il me décrivit longuement, dès les premiers mots, ses expériences de l'au-delà dans ces plongées aux gouffres du coma artificiel : les séances d'électro-choc. Et la mort repassa souvent dans sa conversation, comme un leit motiv.

Je ne pourrai plus maintenant lire de sang-froid les fragments bouleversants de *Centre-nœuds* sur Monsieur Guillotiné... « que sa suppression même rend plus compact et plus sûr. Et il y a des rochers qui parfois bien étrangement se détachent et il y a des arbres braqués bien singulièrement quelque part. Et il y a des incendies brusques de forêts. » ... « très jolie description de la mort en effet et qui sonne très poétiquement d'un ton très bien et très parfait, mais je veux dire plus simplement que le corps mutilé est cet estomac de misère qui cherche à se rassembler.

Et que le crime est de le faire monter dans les cimes, quand il aurait mieux aimé être enterré, rassemblé, car la terre lui rend un corps, elle le farcit, elle l'épaissit, alors que l'éther le dissémine et l'oblige à d'étranges détentes, d'étranges retentes de ressort pour parvenir à ressortir au jour. »

***

Je connaissais sa haine des psychiatres. Elle se fait jour dans tous ses livres. Mais elle éclata devant moi avec une violence qui secouait les mots et les phrases, en cris de justification désespérée. C'est tout le problème de ceux qui vivent en marge de la société qu'il posait contre le monde aveugle qui ne demande qu'une chose : être rassuré. Et c'est le droit de troubler les digestions, d'inquiéter les sommeils paisibles, qu'il réclamait.

Et c'est la notion même de la folie qu'il remettait en question. La Folie, c'est la Mort anticipée aux yeux de ceux qui se

prétendent sains d'esprit. « Mort! on informait les gens que j'étais mort! » me dit-il à propos de son internement à Rodez. Et il cria plusieurs fois d'une voix sardonique : « Antonin Artaud est mort! Voilà ce qu'on répondait à mes amis. »

« Je n'ai jamais été atteint psychiquement ! » m'affirme-t-il. (Et il me donna sa version de légitime défense pour l'incident du bateau qui motiva son internement.) Mais physiquement, oui, physiquement, j'ai toujours été un détritus. Puisque vous avez lu l'*Ombilic des Limbes*, vous vous souvenez peut-être de la *Description d'un état physique?* »

Oui je me souvenais. Je venais de relire dans le métro : « Le sentiment d'être en verre et brisable,... une fatigue renversante et centrale, une espèce de fatigue aspirante... » Mais à propos de Paul des Oiseaux, son alter ego Paolo Ucello, il nous le montre « en train de se débattre au milieu d'un vaste tissu mental où il a perdu toutes les routes de son âme et jusqu'à la forme et à la suspension de sa réalité. » Il n'a jamais été tendre ni complaisant pour lui-même et écrivait ainsi plus récemment : « Je n'ai jamais été honorable ni grand, mais fétide, âcre, révulsé. »

Ce qui ne l'empêche point d'être parfois un très grand poète. Parmi des cris incompréhensibles, il en est de bouleversants, fulgurations à la suite d'onomatopées grâce auxquelles il voulait trouver un langage en dehors du langage. Ainsi, dans un de ses derniers poèmes au titre grinçant : *Ci-Gît*, lorsqu'il parle de « ce corps inemployable, fait de viande et de sperme fou », ou qu'il saupoudre d'un blasphème purulent l'omelette « fourrée poison, cyanure, câpre » et hurle vers Dieu Le Saligaud, entre des *tara dada i i* et des *kilzi trakilzi*.

On ne saurait oublier non plus le rôle important qu'il a joué comme théoricien du théâtre et si les spectateurs furent déconcertés par *Les Cenci* et *Byzance*, Jean-Louis Barrault ne fut pas le seul à subir les influences des conceptions « transfiguratives » du *Théâtre de la Cruauté*.

Mais de ce théâtre de la Cruauté, dit Arthur Adamov, « il fut dans la vie même l'acteur horrifié et sacrifié. La cruauté est le lieu de rencontre entre l'homme et les lois de l'univers. » Et ce public qu'il fouaille par le fer et le fouet, ce n'est pas seulement celui des salles de spectacle « qui est visqueux, qui sait bien s'étaler, étaler le gras repu de ses fesses, dans la flaque du laisser-aller. » C'est la Société tout entière, qu'il accuse dans *Van Gogh* « de malhonnêteté voulue et d'insigne tartufferie, de mépris crasseux pour tout ce qui montre race ».

***

Comme, au cours de cette visite, je l'interrogeais sur l'humour...

— L'humour? Connais pas. Tout au moins dans le sens habituel, cette machine, ce déclic à faire rire. Je ne ris jamais. Je hais le rire.

J'ai beau noter ses paroles. Je ne parviendrai pas à rendre l'*accent*, l'élocution déchirée où les mots se cassaient, où les syllabes se heurtaient dans un bégaiement tragique, frémissant.

Sa voix, (je l'ai encore dans l'oreille), pareille à un fouet cinglant, décape le langage et en triture des lambeaux sanguinolents, elle creuse, arrache, gratte, déchire le réel, et oppose aux « idées reçues » une fin de non-recevoir.

— L'humour noir, oui. Je pourrais vous en donner des exemples nombreux : comment on me passa la camisole de force, — comment on jouait avec Antonin Artaud à l'électrochoc. Mais de l'humour littéraire! Jarry m'emmerde, parce qu'il n'y a rien en lui que de vague, et j'ai horreur, par-dessus tout, horreur du vague. Je hais l'inconsistance de Jarry parce que chez lui il n'y a pas d'objets. C'est pourquoi je n'aime pas non plus Apollinaire, mais je préfère Lautréamont parce que là, il y a des *objets*.

« J'aurais voulu croire à cet humour qu'annonçait Breton; un moyen de défense contre la pourriture. Et c'est ce que j'espérais trouver chez les surréalistes : une arme! Mais je n'ai rencontré qu'une parodie de tout ce qui est douloureux, une infecte, une dégoûtante parodie. Ah! je vois quelque chose de bien plus âcre, de bien plus inquiétant, une exaspération, oui, mais pas ce chatouillement à fleur de peau...

Il se tait un instant, puis reprend, dans le registre le plus aigu :

— Je ne crois pas à l'humour parce que j'ai vu trop de jeunes hommes se pendre à la fenêtre de leur cabinet, et se faire insulter par leurs parents aussitôt qu'ils étaient dépendus. Qu'est-ce que l'humour à côté de l'horreur? Un petit ricanement de littérature sur un pot de caca noir. Et je sais que notre temps est trop tragique pour que des chansonniers s'emploient à leurs numéros d'amuseurs. Je ne veux pas, j'interdis que l'on parle d'humour à propos des chansonniers de Montmartre. L'humour, je l'ai toujours assimilé à la peur.

Je ne ris pas, moi. A-t-on vu rire Antonin Artaud? *Je ne veux pas* rire... »

***

Une jeune femme était venue lui rendre visite, et nous étions sortis dans le petit jardin orné d'une tête d'empereur aux yeux morts.

Artaud vient d'évoquer un garde dépecé dans sa chambre, au cours de la Révolution. Un silence, lourd. Coulis d'air froid dans le dos. Des oiseaux pépient dans les buissons, où percent déjà des pousses vertes. Artaud fume sans arrêt, allumant la cigarette au mégot mouillé.

La jeune femme lui dit soudain : « Dites, Antonin Artaud, est-ce que Strindberg n'aurait pas été sauvé, est-ce qu'il n'aurait pas été préservé de la folie, s'il avait eu le sens de l'humour? »

Mais Artaud ne répond pas. Il contemple le bord de ses souliers, la tête obstinément baissée et tapote de la semelle la bordure de neige qui n'arrive pas à fondre.

Alors il pousse un cri strident, et des onomatopées se déroulent sur une longue plainte, insoutenable.

***

Nous étions rentrés. (Un détail m'avait frappé : « Non, pas en croix, ne mettez pas les bûches en croix », s'était écrié Artaud en prenant des mains de la jeune femme, pour conjurer le sort, la grosse barre de fer qui servait de tisonnier.)

Je ramène, malhabile, la question de l'humour comme moyen de « s'en sortir ».

Artaud, qui s'était allongé sur le lit, sort lentement un couteau de sa poche et, d'un coup sec, le plante dans la table.

— Je ne connais qu'un moyen de s'en sortir : celui-ci. Non l'humour n'est pas une arme. Le couteau, oui. Il ne s'agit pas de se moquer, mais de supprimer. Le crime, voilà à quoi l'on ne pense pas assez. Les salauds se moquent de l'humour. Il faut agir, et non pas parlotter, bavasser comme nous le faisons en ce moment. *Ailleurs*, oui, ailleurs, il existe des hommes qui agissent, ou qui se préparent à agir. Des hommes qui vont s'unir. Et ce ne sera pas comme le soulèvement de Pétrograd ou de Moscou en 17, ce sera beaucoup plus terrible et plus vaste...

***

En 1933, dans *Le Théâtre et son Double*, Artaud prophétisait, « à la veille des catastrophes qui nous menacent », « l'effondrement général de la vie ».

Et dans ses *Lettres de Rodez,* il accuse aujourd'hui « ce monde servile, asphyxiant d'idiotie,... et qui se complaît dans cette asphyxie ».

Artaud étouffait dans cette « unanime saleté » et, ramenant le cas de Van Gogh, « le suicidé de la société », au sien, il écrivait : « Je ne supporterai plus sans commettre un crime de m'entendre dire : « Monsieur Artaud, vous délirez », comme cela m'est si souvent arrivé.

Et Van Gogh se l'est entendu dire.

Et c'est de quoi s'est tordu à sa gorge ce nœud de sang qui l'a tué. »

JEAN DESTERNES.

THE MOST INTERESTING CHARACTER I MET

Voyez-vous, il faut avoir une bonne santé.

C'est vraiment une charmante jeune femme. Elle est blonde, un teint de rose, et de grands yeux bleus qui errent dans ses rêveries. Son seul défaut, peut-être, serait une sorte de distraction. Elle a toujours l'air en conversation avec les anges. Cependant, elle vous accueille avec une bonne grâce ravissante.

Elle vit seule dans une chambre à un sixième étage. On vient la voir. Si vous la regardez comme une bête curieuse, elle s'en aperçoit, bien qu'elle soit quasiment aveugle, mais elle ne vous met pas à la porte. D'ailleurs, elle est paralysée.

Sa première maladie la frappa au sortir de l'adolescence, voilà neuf ans. Elle portait un joli nom des îles, mais c'est une terrible maladie dont nous ne saurions trop vous conseiller de vous garder : la poliomyélite. Depuis ce temps, le plus intéressant caractère que j'aie rencontré est couché, les quatre membres immobiles. Toutefois, elle peut se servir de ses mains.

Un peu plus tard, son pauvre petit corps douloureux fut visité par une méningite cérébro-spinale. D'où la baisse d'acuité visuelle que je mentionnais tout à l'heure.

Ensuite les intestins de la chère enfant se mirent en révolte contre le grand ordre naturel. Mais la médecine eut le dernier mot, ou plutôt la chirurgie : on lui fit un anus artificiel, moyennant un trou dans le ventre.

Heureusement, elle ne mange presque pas. Elle ne peut rien retenir. Elle boit de l'eau.

C'est même providentiel, — voyez comme dans un mal un bien est toujours caché — car si elle mangeait cela fatiguerait

son rein. La tuberculose intestinale étant devenue rénale, on a dû en effet lui enlever un rein. Mais un seul rein, c'est bien assez pour de l'eau.

Et puis, comme ça, on espère lui conserver son foie.

D'autre part, si elle pouvait manger, elle ne le pourrait pas quand même, car elle vit de ses rentes, bien sûr, qui sont proportionnées à ses besoins : douze cents francs par mois. C'est plus qu'il n'en faut pour de l'eau.

Tout se tient, voyez-vous. C'est pourquoi elle est toujours de bonne humeur et d'une exquise politesse.

Cela me paraît très intéressant.

JEAN DUCHÉ.

DIALOGUE DANS UN ESCALIER

Ma logeuse (j'aime beaucoup ce mot qu'on rencontre dans les romans de Dostoïewski), un balai à la main, suspend son travail et m'aborde. Après les salutations d'usage :

ELLE. — Où va-t-on! Tout augmente...

MOI (avec un sourire finaud). — Eh oui! que voulez-vous...

ELLE. — Espérons que ça finira un jour...

MOI. — (Comme je ne trouve rien à répondre, je me contente de sourire encore plus finement.)

La conversation s'arrête là; mais c'est bien suffisant. Et comme mes professeurs m'enseignèrent que les grands hommes réfléchissent sur tout, je m'empresse d'en faire autant pour commencer avec dignité ma journée de « penseur » professionnel. Et j'arrive, trop vite à mon gré, aux conclusions suivantes :

Que l'époque exige de chacun, et sur un quelconque événement, un commentaire bien senti; que nous nous soumettons à cette règle parce qu'aujour-d'hui il faut « avoir quelque chose à dire ».

La plupart du temps (maints romans le prouvent) ce que nous avons à dire ressemble à mon dialogue avec ma logeuse.

Nous déclarons : tout augmente (les prix, le diplôme qu'il faut pour être surnuméraire, le volume des volumes édités, le nombre des journaux, le nombre des prix (littéraires), le nombre des revues, des critiques, des gens qui ont quelque chose à dire.) Et nous concluons tous : Espérons que ça finira un jour. Finir? Quoi? On n'en sait rien. C'est ça qui est le plus drôle.

JEAN-GÉRARD CHAUFFETEAU.

CERTIFICAT

J'ai connu Louis Aragon pendant quatorze ans. J'ai eu longtemps en lui une confiance sans réserves. Mon estime et mon amitié pour lui m'ont fait fermer les yeux sur ce que je prenais pour des défauts de caractère. Quand il allait dans le « monde », je croyais qu'il était plus léger, plus sociable que moi; quand il tentait de temporiser avec notre volonté de manifester publiquement notre colère, j'attribuais cette attitude à un excès d'esprit critique; ses écarts de langage me le rendaient seulement un peu puéril, un peu inoffensif; ses erreurs, je le croyais toujours assez intelligent, assez courageux, assez honnête pour les réparer. Je l'aimais, je l'estimais, je le défendais.

Il y a un an, il est revenu de Russie, après avoir signé un texte désavouant l'activité surréaliste et particulièrerement le *second manifeste du surréalisme*, d'André Breton. Quand ce dernier lui a dit qu'il nous paraissait indispensable de publier ce désaveu, Aragon, honteux ou feignant de l'être, l'a menacé de se tuer. C'est alors qu'Aragon s'est obscurci pour moi. Une pareille menace m'a fait douter de sa conscience révolutionnaire, un révolutionnaire ne pouvant vivre sur un *tel* compromis. Troublé, démoralisé, sceptique à voir chaque jour un peu plus apparaître sa mauvaise foi sous un chantage sentimental croissant, j'ai attendu le saut qu'il ne pouvait manquer de faire dans la nuit définitive. Tirant toute sa force de ses reniements successifs, mais reniant sans cesse le jour où il n'aurait plus rien à renier, le jour où son arrivisme n'aurait plus le reniement pour aliment naturel, j'ai subi toutes les concessions intéressées qu'il voulait bien faire aux mobiles de notre activité. Je l'ai vu, il y a trois mois, usant de moyens théâtraux, fondre en larmes en nous lisant ces phrases déjà suspectes, maintenant monstrueuses, de son article *Le surréalisme et le devenir révolutionnaire :* « C'est pourquoi, mes amis, je considère avec quelque émotion, avec plus d'émotion qu'il ne me plaît de le dire, la singulière entreprise de tous ceux qui voudraient, aujourd'hui, me séparer de vous. J'ai été, cela est vrai, sollicité et resollicité de m'écarter de vous. Il est certain, que par des voies détournées mais toutes aussi perfides, les mêmes gens vous sollicitent, aussi, de croire que ceci est un fait accompli, qu'on a réussi à nous séparer ». Quand nous lui proposions de lui rendre sa liberté d'action, il nous démontrait qu'il y perdrait toute raison d'agir. Brusquement pressé par la crainte de nous voir dévoiler le jeu qu'il menait, il se démasqua. Il osa nous demander, lui, l'auteur de trois livres publiés sous le manteau, d'éliminer, sous le prétexte que des esprits malveillants voudraient la faire passer pour pornographique, la collaboration de Salvador Dali à nos publications. Devant notre stupéfaction, il comprit qu'il devait abandonner tout espoir de ruiner l'activité surréaliste. Il n'attendit plus que le premier pré-

texte venu pour la dénoncer et, au moment exact où Breton commentait les résultats de la protestation que nous avions élevée contre l'inculpation d'un de ses poèmes, il n'hésita pas à nous accuser d'être contre-révolutionnaires.

Il le fit avec la même désinvolture qu'il écrivait au lendemain de la mort de Lénine *Moscou la Gâteuse*. Je comprenais qu'il ait toujours tenté de justifier à nos yeux le principe d'une évolution *par bonds* (1) qui lui serait propre et qui ne laissait pas de me paraître inquiétante. C'est seulement aujourd'hui qu'il m'est donné de voir, en effet, quelles contradictions misérables il entend faire passer à la faveur de sa prétendue conception dialectique de la vie.

L'incohérence devient calcul, l'habileté devient intrigue. Aragon devient un autre et son souvenir ne peut plus s'accrocher à moi. J'ai pour m'en défendre une phrase qui, entre lui et moi, n'a plus la valeur d'échange que je lui ai si longtemps prêtée, une phrase qui garde tout son sens et qui fait justice, pour lui comme pour tant d'autres, d'une pensée devenue indigne de s'exprimer :

« *Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle* » (Lautréamont).

PAUL ÉLUARD.

AVERTISSEMENT

Ce petit livre a une histoire.

Il est né du refus de deux auteurs de se laisser embrigader dans une anthologie, conçue suivant des principes qui ne sont pas les leurs, et placée sous le signe d'un préfacier dont les vues leur sont diversement étrangères. Libre à M. Jean Paulhan de faire le prestidigitateur en poésie et de grouper comme il l'entend les poètes qui le lui permettent. Nous préférons nous passer des commentaires d'un homme qui, non content de tenir Romain Rolland et Arthur Rimbaud pour des traîtres, afin de tenir les traîtres pour de braves gens qui ont fait erreur, fait généralement métier de nous injurier. Nous sommes d'autre part assurés que la présence dans ce choix de Pierre Emmanuel, absent de France, et de Guillevic, prévenu trop tard, n'est due qu'à un hasard comme celui qui a failli permettre l'abus que le préfacier comptait bien faire de nos noms.

Par simple amitié pour l'éditeur, nous avons, en dernière minute, autorisé la confection de cette plaquette. Elle consacre, à nos yeux, nos parentés et nos différences et le principe commun de notre vie et de nos poèmes. Il est aisé de le comprendre.

ARAGON. PAUL ÉLUARD.

(Préface au recueil : *Deux poètes d'aujourd'hui*, publié par les Éditions de Clairefontaine, en appendice à l'anthologie *Poètes d'aujourd'hui*, présentée par Jean Paulhan.

(1) A quand le prochain bond? Et pour où?

CRIME PASSIONNEL

Cela lui paraît si étrange que tous ces messieurs se soient dérangés pour elle. Car il n'y a pas de doute. C'est bien elle, entre ses deux gardiens, qui est le centre de l'attention de cette vaste salle. Elle, Marie B., de l'Assistance. Il faudrait avoir honte, sans doute. Mais elle est plutôt fière. On s'occupe d'elle. Elle compte. C'est la première fois de sa vie. Non, pas tout à fait la première. Une fois déjà elle a cru compter pour quelqu'un. C'est pour cela qu'elle est ici. Et voilà que l'on raconte cette histoire, son histoire.

Non, ce n'est pas son histoire. Elle ne la reconnaît pas, pas tout à fait. Elle voudrait la dire, seulement ce monsieur parle si fort, il a l'air si sûr de lui et il y a tant de monde qui écoute.

« Messieurs les Jurés,

« Vous avez devant vous, une malheureuse enfant à l'hérédité lourde, un de ces êtres abandonnés par le crime et qui retournent au crime. »

J'ai toujours été toute seule.

« A quinze ans, l'Assistance publique place Marie B., née de père inconnu, chez M. et Mme D., au Château de S. »

C'était si beau que le premier jour je n'osais pas regarder.

« Elle doit y remplir l'office de fille de cuisine. Eh bien! messieurs, la bonté admirable de Mme D. fait que la petite servante est peu à peu traitée comme une enfant de la maison. »

Le premier jour elle m'a dit : vous faites la vaisselle, l'argenterie à fond, les couteaux. Le lendemain, la cuisinière, cette vache de Catherine, voulait me faire éplucher les légumes, l'après-midi. Elle lui a dit : laissez cette enfant tranquille, vous voyez bien la mine qu'elle a, Catherine, il faut qu'elle puisse prendre un peu l'air. Alors je l'ai regardée. Elle était toute claire avec des yeux bleus et un visage fatigué.

« A cette enfant qui n'a jamais rien possédé en propre, Mme D. donne des vêtements, de menus objets, des sucreries. »

La première fois, elle m'a donné une robe grise en soie. C'était une vieille robe à elle, mais encore jolie. Elle m'a dit en me la donnant : « Vous en aurez d'autres. »

« Mme D. cherche à élever la petite assistée au-dessus de sa condition. Elle lui fait donner des leçons de lecture. »

Les deux garçons s'étaient aperçus que je ne savais pas lire. Ils se moquaient de moi. A la cuisine tout le monde riait avec eux.

Elle est arrivée. Elle s'est mise en colère contre les garçons et les autres n'étaient pas fiers.

Elle a mis son bras autour de mon épaule. Il était léger et il sentait bon. Je n'avais plus envie de pleurer, mais j'ai pleuré encore, longtemps, pour qu'elle reste là.

« Messieurs, on ne transforme pas une nature quand celle-ci est foncièrement tournée vers le mal. A une inlassable bonté, qui se manifestera cent fois au cours des deux années que Marie B. passera à S., celle-ci ne sait répondre que par un attachement gênant, anormal. »

Qu'est-ce que ça veut dire, anormal? J'aurais voulu qu'elle soit avec moi tout le temps. Quand elle était là, je n'avais plus peur.

« Attachement de bête, de bête féroce. Nous allons le voir, hélas! Enfin, petit à petit, devant l'exaltation sans cesse croissante de Marie B., l'entourage de Mme D. s'inquiète. Un jour, la jeune domestique se permet publiquement un geste déplacé. »

Est-ce que je savais ce qu'il fallait faire et ne pas faire? « Un geste déplacé. » Il parle comme Monsieur. Il a dit ça, le jour où j'ai baisé sa main à elle. C'est dans un livre que j'avais chipé à Catherine que j'avais vu ça. Et là, c'était bien. Pourquoi?

« Alors très sagement, M. D. conclut que la présence au château de cette enfant tarée pouvait être un mauvais exemple pour ses propres enfants. Il décide Mme D. à lui signifier son renvoi. »

Non, ce n'est pas elle, c'est lui qui m'a dit : « Vous partirez dans huit jours, Marie. »

Je ne l'ai pas cru. Je n'ai rien répondu. Et je l'ai cherchée, elle. Mais il y avait du monde. Je ne pouvais pas lui parler. Elle était tranquille. Elle avait l'air content, comme d'habitude. Je me suis dit : « Elle ne sait pas. »

Quand elle est montée pour se coucher, je l'ai guettée dans le couloir. Elle ne m'attendait pas. Elle a dit : « Vous m'avez fait peur, Marie », puis, très vite. « Oui, Monsieur souhaite que vous nous quittiez et je crois qu'il a raison. Vous avez besoin de calme. Il vaudra mieux que l'on vous trouve une place à la cam-

pagne. » Alors j'ai compris qu'elle avait su pendant toute la journée.

« Alors, messieurs, le monstre se réveille. Froidement, Marie B. prépare son forfait. Elle dérobe un couteau de cuisine. Détail horrible, elle l'aiguise! Et le lendemain du jour où l'on lui a annoncé son départ, elle attend sa bienfaitrice devant la porte de sa chambre. Elle la surprend. Elle se jette sauvagement sur cette femme fragile et sans défense et elle frappe, frappe, frappe encore. Cinq blessures, dont deux mortelles.

« Je vous demande de vous souvenir, messieurs, que Marie B. doit tout à Mme D., qu'elle a été traitée par elle avec une douceur et une bonté sans exemples. Et pour conclure, je dirai simplement que Marie B. n'a manifesté aucun remords de son acte ignoble, inexpiable. Un silence de brute, messieurs, voilà sa seule défense. Et pour toute explication de son geste, cette petite phrase qui lui a échappé, cette petite phrase qui la condamne au pire châtiment puisqu'elle montre bien que le crime a été accompli en pleine conscience, cette petite phrase d'un égoïsme monstrueux : « Je ne voulais pas retourner à l'Assistance. »

Après la très brillante plaidoirie de Me G... qui assure la défense, et au bout d'un quart d'heure de délibérations, la Cour rejette la préméditation, mais refuse les circonstances atténuantes. Marie B. est condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

MARCELLE TASSENCOURT.

Dans *Les Lettres Françaises :*

« Vous êtes notre seul hebdomadaire littéraire progressif, *nous a écrit un lecteur.* C'est pourquoi il faut que vous puissiez tenir. »

LA MACHINE A ÉCRIRE

J'avais besoin d'une machine à écrire; c'était presque une question de vie ou de mort. Or, mon ami Pierre en possède une dont il ne se sert que très rarement. Je suis donc allé le voir, à Auteuil :

— Il faut absolument que tu me prêtes ta machine pour un mois, lui ai-je dit.

— Pourquoi faire?

Je lui en expliquai la raison, qui était vraiment impérieuse.

— Je commence à croire, dit-il, qu'une machine à écrire mise à ta disposition pour la durée d'un mois peut *réellement* faire ton bonheur; je n'aurais jamais deviné qu'il fût possible de donner la félicité à si bon compte.

Je lui assurai que c'était parfaitement possible.

— Eh bien! tu vas prendre immédiatement cette machine!

Il m'intima cet ordre avec une exceptionnelle ferveur dans sa voix déjà très belle au diapason ordinaire. Il fouilla dans ses poches; c'était agaçant, il n'avait pas sur lui la petite clé du meuble où la machine était enfermée. Il avait l'air tout à fait malheureux : « C'est Éliane (sa femme) qui aura emporté la clé; elle est allée à une exposition.

— Ça ne fait rien, le rassurai-je, je ne suis quand même pas à un jour près; je peux venir chercher la machine demain.

— Bien sûr, mais tout de même, j'aurais tant aimé te la donner tout de suite!

Il avait l'air de plus en plus désolé, au point que je dus le réconforter.

— Tu sais, lui expliquai-je, ça ne m'aurait pas arrangé du tout de traîner ta machine cet après-midi. Je ne peux pas rentrer directement chez moi, car j'ai un tas de courses à faire, et ce poids m'embarrasserait joliment.

— Évidemment, dit-il, mais tu aurais pu prendre un taxi, je t'aurais avancé l'argent, je suis en fonds pour le moment.

— Tu es vraiment un bon type, le complimentai-je, mais puisque tu n'as pas la clé...

Il réfléchit.

— Il y a un moyen, un seul, dit-il : je vais prendre la hachette et j'enfonce le tiroir.

— Tu n'es pas fou? m'écriai-je épouvanté, et ta femme? et ta mère? (Il vit avec sa femme chez sa mère). Qu'est-ce qu'elles vont dire?

— Tant pis, laisse-moi agir, je vais chercher la hachette.

— Pierre, ne fais pas cela, je t'en supplie.

A force d'insistance, je réussis à obtenir qu'il renonçât à son projet d'effraction. Il réfléchit encore pour voir s'il n'y avait pas d'autre moyen, mais il n'y en avait vraiment aucun, si ce n'était celui, très simple, d'attendre le retour de sa femme. Mais cette idée ne lui était même pas venue à l'esprit. Je pris enfin congé, lui promettant de repasser le lendemain.

Le matin, quand je me suis présenté, il m'a ouvert la porte en pyjama. Il voulait paraître plus ensommeillé qu'il ne l'était

en réalité : « Je me suis couché à quatre heures », m'expliqua-t-il. Il me fit entrer dans la cuisine, car sa femme dormait encore. « Veux-tu une cigarette? » s'enquit-il. Je voulus bien. Il disparut et revint au bout de quelques instants, tenant dans sa main un paquet entamé de « gauloises » qu'il me tendit, après avoir fourré une cigarette entre ses lèvres. Il fit craquer une allumette et, m'ayant offert du feu, il aspira une longue bouffée.

— La première cigarette fumée à jeun, c'est bien la meilleure de la journée, me confia-t-il.

Je lui dis que j'étais tout à fait d'accord avec lui, et qu'au moins ce propos ne susciterait jamais de controverses entre nous, et puis j'attendis.

— Tu sais, s'excusa-t-il, je suis encore passablement abruti...

— Cela se voit un peu, mais tu auras tout de même assez de présence d'esprit pour me donner ta machine à écrire, on n'a pas besoin d'être très en forme intellectuellement pour une telle démarche.

Il dit : « Ah! oui, la machine!... »

Tout à coup il cessa de me regarder et se mit à parler au brise-jet en caoutchouc prolongeant le tuyau en métal du robinet.

— Pour la machine, c'est bien ennuyeux, expliqua-t-il à cet engin (qui, sous l'effet de je ne sais quelle vibration, se mit à bouger, comme pour acquiescer : *oui, oui*), elle est hors d'usage; on a tapé trop fort sur le clavier et plusieurs lettres ont sauté, des lettres très importantes; le a, le e, le f,. Elle est déjà en réparation, et Éliane avait justement emporté la clé pour m'empêcher de me servir de la machine. Puis Pierre se mit à se taire, disséquant avec embarras et zèle son bout de mégot éteint.

J'ordonnai comme un maître d'école :

— Pierre, regarde-moi, s'il te plaît!

Il essaya de m'obéir, mais ses yeux, s'ils ne se détournèrent plus, en revanche s'abaissèrent obstinément.

— Pierre, qui t'empêche d'être toi-même, est-ce ta femme ou ta mère?

— Toutes les deux, répondit-il, d'un air piteux. Pour cela elles se mettent d'accord, bien que pour le reste, elles se chamaillent sans cesse... Pourquoi n'as-tu pas voulu que je me serve de la hachette?

ARNOLD MANDEL.

LES LIGNES DU MOIS

I. L'ASSERVISSEMENT DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE ET L'INQUIÉTUDE MONDIALE. — 2. UN NOUVEL ART DU COUP D'ÉTAT. — 3. INCERTITUDES AMÉRICAINES. — 4. VERS LA FÉDÉRATION DE L'EUROPE OCCIDENTALE. — 5. LE GOUVERNEMENT DEVANT LA HAUSSE DES PRIX.

1. 1948 est l'année du X^e anniversaire de Munich, la plus humiliante des capitulations successives par lesquelles les démocraties occidentales ont cédé aux entreprises audacieuses de l'Allemagne nationale-socialiste. La faiblesse appelle l'abus de la force. L'abandon de la Tchécoslovaquie sera suivie de l'occupation de Prague, puis de la guerre. Souvenirs encore cuisants pour les Français d'aujourd'hui. Si peu avertis qu'ils soient des conditions géographiques, de la politique, ils sentent ce que constitue en Europe le quadrilatère bohémien. Ce n'est pas seulement une position stratégique. Une démocratie éclairée, entreprenante, réalisatrice, libérale et sociale à la fois, s'y est développée sous l'inspiration et la direction d'hommes que, intellectuellement et sentimentalement, des liens étroits unissent aux partis avancés de l'Occident. La Tchécoslovaquie est un symbole. C'est pourquoi, il y a dix ans, en Europe comme aux États-Unis, sa chute eut le retentissement douloureux que l'on sait, et dont les événements devaient démontrer qu'il n'était que trop justifié.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si « l'éclair de Prague » a lui comme le signe funeste d'orages prochains et redoutables. Tout paraît réuni pour donner à ce drame de six jours un caractère exemplaire et figuratif, pour frapper fortement les imaginations : l'année, réveillant la mémoire d'un passé trop récent, la progression qui par Sofia, Buda-Pesth, Bucarest y a conduit, la courte période dans laquelle il s'est noué et conclu, juste ce qu'il faut pour que le public soit tenu en haleine, le péripéties le nom illustre du Président Benès, son angoisse, le silence dont s'enveloppe le maître du jeu, plus inquiétant que les vociférations d'Hitler, des suicides pathétiques. Pour un avertissement au monde stupéfait on ne pouvait faire mieux.

Si un parallèle avec 1938-1939 s'impose naturellement à l'esprit, et si l'on peut considérer les journées de Prague comme capitales par leurs conséquences morales, leurs résultats matériels n'approchent en rien de ce que représente pour le Reich la capitulation de Munich d'abord, l'annexion de la Bohème-Moravie six mois plus tard. La neutralisation, puis l'occupation

du bastion bohémien, jusque-là tenu par un ennemi décidé et courageux était un atout de premier ordre dans le jeu diplomatique et militaire que le Führer était décidé à mener. En s'en emparant il portait en même temps un coup direct à ses grands adversaires dont il mettait au jour l'indécision et la faiblesse. Rien de pareil, il faut bien le constater, aujourd'hui. L'événement est à peine un événement international. Il est significatif des principes et des méthodes de la démocratie orientale, mais il change peu de chose à l'équilibre des puissances. L'occupation du quadrilatère bohémien, qui peut être décisive dans une guerre européenne, n'est plus à l'échelle de l'éventuelle guerre mondiale, aérienne et atomique, de demain. Surtout la Tchécoslovaquie, loin d'être pour l'U.R.S.S. comme elle était pour le Reich un ennemi en puissance, et un ennemi redoutable, était un ami, plus qu'un ami; elle faisait déjà partie du bloc slave. En juillet dernier elle avait été obligée d'opter. Installée en Ruthénie subcarpathique, c'est-à-dire sur le versant occidental des Carpathes, comme elle l'est d'autre part dans la vallée du Danube et dans la vallée de l'Elbe, l'armée russe évoluait sur le plateau tchèque, au cours de ses grandes manœuvres quand son commandement en exprimait le désir, et il l'avait fait, on s'en souvient, il y a quelques mois. Le secteur de liberté laissé à Prague était exactement celui que le Gouvernement du Kremlin voulait bien lui concéder, et pour autant de temps qu'il le jugeait opportun. Ici même dans notre avant-dernière chronique nous envisagions la mise à l'alignement complet de la Tchécoslovaquie comme à prévoir à bref délai. Aussi les puissances occidentales avaient-elles d'autant moins à intervenir que Moscou a été assez habile pour ne pas se montrer et s'en remettre complètement à ses représentants de l'intérieur; pas de note, pas d'ultimatum; pas de mouvement de troupes, au moins ostensible. Un ministre adjoint aux Affaires étrangères, M. Zorine, ancien ambassadeur de l'U.R.S.S. à Prague, s'est bien rendu dans cette ville pour suivre sur place les événements, mais il l'a fait sous couleur de représenter son Gouvernement à la cérémonie officielle du trentième anniversaire de l'armée rouge, et il n'a prononcé aucune déclaration politique. La note de protestation conjointe des trois puissances occidentales est beaucoup moins destinée à Moscou, qui a dû la recevoir avec la plus parfaite indifférence, qu'à l'opinion publique des démocraties.

Ceci dit, il n'en reste pas moins que le Gouvernement du Kremlin, qui ne semble pas généralement agir à la légère, a dû avoir de bonnes raisons pour procéder avec cette décision brutale qui en effarouchant à un moment délicat de la conjoncture internationale les sentiments démocratiques pouvait, semble-t-il, plus lui nuire que le servir. Il est probable que, si dévoué que lui fût en apparence le Gouvernement Tchèque,

si maître qu'il fût effectivement du pays, il entendait briser dans l'œuf toute velléité ultérieure d'indépendance dans le cas où la situation internationale se montrerait de nature à l'encourager. Tradition peut-être aussi de l'autocratie russe qui n'a jamais fait volontiers sa place à une autonomie quelconque même dans un secteur parfaitement défini et limité. Enfin, il ne faut pas oublier, qu'en apparence au moins, ce n'est pas Moscou qui a choisi son heure.

2. On connaît les conditions et le processus de l'opération. Comme elle est, disons-nous, particulièrement significative, il est bon d'en rappeler l'essentiel en quelques lignes. Forts, à la libération, du prestige que l'on peut imaginer, dans un pays que déjà les affinités éthniques comme sa vieille lutte contre le germanisme orientaient vers la Russie, les communistes avaient obtenu aux dernières élections, avec un système de scrutin strictement proportionnel, 114 sièges sur 300. Dans le ministère, constitué selon le même principe, ils n'avaient pas la majorité des portefeuilles, mais ils détenaient les postes-clés avec la Présidence du Conseil (Gottwald), l'Intérieur (Nocek), l'Information (Kopecky); le général Svoboda, technicien, ministre de la Guerre, leur était acquis. Le parti, fortement hiérarchisé et organisé, comptait plus de 1.200.000 membres, chiffre énorme dans un pays de 12 millions d'habitants, parmi lesquels de très nombreux militaires (43 officiers supérieurs inscrits au cours du seul mois de janvier, selon une information parue le 3 février dans l'organe central du Parti, *Rude Pravo*). Il contrôlait la C. G. T. tchécoslovaque, forte de plus de deux millions de membres dont le président, Zapotocky, est une des personnalités les plus énergiques du Parti, et les Comités nationaux, issus de la clandestinité comme nos Comités de libération et qui surveillent de très près l'action des fonctionnaires et des organismes publics. Bien entendu, les Ministères de l'Intérieur et de l'Information avaient permis de placer ces services essentiels entre les mains d'hommes sûrs. Mais cette prépondérance trop exclusive, orientant la nation tchèque vers une intégration dans le système soviétique, lui refusant de jouer ce rôle d'intermédiaire entre l'Est et l'Ouest que ses traditions et sa culture paraissaient lui offrir, était précisément ce qui inquiétait une partie importante des démocrates de ce pays. Le Parti socialiste-national, l'âme autrefois de la lutte contre le germanisme, le parti de Benès, devenait le centre d'une nouvelle résistance à laquelle les milieux universitaires étaient les premiers à donner leur adhésion. Résistance modérée et discrète, compréhensive de la situation particulière qui s'imposait au pays, résistance quand même au totalitarisme communiste. Les amis de M. Gottwald comptaient sur la tendance fusionniste que représentait dans le Parti social démo-

crate M. Fierlinger. En novembre, au Congrès de Brno M. Fierlinger eut le dessous, et la présidence du parti échut à M. Lausman, antifusionniste. La fusion aurait assuré aux communistes des chances sérieuses d'obtenir aux élections prévues pour ce printemps, avec le concours d'une administration formée par M. Nocek, la majorité absolue. Cet espoir s'estompait. Dans le sein du cabinet un début d'opposition se manifestait chez les ministres non communistes qui, pour tenir les portefeuilles secondaires, n'en avaient pas moins la majorité numérique. Le ministre de la Justice avait prescrit des instructions, des perquisitions qui révélèrent l'existence de dépôts d'armes suspects. Ses collègues et lui s'élevèrent le 7 février contre le recrutement exclusivement communiste de la police, exigèrent qu'il fût suspendu. Le Président du Conseil l'admit, mais le ministre de l'Intérieur ne tint aucun compte de cette délibération. Voyant leur autorité bafouée, les onze ministres offraient le 17 février leur démission au Président Benès. Celui-ci la refusait. La suite a été rapportée au jour le jour par la presse. On sait comment Gottwald saisissait l'occasion pour exiger l'élimination de tous les éléments indépendants, comment la mobilisation de 8.000 délégués syndicaux appuyait l'ultimatum du chef communiste de la menace de la grève générale, comment le ministre de l'Intérieur mettait la police au service du Parti, comment M. Benès capitulait et se retirait à la campagne et dans le silence. La Presse était muselée, l'Université reprise en mains, une révolution sociale réalisée, tandis que les ministres communistes daignaient s'adjoindre quelques personnalités prêtes à rallier la victoire. Le fils du grand Masaryck lui donnait le concours de son grand nom et de son expérience diplomatique, mais on le trouvait écrasé sur les pavés de la cour du Palais Czernin le jour même où le Ministère recueillait la confiance totale du Parlement.

Rien dans tout cela ne diffère beaucoup des méthodes que peu auparavant nous avons vu mettre en application dans d'autres états du bloc oriental, notamment en dernier lieu en Roumanie. L'exemple tchécoslovaque apparaît plus dramatique parce qu'il s'applique à une nation que politiquement, socialement, intellectuellement, nous sentons proche de nous, et parce qu'il paraît s'interpréter moins comme l'achèvement d'une intégration progressive que comme la vigoureuse reprise en mains d'un peuple qui manifestait des velléités d'indépendance. C'est parce qu'elle l'a su, ou cru le deviner que l'opinion mondiale a été émue et que la menace que le système russe et ses agents font peser sur les démocraties a paru dans un jour soudain éclatant.

Technique de coup d'État, aujourd'hui bien au point, que l'on peut rapprocher de celle que Curzio Malaparte avait esquissée il y a une vingtaine d'années. Elle en retient certains

éléments comme le noyautage des services publics : transports, distribution d'énergie et de lumière, poste et radio, et le facteur décisif que peut être la grève générale. Leur mise en œuvre a été facilitée par des circonstances que le Parti communiste a su exploiter avec une profonde habileté. L'énergie et l'intelligence de ses cadres, la discipline et le courage de ses militants, son entraînement à l'action clandestine, son sens de l'efficacité lui ont assuré dans l'action contre le régime hitlérien dans l'Europe entière un rôle capital, sa propagande fait le reste; utilisant le sentiment national comme il sait utiliser tout à tour ou simultanément les grands mouvements collectifs, il a agrégé autour de lui des formations en général jeunes, sans expérience politique ou divisées, sous le nom de « front de la patrie », « front national »; il s'est assuré dans les gouvernements alors formés les ministères dont dépendaient l'ordre public et, avec quelques variantes, la production industrielle, l'armée, la propagande; il a réalisé les nationalisations autant pour mettre ses hommes aux postes de commande économiques que pour satisfaire un besoin de réformes sociales; il a utilisé la représentation proportionnelle, en mettant à profit une conception abstraite de la justice politique, pour diminuer les vieux partis majoritaires et les hommes dont il redoutait l'influence locale; il a su ainsi écarter des assemblées nouvelles les hommes expérimentés en dehors des siens; l'épuration, que l'opinion réclamait avec autant de candeur que de passion, lui a merveilleusement servi pour désorganiser les services de la sécurité publique, ébranler le sens traditionnel de la discipline, irriter par la multiplicité des poursuites, entretenir les craintes et les rancunes, et pénétrer d'une terreur salutaire ceux qu'à l'occasion il pouvait avoir devant lui en se montrant aussi redoutable ennemi qu'il était ami reconnaissant. En même temps, il savait fort opportunément faire retomber sur ses alliés au pouvoir les mécontentements nécessaires et ainsi un jour venait où, comme un fruit, le pouvoir était cueilli.

Cela, nous avons pu le voir de très près chez nous. Mais dès le principe les communistes ont eu en France deux obstacles qui furent décisifs; présence sur notre territoire de troupes anglo-saxonnes et surtout, parce que ce premier obstacle d'ordre matériel aurait pu achever d'en faire les champions du sentiment national, l'immense prestige personnel du Général de Gaulle. Le processus résumé plus haut a bien été amorcé d'une façon dangereuse, mais il n'a pu se développer librement.

Aussi est-il bon, croyons-nous, d'observer que la technique résumée plus haut et dont l'étude approfondie offrirait encore un réel intérêt historique ne trouvera plus aujourd'hui à s'appliquer que dans la zone soumise déjà en fait aux armes soviétiques, zone où, à vrai dire, son œuvre est à peu près achevée. Dans la mesure où il y reste dans cet ordre quelque chose à

faire, il est vain de s'imaginer que les puissances occidentales aient quelques moyens de l'empêcher.

3. Pour le reste de l'Europe Continentale la pression communiste reste forte mais l'hypothèse d'une prise de pouvoir par l'exploitation intensive du sentiment patriotique et des formations politiques type « Front National » y est aujourd'hui dépassée. Dans la perspective la plus prochaine c'est l'exploitation de la misère qui serait selon toute apparence l'instrument le plus efficace. Par là, toutes les mesures de protection à caractère militaire peuvent être tournées. Nous ne voulons, certes, pas dire que, en face de la menace d'une hégémonie russe, ces mesures soient négligeables. Nous ne croyons pas, nous l'avons écrit dans une précédente chronique, à l'imminence d'une guerre entre les deux colosses; le coup d'État de Prague n'est pas pour changer notre sentiment; nous ne pensons pas que Moscou veuille la guerre, nous pensons qu'il évitera de s'engager à fond là où il saurait devoir susciter contre lui la puissance américaine. Mais cela suppose bien entendu une puissance militaire américaine et il va de soi que les données du problème seraient changées du tout au tout si cette puissance militaire venait à faiblir.

Ceci dit pour bien préciser que nous n'entendons pas faire la critique des précautions militaires que prend et que proclame Washington, il n'en faut pas moins constater qu'efficaces contre une action éventuelle, et présentement improbable, de l'armée russe, elles ne peuvent rien contre une action dirigée de l'intérieur et par des moyens légaux dans les nations de l'Europe occidentale. L'Italie vote le 18 avril. Les communistes ont su y garder le concours de la majorité du parti socialiste avec Pietro Nenni et la C. G. T. Ils constituent un bloc compact qui ne désespère pas d'obtenir la majorité dans la nouvelle assemblée. Le résultat sera connu à peu près au moment où le lecteur lira ces lignes. S'il était favorable aux communistes, comment les E. U., avec leurs navires en Méditerranée, avec leurs troupes même en territoire italien, les empêcheraient-ils de prendre le pouvoir?

C'est pourquoi, même quand il s'agit de sauver l'indépendance de l'Europe, c'est le rétablissement de son équilibre et de sa stabilité économique qui apparaît comme la tâche de première urgence. Rétablissement pour lequel le concours américain est indispensable, mais ce concours serait vain si nous ne prenions par nous-mêmes une vue nette de la situation et les décisions qu'elle exige.

A Washington le vote de l'E. R. P. a été acquis non sans difficultés. Le projet du Secrétaire d'État, soutenu avec ténacité par le sénateur républicain Vandenberg a finalement triomphé de toutes les objections. Le sénateur Vandenberg insistait sur

l'urgence et les événements de Prague lui donnaient des arguments. Mais l'opposition est restée jusqu'au bout tenace et multiforme : il y avait sans doute l'incompréhension de trop nombreux représentants du Centre et de l'Ouest; et la volonté bien naturelle d'alléger les charges fiscales; mais il y avait aussi chez une petite minorité le désir de trouver un moyen d'aider l'Europe sans éveiller la susceptibilité russe, chez d'autres la crainte de contracter des engagements sans poser en contre-partie des conditions économiques ou politiques précises, ou celle de voir l'État, et non les banques et les industries privées, prendre la charge de cette entreprise, quelques-uns même voulaient voir consacrer une partie de ces moyens financiers à des fins militaires ou à une aide plus importante à la Chine. En dépit de ces obstacles, le « Plan Marshall » a fini par entrer dans l'ère de l'application. Mais, jusqu'en novembre prochain les E. U. se trouvent en période électorale et nous en savons comme eux les inconvénients.

4. A Londres, à Bruxelles, à Paris, à Turin, se succèdent réunions et rencontres. Il paraît prématuré de chercher à dégager dans quel sens et selon quelles modalités va se développer l'organisation de l'Europe Occidentale. Les problèmes politiques et économiques sont d'autant plus liés que, quelles que soient les déceptions que le dirigisme nous ait apportées, il serait téméraire d'attendre un retour au libéralisme pur et simple, et que des organismes de coordination et d'orientation économiques, liés aux pouvoirs politiques, resteront nécessaires dans de nombreux domaines. L'intégration de l'Allemagne occidentale par un système d'échanges fructueux dans les deux sens préparant une association aussi étroite que possible est une tâche d'autant plus urgente à entreprendre et à réaliser que les difficultés en sont multiples.

Il n'est pas douteux que sur le continent européen le rôle de fédérateur devrait appartenir à la France. Elle ne peut le remplir que dans une union étroite avec la Grande-Bretagne et sûre de l'appui intelligent et généreux des E. U. C'est dire qu'elle ne peut prétendre tenir la balance égale entre les deux blocs, mais si elle n'est pas en état, de longtemps, de jouer le rôle d'arbitre, elle peut toujours s'essayer à celui de conciliateur. Cependant la tâche immédiate reste l'organisation de l'Europe Occidentale et là notre Gouvernement et notre diplomatie doivent être les premiers à dégager les principes directeurs et les modalités d'application. Entreprise difficile sans doute, et dans une atmosphère inquiétante. Reconnaissons que le danger, en la rendant nécessaire, la rend aussi possible. On souhaiterait voir s'y engager un gouvernement sûr de lui, fort de l'adhésion du pays, confiant dans la durée de son mandat. Nous en sommes loin. Le ministère Schuman reste, à la

merci de quelques voix. Quelques-unes des mesures prises ont créé un assez vif mécontentement. La hausse des prix, celle surtout des denrées nécessaires à la vie journalière, avait provoqué en février une inquiétude générale qui, habilement exploitée, eût pu être bientôt génératrice de redoutables désordres. La lutte a été engagée contre cette hausse, mais elle est difficile. Le peuple français qui, en bien des circonstances et tout récemment encore, a montré que sa réputation de bon sens n'était pas usurpée, réagit malheureusement de la façon la plus décevante en cette matière. L'individualisme national aboutit aux plus paradoxales conséquences. On attend tout du Gouvernement, on lui reproche de ne rien faire, mais chacun fait tout pour le paralyser; on maudit les commerçants en bloc, on les caresse en particulier; si chacun dès qu'il dispose d'un peu d'argent ne songe qu'à acheter, comment trouver des vendeurs? Les mouvements spontanés du public presque entier, acheteurs et consommateurs, vont exactement à l'encontre de ce que demande l'intérêt général. Et le sage paysan, qui montre encore tant de vertus solides, qui raisonne à l'occasion avec tant de finesse, qui semble presque toujours comprendre la situation, ne sait pas y adapter sa conduite. Il préférerait, bien sûr, un petit prix en une monnaie stable à tout ce papier qui gonfle les poches et dont on ne peut rien acheter; il sait que l'augmentation des prix réduit chaque jour la valeur de ce qu'il a épargné. Mais quand il ne s'agit plus de raisonner, mais de vendre, combien ne cherchent pas à tirer le plus haut prix possible. Crainte d'être dupe, instinct ancestral, et même expérience personnelle par laquelle il croit deviner que c'est dans les époques de malheur que la classe paysanne est la plus nécessaire et qu'elle doit en profiter.

5. Cependant la raison est-elle enfin devenue la plus forte? Ou, sans éclat, comme en novembre devant les grèves, le Gouvernement, et plus particulièrement le Sous-Secrétaire d'État à l'Agriculture, a-t-il su prendre des mesures opportunes, magasins témoins, contrats d'engraissement, attributions opportunément réparties. Cet empirisme modeste paraît avoir mieux réussi que la technique savante du Ministre de l'Économie Sociale. La hausse des prix au moment où nous écrivons paraît freinée dans une certaine mesure. Espérons que le lecteur ne sera pas d'un avis différent. Et n'oublions pas que les moments les plus difficiles ne sont pas arrivés. L'an dernier la fin des pommes de terre a marqué aussi la fin de l'expérience Blum.

L'échec partiel du plan Meyer, œuvre d'un homme dont la compétence est grande et qui, après la libération, avait su montrer sa valeur dans la remise en état de nos transports, vient sans doute de ce qu'il est trop purement technique. Le Général de

Gaulle l'a très bien montré dans un de ses meilleurs discours lorsqu'il a noté l'insuffisance des moyens uniquement mécaniques. « Faites-moi de bonne politique, disait le Baron Louis, et je vous ferai de bonnes finances. » Il y a un peu de cela. Les procédés techniques seront efficaces, mais dans certaines conditions psychologiques. En avril 1948, malheureusement la foi n'y est pas.

A défaut de foi, il reste beaucoup de bonne volonté disponible. Saura-t-elle se fixer dans les mois qui viennent? Nous verrons bientôt ce qu'on peut attendre de déclarations et de démarches qui ne seront sans doute pas sans avoir de suites.

FRANÇOIS NICARD.

Sur les murs de Paris :

SAMEDI 13 *MARS* 1948
de 20 h. 30 à l'aube
au
PALAIS DE CHAILLOT
LA NUIT DE L'ORPHELIN
au profit de l'Orphelinat mutualiste des polices de France et d'Outre-Mer
GRAND GALA ARTISTIQUE
GRAND BAL DE NUIT

ÉTUDE ET DOCUMENT

SURRÉALISME ET RÉVOLUTION

Le Breton de l'époque héroïque du surréalisme, celui que l'on pourrait appeler le Breton bretonnant, est doué du *sens de la provocation* auquel il reconnaît une efficacité particulière. Parce qu'il considère qu'une vérité gagne toujours à prendre pour s'exprimer un *tour outrageant* (*Les pas perdus*, p. 182 et *Anthologie de l'humour noir*, p. 203), l'entreprise de Tristan Tzara tout naturellement exerce d'abord sur lui une violente séduction : « Dada, sa négation insolente, son égalitarisme vexant, le caractère anarchique de sa protestation, son goût du scandale, enfin toute son allure offensive, je n'ai pas besoin de vous dire de quel cœur longtemps j'y ai souscrit. » (*Les pas perdus*, p. 206) (1). Dans tous les domaines, il lui paraît « que la révolution est seule créatrice et c'est pourquoi il estime que tous les sujets de révolte sont bons » (*Point du jour*, p. 52-53), « la rébellion portant sa justification en elle-même » (*Arcane* 17, p. 156), « la révolte seule étant créatrice de lumière » (o. c. p. 176). Il reconnaît dans les plus beaux vers de Hugo ceux d'un ennemi irréductible de l'oppression, puis rappelle que Borel, dans le portrait qui illustre un de ses livres, tient un poignard en main, que Rabbe se sentait « un surnuméraire de la vie », que Baudelaire maudissait Dieu, que Rimbaud jurait de ne pas être au monde : « Il n'était pas de salut pour leur œuvre hors de là. » (*Point du jour*, o. c.)

(1) Ceux qui devaient être les leaders du surréalisme, Breton en tête (Aragon, Éluard, Péret) ont fait partie du groupe Dada français jusqu'en 1922.

Il faut évoquer, à titre d'exemple de la provocation surréaliste systématiquement entretenue dans les premiers temps du mouvement et qu'il ne devait jamais tout à fait abandonner, la lettre ouverte qu'André Breton et ses camarades surréalistes adressèrent le 1er juillet 1925 à M. Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon :

« Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine et nous appelons cette destruction comme l'état de chose le moins inacceptable pour l'esprit. [...] Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français en paroles et en actions. »

Et de déclarer que les surréalistes seront toujours du côté de la trahison et de tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'État (1). S'il faut en croire M. Jules Monnerot qui est entré profondément dans la compréhension du mouvement, la provocation surréaliste est une sorte de « sérieux à rebours ». Il y aurait eu en eux *conversion du sérieux social en son contraire*. Ayant regardé la vie qu'on leur offrait et ne l'ayant pas trouvée psychologiquement et moralement acceptable, l'attitude agressive de ses adeptes serait « à l'*officiel*, substitut déchu du *sacré* et symbole caricatural du *sérieux*, ce que le sacrilège est au sacré (2) ». Quoi qu'il en soit, l'idée de *révolte absolue* est si essentielle à la position surréaliste, qu'André Breton n'hésite pas à la considérer comme un *dogme* dans le *Second manifeste du surréalisme*. Il y ajoute : *l'insoumission totale, le sabotage en règle*, car, dit-il, le surréalisme n'attend rien encore que de la violence » (p. 11). Mais, en dépit de quelques scandales savamment organisés et qui ont toujours un peu senti l'huile, cette attitude extrême demeura surtout verbale. A peine Breton vient-il par exemple d'écrire

(1) Dans *Qu'est-ce que le surréalisme?* Breton écrit : « Je dis que ce que l'attitude surréaliste, au départ, a eu de commun avec celle de Lautréamont et de Rimbaud et ce qui, une fois pour toutes, a enchaîné notre sort au leur, c'est le *défaitisme de guerre*. »

(2) J. Monnerot. *La poésie moderne et le sacré*, p. 70-71.

en une référence tacite à son ami Jacques Vaché (1) que l'acte surréaliste le plus simple consisterait, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule, ceux qui n'ont pas eu cette tentation « d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur ayant leur place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon », qu'il évoque en note « les raisons d'efficacité générale dont s'inspire la longue patience pré-révolutionnaire, raisons devant lesquelles il s'incline (p. 85) ». La Révolte à peine ébauchée se tait donc au nom de la Révolution, le désordre abdique au nom d'un ordre supérieur. Par là même est réintroduit sous une autre forme le conformisme dont la répudiation était à la base du surréalisme : celui-ci devait être pendant de longues années déchiré par cette contradiction qui, si elle présentait d'indiscutables avantages pratiques sur le plan politique, devait avoir de redoutables conséquences spirituelles. Il ne réussit à lui échapper qu'en perdant, bien contre son gré mais sans doute à jamais, toute force révolutionnaire dans le domaine de l'action directe. Qui refuse les moyens, en cette matière, est par cela même entraîné, sinon à renoncer à la fin, du moins à en différer indéfiniment la conquête. Tel est le drame de conscience de tous les révolutionnaires intellectuels qui n'ont pu se résoudre à plier leur esprit aux disciplines communistes. Il est particulièrement tragique dans le cas d'André Breton — révolutionnaire que seule son intégrité empêche d'être intégral — et mérite d'être étudié avant tout examen plus serré de son œuvre qui recevra de cette enquête préliminaire des lumières dont la suite de notre recherche sera grandement facilitée.

Le surréalisme dont nous devons d'ores et déjà indiquer qu'il se voulait totalement révolutionnaire sur le plan spirituel, ne pouvait être qu'à l'avant-garde sur le plan

(1) Qui du reste n'avait pas été plus agissant lorsque, à la première représentation des *Mamelles de Tiresias*, « il était entré dans la salle revolver au poing » en parlant, mais en parlant seulement, de tirer à balles sur le public. (*Les pas perdus*, p. 20-21.)

social (1). « Nous vivons en plein cœur de la société moderne sur un compromis si grave qu'il justifie de notre part toutes les outrances » écrit Breton en tête du n° 4 de *La Révolution surréaliste*. Le seul délire vraiment inacceptable dont nous aurions pu faire montre, note-t-il encore, aurait été de manifester quelque tendresse, ou même d'user seulement de tolérance « à l'égard d'un appareil de conservation sociale, quel qu'il soit » :

« Tout est à faire, tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de *famille*, de *patrie*, de *religion* (2). La position surréaliste a beau être, sous ce rapport, assez connue, encore faut-il qu'on sache qu'elle ne comporte pas d'accommodements. Ceux qui prennent à tâche de la maintenir persistent à mettre en avant cette négation, à faire bon marché de tout autre critérium de valeur. Ils entendent jouir pleinement de la désolation si bien jouée qui accueille, dans le public bourgeois, toujours ignoblement prêt à leur pardonner quelques erreurs « de jeunesse », le besoin qui ne les quitte pas de rigoler comme des sauvages devant le drapeau français, de vomir de dégoût à la face de *chaque* prêtre et de braquer sur l'engeance des « premiers devoirs » l'arme à longue portée du cynisme sexuel. » (*Second manifeste*..., p. 14-15) (3).

(1) Cf. Paul Éluard : « Le surréalisme, qui est un instrument de connaissance et par cela même un instrument aussi bien de conquête que de défense, travaille à mettre au jour la conscience profonde de l'homme. Le surréalisme travaille à démontrer que la pensée est commune à tous, il travaille à réduire les différences qui existent entre les hommes et, pour cela, il refuse de servir un ordre absurde, basé sur l'inégalité, sur la duperie, sur la lâcheté. » (*Donner à voir*, p. 85.)

(2) Cf. *Le surréalisme et la peinture* : « La notion du permis et du défendu a pris [une] consistance élastique [...] à tel point que les mots famille, patrie, société, nous font l'effet de plaisanteries macabres (p. 25). » Dans l'*Amour fou*, Breton évoque ceux « qui veulent coûte que coûte en finir avec le vieil « ordre » fondé sur le culte de cette trinité abjecte : la famille, la patrie et la religion (p. 174) ». Ailleurs, il loue Alphonse Allais de ne laisser passer « aucune occasion de frapper de dérision le lamentable idéal patriotique et religieux exaspéré chez ses concitoyens par la défaite de 1871 ». (*Anthologie de l'humour noir*, p. 133.) De la famille, il dit encore : « Ressort d'aparté, de piétinement, d'égoïsme, de vanité , de division, d'hypocrisie et de mensonge tel que le sanctionne le scandale persistant et sans égal de l'héritage. » (*Ode à Charles Fourier*, p. 31.)

(3) Les pages si souvent citées du *Traité du style*, d'Aragon, sont du même ton.

Ainsi l'amour lui-même se voit-il bafouer. Or, une élémentaire connaissance de l'art et de l'âme d'André Breton suffit à nous apprendre qu'il y eut peu d'hommes et qui aiment, dont on peut dire avec autant de certitude qu'ils font échapper leur amour à la moindre souillure, bien plus à la moindre commune-mesure, fût-elle simplement sexuelle. Nous aurons l'occasion d'étudier plus longuement ce point et de montrer combien peu cyniques, combien au contraire naïves, dans le meilleur sens du mot, sont, en cette matière, les conceptions de Breton auxquelles il n'est pas de qualificatif qui s'applique moins que celui de *sexuel* employé par lui tout à l'heure (1). L'amour, chez lui, amour unique, amour fou, est toujours beaucoup plus spirituel que charnel, alors même qu'il participe entièrement à la chair et il convient que l'idée qu'il s'en est formé procède d'une attitude mystique » (*L'Amour fou*, p. 11). J'ai tenu à le noter dès maintenant afin de jeter sans plus tarder un doute sur la nature des blasphèmes que nous venons de l'entendre hurler avec une si visible satisfaction à la face de principes généralement considérés comme sacrés mais que les conventions bourgeoises ont souvent avilis. Cette satisfaction elle-même est significative d'un état d'esprit fort répandu et qui a fait la preuve de son inefficience. On peut être aussi convenu dans l'irrespect que dans la vénération et nul ne se scandalise plus de nos jours que pour la forme d'une volonté de scandale qui a perdu le meilleur de son mordant depuis le temps où elle s'exerce sans surprise. Breton tomberait dans le poncif et nous n'aurions plus aucune raison de nous occuper de cet aspect de son œuvre si les anathèmes dont il se plut si souvent à couvrir la famille, la patrie et la religion ne répondaient dans son esprit et dans son cœur à une exigence fondamentale beaucoup plus grave que la façon qu'il eut de s'y attaquer. Dussé-je apparaître moi-même comme un de ces ignobles bourgeois dont il parlait, il m'est impossible de prendre tout à fait au sérieux non certes sa révolte, mais l'aspect qu'il lui donne en cette

(1) Cf. aussi mon essai *Malraux ou le Mal du Héros*, p. 122-123-124-125-150.

occasion. La suite de sa vie montra que si ce que l'on doit appeler d'une expression usée mais qui garde sa signification son *message* était là, non certes quant à l'essentiel, mais pour une part appréciable, il avait heureusement autre chose à nous apporter que cet esprit banalement insurgé. La vérité est que Breton est parti à la recherche d'une psychologie, d'une morale et d'une mythologie neuves. Neuves, mais conservant sous leur aspect renouvelé ce caractère inhérent aux œuvres de l'homme qui est d'organisation, d'ordre, de vérité, de beauté. Les injures dont il crut bon de couvrir les prêtres (et jusque dans *Arcane* 17 où il les qualifie de *misérables*) (p. 157) portent à sourire dans la bouche de quelqu'un qui est fort ecclésiastique comme on verra; elles font un peu mal, on aimerait qu'il ne les ait point proférées, lorsque l'on songe qu'il comprend mieux que tout autre la signification de certains engagements, qu'il sait ce que peuvent être une vocation, une mission. En ce qui concerne la famille, Breton lui-même s'est fort heureusement contredit et il ne fut pas de père plus fanatiquement paternel que lui (1). Quant à sa patrie dont il avait raison de condamner les faux visages, il n'en fut pas indigne, chacun le sait, aux jours de son épreuve. L'éloge de la trahison n'est imaginable qu'en temps de paix, lorsque la trahison ne présente du point de vue social, je ne dis pas même aucun danger, mais aucune réalité. Vienne la guerre, et c'est un sujet sur lequel il ne viendra à personne — et au traître lui-même — l'idée de plaisanter. A vrai dire, Breton est capable de jouer tout aussi bien qu'un autre la règle du jeu, lorsque, dans l'immédiat, il lui faut prendre ses responsabilités. C'est dans la seule mesure où il se veut constructeur de l'avenir qu'il se révèle un démolisseur du présent. Mais la tâche est

(1) Et de qui sont ces lignes attendries surl e marquis de Sade : « Ce contempteur acharné de la famille, ce monstre de cruauté est le même qui, pour sauver, croit-on, ses beaux-parents de l'échafaud, mais sans doute par conviction désintéressée et profonde, durant la Terreur s'élève hardiment contre la peine de mort »? De Breton lui-même. (*Anthologie de l'humour noir*, o. c., p. 28.) Même réaction et presque dans les mêmes termes chez Paul Éluard. (*Donner à voir*, o. c., p. 82.)

alors si gigantesque (1) que l'injure apparaît hors de propos. S'attaquer aux prêtres lorsqu'on ne vise à rien moins qu'à remplacer le christianisme par une mythologie nouvelle, est la marque d'un esprit pour le moins léger. Aussi bien, seul le Breton de la première jeunesse se montra-t-il assez peu sérieux pour attacher du prix à cette provocation dérisoire qu'il ne continue, de temps en temps, à faire sienne que par fidélité à son passé. Peut-être n'était-elle pas tout à fait vaine, dans les premiers âges du mouvement tout au moins. Peut-être fallait-il commencer par donner aux adversaires ainsi qu'aux amis une vue superficielle de la volonté de destruction et de renouvellement du surréalisme afin que celle-ci leur fût concevable. Breton ne dut jamais être vraiment dupe de la simplification à laquelle il avait été obligé de consentir. Elle ne nous occupera qu'incidemment pour notre part : ce n'est point la caricature du surréalisme qui nous intéresse ici, ni même l'apparence élémentaire qu'il lui a plu parfois de revêtir, mais ses secrets fondamentaux.

A M. Jean Duché, Breton confirmait dans l'importante interview qu'il lui donna pour *Le Littéraire* (2) n'avoir rien renié en 1946 de son instinct révolutionnaire, et nous le croyons sans peine. Seulement il a renoncé à cette forme particulièrement *voyante* que revêt chez les jeunes gens la volonté de révolution. Et certes les jeunes gens répondront que ce sont eux qui ont raison; que la Révolution ne compose pas; qu'elle doit être défendue jusqu'à l'absurde, ils veulent dire : sans référence aux contingences matérielles; que c'est en exigeant l'impossible que l'on peut

(1) Cf. *Second manifeste du surréalisme :* « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point. On voit assez par là combien il serait absurde de lui prêter un sens uniquement destructeur, ou constructeur : le point dont il est question est *a fortiori* celui où la construction et la destruction cessent de pouvoir être brandies l'une contre l'autre (p. 10). »

(2) 5 et 12 octobre 1946.

seulement espérer agir sur le possible. Ils évoqueront avec sympathie le Breton de *La Confession dédaigneuse* écrivant d'un ton plein de mépris qu' « il n'est pas de semaine où l'on n'apprenne qu'un esprit estimable vient de *se* ranger » et ne s'inquiétant pas encore de savoir « pour quelle charrette il est, [ni] jusqu'où il tiendra. » (*Les pas perdus*, p. 13.) Ils diront que le Breton des années 25, comme le Malraux de la même époque, étaient dans le vrai, alors qu'ils s'égarent en voulant concilier avec la subversion nécessaire l'ordre à défaut duquel aucune solution, fût-elle révolutionnaire, ne leur apparaît plus viable (1). Je laisserai ce débat ouvert : Malraux et Breton m'intéressent dans la seule mesure où leur action sociale fait partie d'une volonté de révolution beaucoup plus large en visant à la transformation de la vie spirituelle elle-même. Mais à nous en tenir au seul plan politique, ce n'est pas d'avoir renoncé à la révolte absolue que l'on accuse en définitive nos auteurs : bien au contraire leur reproche-t-on de n'avoir pu se résoudre à se plier à une loi. Il va de soi, en effet, que les jeunes révolutionnaires dont je parlais n'étaient point communistes. Ce n'est pas, comme bien l'on pense, d'être à la recherche d'un ordre que ces derniers accusent Malraux et Breton, mais surtout de refuser l'ordre stalinien. André Breton apparaît prophétiquement inspiré lorsqu'il s'écrie en 1922, à l'aube de sa révolte, qu'*une certaine aristocratie de pensée* est la seule chose par laquelle on pourra le faire *rentrer dans la tradition*. (*Les pas perdus*, p. 182.) Au plus profond de son engagement révolutionnaire, il restera en effet un humaniste, au sens traditionnel du mot, ce qui le rattache, notons-le en passant, au meilleur de cette France qu'il essaye parfois de renier et que l'on a raison d'appeler *éternelle* si l'on veut indiquer par là que ses génies surent poser avec une noblesse particulière les questions éternelles de l'Homme.

A l'époque où il écrivait le *Manifeste du surréalisme*,

(1) Cf. cette opposition indiquée par M. Léon Pierre-Quint et relevée par Breton lui-même entre « la révolte absolue de l'adolescence et la révolte intérieure de l'âge adulte ». (*Le comte de Lautréamont et Dieu*. Cité in *Anthologie de l'Humour noir*, p. 10.).

Breton semblait immunisé contre la tentation marxiste. Il y affirmait en effet dès les premières pages que *le procès de l'attitude matérialiste devait être instruit car il implique de la part de l'homme un orgueil monstrueux* (p. 11). Au départ, l'attitude de tous les surréalistes était celle qu'Aragon définissait en 1925 dans sa réponse à M. Jean Bernier, directeur de l'organe communisant *Clarté* :

« Il vous a plu de relever comme une incartade une phrase qui témoigne du peu de goût que j'ai du gouvernement bolchéviste, et avec lui de tout le communisme (1). [..] J'ai toujours placé, je place l'esprit de révolte bien au delà de toute politique... La révolution russe? vous ne m'empêcherez pas de hausser les épaules. A l'échelle des idées, c'est au plus une vague crise ministérielle. Il siérait vraiment que vous traitiez avec un peu moins de désinvolture ceux qui ont sacrifié leur existence aux choses de l'esprit.

« Je tiens à répéter dans *Clarté* même, que les problèmes posés par l'existence humaine ne relèvent pas de la misérable petite activité révolutionnaire qui s'est produite à notre Orient au cours de ces dernières années. J'ajoute que c'est par un véritable abus de langage qu'elle peut être qualifiée de révolutionnaire. »

Mais le prestige de l'U. R. S. S. est si grand, en ces époques où la Révolution est en droit de tout espérer des commencements de réalisation d'une immense espérance, que les surréalistes sont de plus en plus tentés de marquer leur sympathie par des paroles, d'abord, puis de manière plus efficace. Dès 1925, Drieu La Rochelle dénonçait cette attitude :

« Oui, j'espérais vraiment que vous étiez mieux que des littérateurs, des hommes pour qui écrire est action, et toute action la recherche du salut.

« Mais tout d'un coup, je vous vois vous débander, et par le premier chemin de traverse, revenir au plus vite au chemin battu pour y précéder le flot vague de la foule cédant à sa pente.

« Soudain pour vous un point de l'horizon est plus cardinal qu'un autre. Alors moi qui n'attends le salut que de moi-même et de mes amis, je vous interroge sévèrement.

« Quelles sont ces superstitions? Comment peut-on préférer l'est à l'ouest?

(1) Il s'agit de la fameuse phrase sur *Moscou la gâteuse*...

« Pour moi, je ne crois pas plus aux sociologues russes qu'aux économes américains. Quant aux bacheliers chinois ou indous, je vous en prie!

« Je nous mets tous dans le même sac, les hommes.

« Je ne puis vous pardonner une image aussi faible : la lumière vient de l'orient (1) »

Il serait injuste de juger ces déclarations sur ce que devait devenir par la suite Drieu, sur ce qu'à vrai dire — et il faut le noter à sa décharge — il était déjà. Il est certain en tout cas que les lignes précédentes, tout excessives qu'elles sont, indiquent clairement l'incontestable déviation que constituait pour le surréalisme quelque adhésion que ce soit et de façon éminente l'adhésion au marxisme. En *doublant leur art poétique d'une ligne d'appui politique selon un procédé périodiquement utilisé par les littérateurs en France* (pour employer encore une formule de Drieu), il est certain que les surréalistes commettent, en 1925, la seule *véritable erreur* que l'on était en droit de leur reprocher.

Dans le numéro 5 de *La Révolution surréaliste*, paraît sous le titre *La Révolution d'abord et toujours* un Manifeste que Breton, Aragon et leurs amis signent en même temps que les représentants du groupe *Clarté*. On y lit : « *Nous ne sommes pas des utopistes : cette Révolution nous ne la concevons que sous sa forme sociale.* » Ce qui évidemment engage

(1) P. Drieu La Rochelle. *La véritable erreur des surréalistes*, in N. R. F. du 1er août 1925, p. 167-168. C'est en septembre 1924 que Breton achevait un article sur cette invocation : « Orient, Orient vainqueur, toi qui n'as qu'une valeur de symbole, dispose de moi, Orient de colère et de perles! Aussi bien que dans la coulée d'une phrase, que dans le vent mystérieux d'un jazz, accorde-moi de reconnaître tes moyens dans les prochaines Révolutions. Toi qui es l'image rayonnante de ma dépossession, Orient, bel oiseau de proie et d'innocence, je t'implore du fond du royaume des ombres! Inspire-moi que je sois celui qui n'a plus d'ombre. » (*Point du jour*, p. 34-35.) Le numéro 3 de la revue *La Révolution surréaliste* (1925) fut dans sa plus grande partie consacré à la gloire de l'Orient. Voir aussi dans le numéro 4 de la même publication la conférence d'Aragon et dans le numéro 5 le manifeste *La Révolution d'abord et toujours*. Cf. enfin la brochure *Légitime défense* (1926) dans laquelle Breton justifie la signification du mot Orient (insérée dans *Point du Jour*, p. 38-67).

le surréalisme et dans une voie où il lui sera difficile de se maintenir. Par honnêteté, Breton risque de tomber dans une autre malhonnêteté plus grave encore que celle qui aurait consisté à ne pas se solidariser avec l'action révolutionnaire organisée, sur la question précise de la guerre du Rif (1). Ne trahit-il pas sa vocation qui est celle d'un révolutionnaire total aux yeux de qui la psychologie compte plus encore (ou à la rigueur : compte autant) que la vie sociale? Aussi bien le surréalisme ne restera-t-il pas fidèle à cet engagement dont seule la forme aura été décisive et définitive. Sa constante préoccupation, à partir de cette époque et jusqu'en 1935, sera de *concilier le surréalisme en tant que mode de création d'un mythe collectif, avec le mouvement beaucoup plus général de libération de l'homme qui tend d'abord à la modification fondamentale de la forme bourgeoise de propriété.* (*Position politique du surréalisme*, p. 13.) Conciliation impossible. A la suite du Manifeste précité, les animateurs de *Clarté* annoncent que cet organe cède la place à une nouvelle publication, *La guerre civile* où collaboreront avec eux les surréalistes. Mais *La Révolution surréaliste* sait qu'elle ferait les frais d'une telle fusion, aussi prend-elle bien garde quant à elle de ne point se saborder. Breton a sans doute raison de déclarer que les surréalistes « appartiennent corps et âme à la Révolution », mais comme ils appartiennent surtout à leur irréductible vocation, il ne s'agit pas exactement de la Révolution marxiste. Breton écrit :

« Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle il y ait lieu d'opposer la cause de l'esprit pur à celle de la Révolution et d'exiger

(1) Cf. Breton écrivant dans *Qu'est-ce que le surréalisme?* que « *La révolution d'abord et toujours*,.. sans doute idéologiquement assez confuse... n'en marque pas moins un précédent caractéristique qui va décider de toute la condnite ultérieure du mouvement. L'activité surréaliste en présence de ce fait brutal, révoltant *impensable* (la guerre du Rif), va être amenée à s'interroger sur ses ressources propres, à en déterminer les *limites;* elle va nous forcer à adopter une attitude précise, extérieure à elle-même, pour continuer à faire face à ce qui excède ces limites. Cette activité est entrée à ce moment dans sa phase *raisonnante*. Elle éprouve tout à coup le besoin de franchir le fossé qui sépare l'idéalisme absolu du matérialisme dialectique. »

de nous, de certains d'entre nous, une spécialisation encore plus grande. Encore moins comprendrais-je qu'à des fins utilitaires on tienne à obtenir de moi le désaveu de l'activité surréaliste par exemple. » (*La force d'attendre* in *Clarté*, numéro 79.)

A partir de cette date, tout d'abord de façon détournée puis de plus en plus ouvertement, Breton sera vis-à-vis des communistes dans la position de l'hérétique qui refuse d'abjurer. Nous allons le voir insister à maintes reprises sur ce point : le surréalisme n'acceptera jamais de borner son activité à l'économique et au social. *La guerre civile* ne paraît point; *Clarté* revoit le jour; voici 1926 et c'est *Légitime Défense* dans laquelle Breton dénonce *l'hostilité sourde* des communistes et ne craint pas de se moquer de *L'Humanité*, « puérile, déclamatoire, inutilement *crétinisante*, journal illisible, tout à fait indigne du rôle d'éducation prolétarienne qu'il prétend assumer ».

En 1930, *La Révolution surréaliste* s'efface devant une publication intitulée *Le surréaliste au service de la Révolution*. Nouveau gage donné par Breton. Nouvel abandon auquel ne pourra consentir longtemps : à qui fera-t-on croire le surréalisme puisse se mettre au service de quelque c d'autre que lui-même, fût-ce de la Révolution marxis Mais Breton s'entête :

« Nous avons proclamé depuis longtemps notre adhési au matérialisme dialectique dont nous faisons nôtres toutes les thèses : primat de la matière sur la pensée, adoption de la dialectique hégélienne comme science des lois générales du mouvement tant du monde extérieur que de la pensée humaine, conception matérialiste de l'histoire (« tous les rapports sociaux et politiques, tous les systèmes religieux et juridiques, toutes les conceptions théoriques qui apparaissent dans l'histoire, ne s'expliquent que par des conditions d'existence matérielle de l'époque en question »), nécessité de la Révolution sociale comme terme à l'antagonisme qui se déclare, à une certaine étape de leur développement, entre les forces productives matérielles de la société et les rapports de production existants (lutte des classes). » (*Position politique...*, o. c., p. 78-79.)

A lire un tel credo (que Breton pouvait encore réciter en 1935!) on devine combien difficile fut pour les surréalistes la pratique de cette religion nouvelle qu'ils enten-

daient concilier avec la leur. Pour y réussir, la bonne volonté ne leur fit certes pas défaut et ils tentèrent l'impossible pour obtenir d'eux-mêmes cet « abandon complet à une foi qui présuppose comme une autre un certain état de grâce ». (*Point du jour*, p. 40) (1). Si Breton devait renoncer finalement à acquérir la foi marxiste, ce ne fut pourtant pas faute de s'abêtir. Son désir d'accommodement tombe parfois dans la naïveté. Par exemple lorsqu'il proclame : « J'aime sans les connaître, c'est-à-dire *en pleine confiance*, ces affiches de propagande, ces proclamations que Maïakowski a rédigées pour exalter, de tous ses moyens, le triomphe de la première république prolétarienne. Rien ne fera qu'elles cessent d'être pour moi les « sommets de sa création. » (*Point du jour*, p. 105) (2). Naïveté du reste concertée, comme celle de Pascal, ce qui lui ôte de son efficace : il ne suffit pas de vouloir pour croire. Breton a beau en appeler consciencieusement à Hégel aussi souvent qu'il le peut, on sent bien qu'il ne s'agit jamais chez lui de références spontanées ni même motivées. Il arrive que la volonté d'orthodoxie marxiste le limite dans son inspiration et sa force créatrice, comme certains artistes chré-

(1) Cf. ce document daté de 1925 où certains amis de Breton « réunis dans le but de déterminer lequel des deux principes surréaliste ou révolutionnaire était le plus susceptible de diriger leur action » avouent n'être pas arrivés à une entente sur ce sujet.

(2) Cf. Maïakowski : « Celui-là est poète qui dans notre lutte de classe aiguë donne sa plume à l'arsenal du prolétariat, qui ne méprise aucun travail, aucun thème de la révolution, de la construction de l'économie nationale, et écrit des vers de propagande sur n'importe quel thème. [...] Je ne me sépare pas du Parti. Je pense qu'on peut me dire : « Maïakowski, tu iras ici, ou tu iras là-bas. [...] C'est juste de me donner des ordres. Je veux que l'on m'en donne! » (Texte cité par Mme Elsa Triolet, *Maiakowski et nous* in *Poésie* 47, nº 38, p. 11 et 15.) Et dans le petit livre qu'elle a précédemment consacré à *Maiakowski*, Mme Elsa Triolet cite cet autre texte : « De son point de vue, la meilleure œuvre poétique sera celle qui est écrite d'après une commande sociale du *Comintern* avec pour but la victoire du prolétariat (p. 102)... » Maïakowski ne rit pas; ni Lénine disant au cours d'un congrès des métallurgistes : « Hier j'ai, par hasard, lu dans les *Izvestia* un poème de Maïakowski sur un thème politique... Il y a longtemps que je n'ai éprouvé un pareil plaisir du point de vue politique et administratif (!) » (o. c., p. 96).

tiens le sont par les commandements de Dieu et de l'Église. (Par exemple, Henri Ghéon, à en croire Gide.) Ainsi lorsqu'il note timidement, et comme en s'excusant de son audace : « L'amour, à le considérer du point de vue matérialiste, n'est aucunement une maladie inavouable. » (*Les vases communicants*, p. 80.) Déclaration surprenante lorsqu'on connaît la place éminente tenue par l'amour dans sa vie et dans son œuvre (1).

M. Jules Monnerot indique qu'en présence de ce nouveau langage devenu brusquement marxiste et dialectique, les communistes auraient pu proférer à propos des surréalistes le mot d'Irénée sur les gnostiques : « Ils parlent comme l'Église, mais pensent autrement (2). » Il est en effet bien difficile à un croyant communiste, aux yeux de qui l'Évangile marxiste fait foi, de ne point suspecter des fidèles qui conservent la liberté d'écrire, comme Paul Éluard : « Il n'est pas de révolution totale, il n'est que la *Révolution* perpétuelle, vie véritable, comme l'amour, éblouissante à chaque instant. Il n'est pas d'ordre révolutionnaire, il n'est que désordre et folie. La guerre de la liberté doit

(1) Et dans *Point du Jour :* « Je ne suis pas très sûr de la parfaite solidité des charges retenues contre Feuerbach par Engels en ce qui concerne, au moins, le retour à l'idéalisme par l'apologie de l'amour sexuel (p. 102). » M. Jules Monnerot a raison d'écrire : « Le surréalisme, loin de se renouveler, s'était laissé distraire de lui-même sans que rien vînt en contre-partie, s'était, de plus, mis à la gêne par les essais malheureux qu'il tenta de se mouler — philosophiquement parlant — dans une sorte d'appareil orthopédique pseudo-hégélien (il s'agissait de lui donner aux yeux des marxistes une forme qu'on voulait acceptable!) » (*La poésie moderne et le sacré*, o. c., p. 76.) Et ailleurs : « Qu'arriva-t-il au surréalisme en présence des révolutionnaires marxistes? Il prit conscience de son insuffisance politique, voulut la compenser. D'où ces « justifications idéologiques » qui alourdissent bientôt sa démarche, ces emprunts, ces placages brutaux, une abusive consommation de mots tels que « dialectique ». (*Histoire du surréalisme?* in *Confluences*, septembre 1946, p. 776.) Cf. également Tristan Tzara, écrivant à ce sujet : « L'application mécanique de fragments de phrases de théoriciens marxistes à des circonstances ou des phénomènes culturels ou poétiques — procédé employé encore de nos jours par quelques néophytes — est une de ces mystifications auxquelles la dialectique marxiste ne saurait se prêter. » (*Le surréalisme et l'après-guerre*, p. 26-27.)

(2) J. Monnerot. *La poésie moderne...*, o. c., p. 88.

être menée avec colère et menée sans cesse par tous ceux qui n'acceptent pas (1). »

Ou comme Breton :

« La réalité révolutionnaire ne pouvant être la même pour des hommes qui se situent, les uns en deçà, les autres au delà de l'insurrection armée [selon qu'il s'agit des pays capitalistes ou de l'U. R. S. S.] il peut paraître jusqu'à un certain point hasardeux de vouloir insituer une communauté de devoirs pour des hommes inversement orientés par rapport à un fait concret aussi essentiel. [...] Il est clair que l'enseignement de la Révolution russe, à son étape actuelle, ne peut être par lui seul qu'un enseignement imparfait, qu'il y a lieu de rapporter aussi librement que possible à chaque temps et à chaque pays pour le faire entrer en composition réelle avec les forces objectives et subjectives que le révolutionnaire veut mettre en action. » (*Les vases communicants*, o. c., p. 148-149.)

Il s'agit bien de liberté! diront-ils. Mais précisément Breton, dès l'époque du premier *Manifeste* :

« Le seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore. Je le crois propre à entretenir, indéfiniment, le vieux fanatisme humain. Il répond sans doute à ma seule aspiration légitime. Parmi tant de disgrâces dont nous héritons, il faut bien reconnaître que la *plus grande liberté* d'esprit nous est laissée. A nous de ne pas en mésuser gravement (p. 9). »

Comment les communistes auraient-ils pu s'entendre avec des militants de la révolution spirituelle qui posaient en postulat que le surréalisme, tout collaborateur du marxisme qu'il se voulait, était « une école d'indépendance où chacun devait être libre d'exprimer en toutes circonstances sa manière de voir, devait être en mesure de justifier sans cesse de la non-domestication de son esprit ». (*Position politique...*, o. c. p. 10)? Comment auraient-ils pu tolérer une position aussi peu orthodoxe, Breton allant jusqu'à oser déclarer :

« Je dis que la flamme révolutionnaire brûle où elle veut et qu'il n'appartient pas à un petit nombre d'hommes *dans la période d'attente que nous vivons*, de décréter que c'est ici ou là seulement qu'elle peut brûler. Il faut être sûr de soi pour

(1) In numéro 4 de la *La révolution surréaliste*.

en décider ainsi et *L'Humanité*, fermée comme elle est sur des exclusives de toutes sortes, n'est pas tous les jours le beau journal enflammé que nous voudrions tenir entre les mains (*Point du jour*, p. 44-45). »

Mais précisément, les communistes sont *sûrs d'eux* et c'est ce qui fait leur force. Le surréalisme ne pouvait que se méfier d'un tel dogmatisme, lui dont les propagateurs ont la franchise d'avouer qu'il « n'est sans doute pas aussi assuré de sa démarche que ses détracteurs le sont de la leur ». (*Rupture inaugurale*, p. 10.) Comment ses défenseurs auraient-ils pu s'entendre avec des militants de l'action qui voulaient les obliger à renoncer « à interpréter et à traduire le monde selon les moyens dont chacun d'eux trouvait en lui-même et en lui seul le secret »? « C'est notre chance même de durer qui est en jeu », précisait Breton qui ne se résignait pas pour autant à « renoncer à collaborer sur le plan de l'action pratique à la transformation de ce monde. » (*Position politique...*, o. c., p. 22.) En outre, les communistes ne reconnaissent nulle importance à l'individu, tandis que les surréalistes, comme tous les artistes (car tels ils sont, qu'ils le veuillent ou non), « savent rendre hommage à la faculté individuelle qui fait passer une lueur dans la grande ignorance, dans la grande obscurité collective » (o. c., p. 36). De plus, les marxistes essayent de mobiliser les artistes eux-mêmes pour les obliger à faire œuvre (d'art) utile, ce que les surréalistes savent être incompatible avec toute création authentique qui ne sera féconde que si elle est désintéressée (1). « L'imagination artistique doit rester libre. [...] L'œuvre d'art, sous peine

(1) Cf. Léon Trotsky, in *La révolution trahie*, p. 205-207, nous rappelant que « la création spirituelle ayant besoin de liberté », ce n'est pas seulement sur le plan de l'art que les communistes sont aussi maladroitement (parce que trop directement) intéressés : « La bureaucratie [en U. R. S. S.] a une crainte superstitieuse de tout ce qui ne la sert pas et de tout ce qu'elle ne comprend pas. Que si elle exige une liaison entre les sciences naturelles et la production, elle a raison, sur une vaste échelle; mais quand elle ordonne aux chercheurs de ne s'assigner que des fins immédiates, elle menace de tarir les sources les plus précieuses de la création, y compris celles des découvertes pratiques qui se font souvent dans des voies imprévues. »

de cesser d'être elle-même, doit demeurer déliée de toute espèce de but pratique (o. c., p. 72). » Ce n'est pas à l'honneur de notre époque que de tels lieux communs méritent d'être écrits — et cités (1). Ainsi que le note M. Jules Monnerot, pour les surréalistes que le marxisme a tentés, il y eut conflit entre la liberté d'expression à laquelle avait conduit l'évolution de l'histoire des lettres occidentales, et la discipline communiste qui fait prévaloir les normes d'un certain type d'action. Toute l'attitude surréaliste revient en la circonstance à penser que la poésie communique en quelque sorte avec la révolution, que la grâce révolutionnaire peut donc être obtenue par la pratique de la poésie, prétentions dont se moquent les marxistes. Mais M. Monnerot me semble se tromper lorsqu'il ajoute que « le surréalisme se heurta au communisme des années 30 comme une licence à une discipline ». Bien plutôt s'agit-il du conflit de deux rigueurs irréductibles (2). Cela ne dépend pas des surréalistes si les communistes les traitent « en bêtes curieuses destinées à exercer dans leurs rangs la badauderie et la défiance » (*Second manifeste*..., p. 29), mais cela dépend d'eux de ne pas accepter cette situation de fait. En 1928, Breton subit à la maison du Parti français « trois interrogatoires de plusieurs heures » au cours desquels il doit défendre le surréalisme « de l'accusation puérile d'être dans son essence un mouvement politique d'orientation nettement anti-communiste et contre-révolutionnaire ». « Si vous êtes marxiste, disait en cette circonstance Michel Marty, vous n'avez pas besoin d'être surréaliste! » On imagine la stupéfaction de Breton et sa colère. Mais on essaye de l'avoir par l'usure et l'on l'a. C'est à c tte époque, en effet, que mettant soi-disant à profit les services qu'il offre au Parti en toute bonne volonté, on lui demande de faire à la cellule du Gaz un rapport sur la situation italienne en spécifiant qu'il ne fasse appel qu'à des faits d'ordre statistique (production de l'acier, etc.) *et surtout pas*

(1) Et le texte de Trotsky que l'on vient de lire rappelle-t-il autre chose qu'un lieu-commun?

(2) J. Monnerot. *La poésie moderne*..., o. c., p. 88-91.

d'idéologie. « Je n'ai pas pu », avoue-t-il tristement (o. c., p. 29-30).

Cependant André Breton réclame encore en 1930 le droit pour le surréalisme « chemin faisant de s'appliquer à autre chose qu'à la résolution d'un problème psychologique, si intéressant soit-il ». Il ajoute : « C'est au nom de la reconnaissance impérieuse de cette nécessité que j'estime que nous ne pouvons pas éviter de nous poser de la façon la plus brûlante la question du régime social sous lequel nous vivons, je veux dire de l'acceptation ou de la non-acceptation de ce régime. » (*Second manifeste...*, o. c., p. 25.) Mais dès cette époque, il ajoute :

« C'est à nous, sans pour cela tolérer que s'émousse la pointe de curiosité spécifiquement intellectuelle dont le surréalisme agace, sur leur propre terrain, les spécialistes de la poésie, de l'art et de la psychologie aux fenêtres fermées, c'est à nous de nous rapprocher, aussi lentement qu'il le faudra *sans à-coups* de l'entendement ouvrier, par définition peu apte à nous suivre dans une série de démarches que n'implique pas, en tout et pour tout, la considération révolutionnaire de la lutte des classes. Nous sommes les premiers à déplorer que la seule partie intéressante de la société soit tenue systématiquement à l'écart de ce qui occupe la tête de l'autre, qu'elle n'ait de temps à donner qu'aux idées devant directement servir à son émancipation, ce qui l'engage à confondre dans une défiance sommaire tout ce qui s'entreprend volontiers ou non en dehors d'elle, du seul fait que le problème social n'est pas absolument seul à se poser. » (*Second manifeste...*, o. c., p. 87.)

Si en 1932, il proclame de nouveau « qu'après tant d'interprétations du monde il est temps de passer à sa transformation », s'il oppose aux mysticismes inopérants « une volonté de transformation des causes profondes du dégoût de l'homme, une volonté de bouleversement général des rapports sociaux, une volonté *pratique* qui est la volonté révolutionnaire » (*Les vases communicants*, p. 17 et 136), il ne manque pas de faire certaines réserves. « On m'accordera que de ma part ce ne pouvait être là tiédeur à l'égard de l'action envisagée, ajoute-t-il. Jamais, en effet, je n'ai cessé de considérer celle-ci comme des plus nécessaires et des plus urgentes et je pense encore qu'il n'appartient à

personne plus qu'à nous de la mener. Simplement, je ne pouvais me résigner à voir en elle se résoudre très épisodiquement et se confondre tout ce de quoi pouvait être faite notre expérience antérieure. Je n'avais pas le sentiment qu'il en pût résulter pour moi, non plus d'ailleurs que pour aucun d'entre nous, la satisfaction vitale que nous cherchons dans le fait de nous exprimer (o. c., p. 103). »

Et encore :

« Il importe, de ce côté de l'Europe, que nous soyons quelques-uns à maintenir [ce] désir [surréaliste] en état de se recréer sans cesse, centré qu'il doit être par rapport aux désirs humains éternels si, prisonnier de sa propre rigueur, il ne veut pas aller à son appauvrissement. Lui vivant, ce désir ne doit pas être que toutes questions ne demeurent pas posées, que le besoin de savoir *en tout* ne suive pas son cours. Il est bien, il est heureux que des expéditions soviétiques, après tant d'autres, prennent aujourd'hui le chemin du Pôle. C'est là encore, pour la Révolution, une manière de nous faire part de sa victoire. Qui oserait m'accuser de retarder le jour où cette victoire doit apparaître comme totale en montrant du doigt quelques autres zones, non moins anciennes et non moins belles, d'attraction (o. c., p. 143-144)? »

Telle est encore, malgré tout, sa bonne volonté qu'il a le tact de ne pas rappeler que s'il vient lui aussi *après tant d'autres* son exploration va plus loin que les précédentes. « Toutes les puissances de la revendication immédiate ou non, dans lesquelles se reconstitue indifféremment l'élément substantiel du bien, demandent à être exercées », ajoute-t-il.

En 1935, dans une interview donnée à un journal tchèque, il déclare : « Nous sommes tout particulièrement préoccupés de faire valoir aujourd'hui le surréalisme comme mode de connaissance se développant dans le cadre du matérialisme dialectique en application du mot d'ordre de Marx : « Plus de conscience » (c'est-à-dire, selon nous, plus de conscience sociale et aussi plus de conscience psychologique). » (*Position politique...*, o. c., p. 64.) L'accent est donc désormais remis sur le psychologique. C'est qu'aussi bien Breton, en voulant faire socialement acte révolutionnaire, s'est vu menacé dans sa volonté psychologique de révolution. Le marxisme a bien accepté l'adhésion surréaliste. Mais il a voulu réduire

le surréalisme au marxisme — ou plus exactement l'anéantir dans le marxisme, c'est-à-dire l'assimiler en lui faisant renoncer à sa vocation particulière. D'où ces heurts continuels — car Breton n'est pas homme à se laisser faire — qui aboutiront à la rupture :

« Ainsi parvenons-nous à concevoir une attitude synthétique dans laquelle se trouvent conciliés le besoin de transformer radicalement le monde et celui de l'interpréter le plus complètement possible. Cette attitude, nous sommes quelques-uns à nous y tenir depuis plusieurs années et nous persistons à croire qu'elle est pleinement légitime. Nous n'avons pas désespéré, en dépit des attaques multiples qu'elle nous vaut de faire comprendre qu'elle n'est aucunement opposable à celle des révolutionnaires professionnels, à laquelle, cela serait-il par impossible en notre pouvoir, nous nous en voudrions de faire subir la moindre dérivation. Notre ambition est au contraire d'unir, au moyen d'un nœud indestructible, d'un nœud dont nous aurons passionnément cherché le secret pour qu'il soit vraiment indestructible, cette activité de transformation et cette activité d'interprétation. Non, nous ne sommes pas doubles, ce n'est pas vrai, non, il n'y a pas de bigamie grotesque dans notre cas. » (*Les vases communicants*, p. 149-150.)

Malgré la véhémence désespérée de la protestation finale — signe d'un complexe de culpabilité sur lequel nous aurons à revenir — la position est nette. « *Transformer le monde* », a dit Marx; « *changer la vie* », a dit Rimbaud : pour les surréalistes, proclame Breton, *ces deux mots d'ordre n'en font qu'un*. (*Position politique...*, o. c., p. 97.) Et une autre fois : « *Il faut rêver* », a dit Lénine; « *il faut agir* », a dit Gœthe : « le surréalisme n'a jamais prétendu à autre chose, à ceci près que tout son effort a tendu à la résolution dialectique de cette opposition (o. c., p. 82). » Et de citer ses propres déclarations de 1932, au terme des *Vases communicants* : « Le poète à venir surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve... Il maintiendra coûte que coûte en présence les deux termes du rapport humain par la destruction duquel les conquêtes les plus précieuses deviendraient instantanément lettre morte : la *conscience objective des réalités* et leur *développement interne* en ce que, par la vertu du sentiment individuel d'une part, universel d'autre part, il a jusqu'à nouvel ordre de magique. » Sur

le plan de l'économique et du politique, il convient de faire confiance au communisme. Mais ces domaines ne sont pas les seuls où se fait sentir la nécessité d'une action révolutionnaire. Il est indubitable, par exemple, qu'Henri Barbusse, aux directives duquel *L'Humanité* aimerait bien soumettre Breton, « ne participe en rien au drame intérieur qui se joue depuis des années entre quelques hommes et dont on verra peut-être un jour que l'issue intéresserait tous les hommes ». (*Point du jour*, p. 48.) Ces *quelques hommes* sont ceux qui ont pris la suite de Sade, de Rimbaud, de Lautréamont. Et Breton cite précisément, en en approuvant tous les termes, un article dans lequel il est parlé de « cette vaste entreprise de re-création de l'univers où Lautréamont et Lénine se sont donnés tout entiers (o. c., p. 51) ». Car Lautréamont vaut absolument Lénine. Mais à une certaine *interrogation* que subissent les hommes de la race de Breton, Lautréamont peut donner une réponse, non Lénine (o. c., p. 48).

(à suivre)

CLAUDE MAURIAC.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Avril 1948
Dépôt légal : 2e trim. 1948